This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

YC146683

Sir Henry P. de Bathe Bart.

Sir Henry P. de Bathe Bart.

UNE

ALTESSE IMPÉRIALE

ARY ECILAW, pseud.

Kolemine, Alexandrine

UNE ALTESSE IMPÉRIALE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

PQ2320
K5A8

*
* *

AUX AMIS,

à ceux qui m'ont aidé, qui m'ont soutenu dans l'œuvre de justice que j'accomplis, je dédie ce livre.

Bien des gens nieront la véracité des faits que je raconte dans cette poignante histoire. Et pourtant ce sont les scènes qui paraîtront les plus invraisemblables qui sont, je l'affirme, de la plus rigoureuse exactitude, de la plus stricte vérité.

802

On m'accuse dans mes livres de toujours représenter le mal triomphant... En ceci, je ne fais que suivre l'exemple que la vie me donne.

A. E.

UNE

ALTESSE IMPÉRIALE

I

Je t'écris, ma sœur bien-aimée, très tard dans cette troisième nuit de voyage. Il m'a été tout à fait impossible de le faire plus tôt. Mes dames du palais, mes femmes de chambre, mes chambellans, toute cette suite enfin dont on a encombré ta simple petite Aline, vient seulement de me quitter.

« Devant ma fenêtre ouverte, embrassant le superbe panorama de cette ville frontière que je traverse pour entrer dans ma nouvelle patrie, je veux t'envoyer les impressions de celle qui sera bientôt VERA DIMITREWNA, *grande-duchesse des Tartares.*

« Aujourd'hui, à midi, j'ai franchi la frontière, confiante en mon nouveau peuple ; mais j'ai eu peine à me défendre d'un serrement de cœur. Ce n'est pas sans angoisse qu'on contemple pour la dernière fois le pays où l'on est né, où l'on a grandi, où on laisse tant d'affections. J'ai prié Dieu de me sauvegarder de tout mal, de me donner la force d'accomplir mon devoir et de conserver en moi, malgré ma nouvelle grandeur, l'humilité du cœur.

« Ce soir bourdonnent encore dans ma pensée tous les évènements de ces dernières journées de voyage. Les populations, dans leurs habits de fête, accourant de tous côtés, se bousculant pour saluer cette princesse étrangère. Dans les villes et les villages que j'ai traversés, les cloches sonnant à toute volée. Tout cela danse en un chaos kaléidoscopique dans ma tête. Puis l'arrivée à la seconde étape, où l'on

est littéralement dans le pays d'Israël! car il est impossible de décrire la quantité de jeunes et belles juives à la pâleur ambrée, aux yeux allongés en amande, massées là, devant moi, leurs voyants atours criant dans la vive lumière du soleil d'été. C'était, dans leurs cheveux noirs, une sorte de harnachement de perles tressées, pendant en breloques et en passementeries sur les corsages chamarrés, et qui les faisaient ressembler à des mules andalouses. Les vieilles, au cou ridé, enguirlandé pitoyablement de colliers de perles fausses, s'étaient drapées dans des loques bariolées qui rappelaient le plumage extravagant des oiseaux des tropiques.

« Les lévites noires et gluantes des hommes formaient un fond sombre à ce tableau criard, sur lequel tranchaient encore leurs babouches jaunes et leurs longs bas blancs. Rien de burlesque comme ces têtes sales et laides qu'encadraient de maigres papillottes aplaties, s'échappant de leurs crasseux bonnets en peau de renard qu'ils ôtaient sur mon passage. Puis des paysannes, vêtues de la chemise russe qui, en s'arrondissant, accusait leurs bustes fermes, formaient, auprès d'un arc de triomphe où on lisait les noms de « VERA

DIMITREWNA », des groupes agréables à l'œil. Tous, ils étaient venus pour guetter l'arrivée de leur nouvelle princesse.

« Ma voiture ne pouvait avancer qu'au pas, au milieu de cette foule compacte qui poussait des vivats frénétiques. A chaque étape, les manifestations prenaient une intensité nouvelle. Mon train spécial, avec sa locomotive enrubannée, son pavoisement de drapeaux Balkans et Tartares entrelacés, excitait partout l'enthousiasme.

« Le ciel de ces régions du nord n'a pas un nuage pendant ces journées de juin. Même la nuit, ma locomotive illuminée répand la lumière à travers ces grands déserts Tartariens, où la nature s'atrophie sous des neiges éternelles. Partout, des jeunes filles en blanc me jettent des bouquets ou des roses effeuillées; mon compartiment en est jonché. A la sonnerie des cloches se mêlent les cris de : « Vive Vera Dimitrewna! Vive les Balkans ! » Les préfets et les députés des comités me souhaitent la bienvenue par des discours et des dithyrambes sans fin.

« L'enthousiasme va toujours croissant ; le flot des curieux monte sans cesse. A la sortie des gares, partout on veut me porter dans ma

voiture, partout c'est une pluie de fleurs. A O..., c'est entourée de cinquante mille curieux, contenus par des cosaques la lance au poing, que je me rends à l'Hôtel-de-Ville.

« Au seuil, je suis reçue par une députation. Une collation m'est servie, après laquelle je dois faire un pèlerinage devant les saintes images, dites très miraculeuses, de la ville. Toute future princesse des Tartares est tenue de s'y prosterner en arrivant dans la patrie nouvelle.

« Un énorme cortège me suit. Notre procession se déroule à travers les vastes plaines. Nous arrivons bientôt à la chapelle. Elle est située au milieu d'un immense champ. Le clergé m'attendait. Dès que j'entrai dans la petite église byzantine, on entonna un chant d'une mélancolie poignante. Je dus me prosterner trois fois devant la bojnitza, (petit autel domestique). Des bleuets et des giroflées étaient piqués çà et là sur les essuie-mains brodés suspendus au-dessus des images saintes.

« On m'avait, en route, renseignée sur les superstitions populaires. Je connaissais le nom des plantes mystérieuses qui ont le pouvoir de commander l'amour, les mots cabalistiques répu-

tés capables de dissiper l'orage, de guérir les maladies, et ceux qui chassent et exorcisent les revenants. On me raconta comment une des nouvelles grandes-duchesses n'ayant pas la foi, avait été touchée trois fois au front par un mort enveloppé de son linceul, qui sauta dans sa voiture quand elle passa devant un cimetière.

« D'après ces gens aux croyances naïves, trois fils arrachés au suaire d'un parent mort suffisent pour préserver du malheur, si l'on garde toujours ce talisman.

« Je ne sais si je suis belle, mais devant ce voyage, commencé avec tant de calme et se changeant partout en une manifestation enthousiaste dès qu'on me voit, je commence presque à le croire. Élevée dans ma petite résidence de Plewna, je n'ai point l'habitude des promenades triomphales, des fanatiques ovations. Partout, en quelques paroles pleines d'à-propos, mon père se fait mon éloquent interprète pour remercier les foules en délire, et ce cri : « Vive!... vive!... Vera Dimitrewna! » éclate plus bruyant que jamais.

« Au sortir de la chapelle de O..., des voitures attelées de trotteurs nous attendent. Seule,

la mienne est enlevée par six chevaux blancs. C'est la voiture de la princesse fiancée. Tout O... me fait cortège. De nouveau, les bouquets s'empilent autour de moi. C'est un papillottement de mouchoirs blancs et de chapeaux joyeusement agités, au milieu de hurrahs frénétiques.

« Je porte une toilette toute en crêpe de Chine blanc, une superbe création de Worth, et pour coiffure une délicieuse capote blanche. Oserais-je dire que je suis ravissante? ou gronderas-tu ta petite Aline, à présent Vera Dimitrewna, grande-duchesse des Tartares?

« Enfin, ce rêve triomphal va bientôt prendre fin! Demain, je serai auprès de mon impérial époux; car nous entrerons dans *Slava*, capitale où mon fiancé m'attend.

. . . . . .

« Nous sommes arrivés à Slava par mer. A X..., un paquebot tout enguirlandé m'attendait. Nous nous embarquâmes dans l'après-midi. La première heure du voyage n'offrit rien de bien particulier : on ne voyait que le ciel et l'eau. Mais, bientôt, notre navire entra dans la Nersa, et, tout en remontant le cours de cette large rivière,

une poésie étrange envahit peu à peu mon âme.

« Une belle nuit d'été au bord de la mer de Seterhof a le charme tout particulier des nuits boréales. A peine la dernière lueur du jour s'est-elle éteinte à l'ouest, que déjà l'aurore naissante pointe à l'est.

« A neuf verstes de la ville, nous passons devant Oranienschloss, résidence d'été de feu la grande-duchesse Catherine. Ce château date du temps d'Ivan l'effroyable. Ses beaux jardins montent en partie sur les hauteurs, d'où une vue admirable s'étend sur le golfe, tandis que de l'autre côté ils descendent jusqu'au rivage de la mer. C'est le point de départ d'une longue ligne de palais et de villas, allant jusqu'à la résidence des Czars.

« Après la douzième verste, nous arrivons au château de plaisance de Krelna et au couvent de Boris. Les rives que nous suivons sont les plus animées des environs de Slava. Sur cette route, à sept verstes de la capitale, on aperçoit un grand bâtiment, qui, avec son entourage de jardins, de petits bois, paraît être la villa d'un riche particulier. Malgré son extérieur riant, rien de

plus triste, de plus navrant que cette maison. C'est celle des fous : « la maison sur la septième verste. » On ne la connaît que sous ce nom dans tout Slava. Quand quelqu'un déraisonne, il est d'usage de dire : « Il est mûr pour la septième verste. »

« Saurais-je t'expliquer pourquoi, en regardant cet édifice lugubre, ma nature nerveuse et impressionnable a tressailli ?

« La Nersa n'est pas un fleuve ordinaire. Large comme le Bosphore, profonde comme la mer, transparente comme l'immense lac d'où elle jaillit à 60 verstes au nord de Slava, elle coule rapide et furieuse, tandis que dans la limpidité de sa surface se mire une double rangée de palais élégants, d'édifices et de monuments d'or, de porphyre, de marbre et de granit.

« C'est ainsi qu'à mes yeux étonnés apparut la capitale de tous les Tartares, sans cette transition ordinaire de faubourgs pauvres dont les grandes cités sont généralement précédées.

« Quand je vis subitement cette ville superbe s'élancer des rivages de son large fleuve, je crus que la baguette d'un magicien venait de la faire surgir comme par enchantement.

« L'aspect de ce tableau imposant est vraiment fait pour éblouir l'œil. Le fleuve, sillonné en tous sens de navires fumants, semble se laisser avec peine contenir par ses quais de granit, sur lesquels de grands ponts ploient sous la pesanteur des équipages. De toutes parts, les coupoles, les tours, les croix, s'élèvent brillantes dans le pâle azur du ciel.

« A notre gauche, en remontant la Nersa, nous traversons cette partie de la ville appelée Kassili Gostrow. Sur la rive s'élève l'obélisque en marbre gris érigé à la mémoire d'un célèbre maréchal, puis le bâtiment de l'Université, l'Académie des sciences, et, au bout de l'île, vis-à-vis de la forteresse, la Bourse. Ce monument, un des plus beaux de la capitale, ressemble à un temple grec. Quarante colonnes doriques entourent le Hall d'entrée, et de chaque côté, tout près de l'eau, se dressent deux énormes tours.

« Sur la droite s'étend le quai danois, avec sa longue rangée de maisons et d'hôtels splendides. Ici, à chaque pas, on aperçoit des chefs-d'œuvre d'architecture. Remarquable surtout est le pont Wladimir, tout en fonte et en fer, conduisant à Kassili Gostrow.

« Rien ne saurait être plus poétique et idéal que ce voyage sur l'eau pendant cette belle nuit d'été.

« Longtemps le crépuscule resta suspendu sur la terre engourdie. Le globe rouge du soleil, tout diapré d'un voile de nuages feu, descendait lentement à l'horizon comme un tison de braise ardente, et ses rayons d'or, reflétés par les vitres de tous ces palais, faisaient penser à la lueur d'un immense incendie.

« Subitement, au milieu de ma rêverie, le bâteau s'arrêta.

« Ce qui me reste à raconter de la réception qu'on me fit est aussi étourdissant qu'un conte des Mille et une Nuits.

« Le Czar des Tartares et mon fiancé, entourés de toute la famille impériale, à l'exception de l'Impératrice, qui ne sort jamais, m'attendaient.

« Le Czar, toujours sous le coup des sinistres tragédies qui s'abattent sur son pays, parle peu. Malgré sa grande nervosité, il s'efforce de conserver un maintien plein d'assurance, démenti par la mobilité anxieuse de ses yeux.

« La cérémonie de gala de mon mariage doit avoir lieu demain.

« On ne parle, dans tous les journaux, que de mes toilettes, de mes bijoux, de ma robe de mariée en drap d'argent. » . . . . . .
. . . . . .
. . . . . »

Ici s'arrête la lettre que Vera Dimitrewna écrivait à sa sœur.

II

PENDANT que tout le brouhaha de l'entrée triomphale de la jeune grande-duchesse s'apaisait dans les rues de Slava et que la ville rentrait dans un calme relatif, l'Impératrice, retirée dans son oratoire, attendait sa nouvelle belle-fille.

Sortant de l'éblouissant éclat du grand jour de juin et encore toute vibrante des émotions de son voyage, la pièce où l'on introduisit la jeune fille et dans laquelle se tenait l'Impératrice, toujours prosternée devant les images saintes, parut, pendant un moment, d'une obscurité complète à la princesse.

L'Impératrice, bien qu'elle attendît cette visite,

était tellement absorbée, soit dans ses prières, soit dans une rêverie mélancolique, qu'elle ne releva pas de suite la tête.

A côté de Sa Majesté se tenaient deux personnes : l'une était la comtesse Tatiana Mirkoff, l'autre, le directeur spirituel de l'Impératrice, le Père Milioutine.

Quelques mots sur ces deux personnages importants :

La comtesse Tatiana Alexandrowna Mirkoff était la fille du comte Alexandre Mirkoff, qui, pendant quarante ans, avait joué un grand rôle dans la diplomatie tartare. Elle n'avait pas seulement hérité de la taille exiguë de son père, mais encore de sa puissante intelligence et de sa vivacité de pensée. Son esprit pénétrant et sa langue affilée étaient tout aussi connus que sa bigoterie fanatique et son exaltation pour les idées des Panslavistes de Morska, de l'école de Sogodin. On avait dit à la nouvelle grande-duchesse que la jeune cour se moquait de « la petite demoiselle brune », surnom donné à la comtesse Tatiana, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une grande influence sur son impériale maîtresse.

Quant au père Milioutine, l'empire qu'il

exerçait sur la Czarine des Tartares était sans limite.

C'était un très bel homme, de haute taille, d'une large carrure, d'une désinvolture élégante; sans les longues boucles grisonnantes qui tombaient sur ses épaules et le costume religieux, on l'aurait bien plutôt pris pour un militaire que pour un ecclésiastique. Il était rare qu'une femme osât affronter l'éclat de son regard pénétrant, tant ses yeux scrutateurs paraissaient fouiller jusqu'au plus intime repli de la pensée, sans qu'il laissât jamais percer dans sa prunelle, si étrangement bleue et métallique, une seule lueur de son for intérieur. Comme le miroitement aveuglant d'un lac pur dissimule la boue qui croupit au fond, il éblouissait trop l'œil qui le regardait pour lui laisser la faculté de le voir nettement. C'était tout à la fois Richelieu, Mazarin, et surtout Torquemada, — une sorte de grand inquisiteur orthodoxe. Rare exception dans le clergé Tartare, Milioutine n'était pas marié.

Il fit le signe de la croix sur la tête de la jeune princesse et lui donna la bénédiction.

Depuis bien des années, l'influence de Milioutine et de la Mirkoff s'était accrue dans des pro-

portions atteignant le fanatisme chez la vieille Impératrice.

Selon son désir, ce fut le père Milioutine qui alla aux Balkans instruire la fiancée de son fils préféré, le grand-duc Ivan, dans les dogmes de sa nouvelle religion.

Au printemps de 18.., le grand-duc héritier mourut, et l'Impératrice, qui avait toujours été particulièrement attachée à ce fils, retomba plus profondément dans la mélancolie, dans la bigoterie; et les heures qu'elle passait devant les images saintes se multiplièrent de jour en jour.

Milioutine et la comtesse Mirkoff ne donnaient qu'un but aux préoccupations de leur souveraine : les intérêts de l'église orthodoxe et les devoirs à accomplir pour la gloire et le bien de la Tartarie dans les provinces catholiques de l'est.

Sauf son voyage aux Balkans, Milioutine n'avait pas quitté l'Impératrice depuis vingt ans.

Cinq secondes s'écoulèrent avant que Sa Majesté se relevât. Enfin, elle tourna sa face pâlie et émaciée par les jeûnes et ses yeux à demi éteints, vers la radieuse vision de jeunesse et de lumière que personnifiait la fiancée impériale.

— « Majesté, embrassez votre nouvelle fille », dit le Czar.

Faiblement, avec lassitude, l'Impératrice se leva et prit la jeune fille dans ses bras.

Une odeur d'encens, quelque chose de la tombe, s'exhalait déjà de la personne de l'Impératrice, et Vera Dimitrewna se sentit soulagée quand elle fut délivrée de cette glaciale caresse. La comtesse Mirkoff chuchota à la jeune princesse qu'il était d'usage de faire trois génuflexions devant chacune des Icones de l'Iconostase; car la chambre de l'Impératrice était un sanctuaire. Très troublée, la toute jeune fille, à peine initiée dans cette religion, essaya d'imiter timidement les génuflexions et les signes de croix de ces exaltés, et on l'entraîna ensuite dans la petite chapelle, où, pour la proclamation de la nouvelle grande-duchesse, la Czarine avait ordonné un service religieux.

Vera Dimitrewna, brisée de fatigue, dut assister pendant une mortelle heure à une longue cérémonie toute de forme et de monotonie, où il lui semblait que les popes ne faisaient qu'aller et venir, entrant et sortant des portes de l'iconostase, secouant des cassolettes remplies d'encens,

mettant et remettant sur leur tête des coiffures et des écharpes de formes étranges.

Dans un coin, de jeunes garçons criaient une litanie, toujours la même, l'enflant et la désenflant jusqu'au complet harcellement du système nerveux. A tout moment, les assistants tombaient à genoux, se prosternant à terre la tête en avant. Mais il y avait là plus de bâillements étouffés que de vraies prières. Jamais la jeune princesse n'avait vu tant de grimaces hypocrites.

L'Impératrice, tout à fait dans son élément, priait et se signait avec onction. Ce qui surprenait Vera Dimitrewna, c'était l'exaltation religieuse de son fiancé, dont déjà, à cette époque, les déréglements et les vices étaient connus de l'Europe entière. Il se signait, se prosternait avec autant de fanatisme que le faisait son auguste mère.

Une terrible pensée traversa soudain l'esprit de la jeune femme : elle établit une ressemblance entre ce mari qu'on lui faisait épouser et ce souverain dont elle avait lu l'histoire, Louis XI, roi de France, cruel et hypocrite; car avant d'entrer dans cet asile de la prière, elle avait vu le grand-duc donner un violent coup de pied à un

enfant, un petit page, qui, par inadvertance, avait touché sa botte. Elle ressentit un frisson d'effroi quand il posa sur son frais bras rond sa longue main pâle et anémiée, toute tremblante de débauches récentes. Cependant, comme une bonne petite femme, convaincue de la noblesse de sa mission, elle se disait que le but sacré de sa vie serait de faire sortir cet homme de la fange et du vice en le régénérant au contact de son âme jeune et pure.

III

Bien que, pour le peuple, Vera Dimitrewna fût toujours sur le navire qui l'avait amenée et d'où, parée de sa brillante toilette de mariée, elle ferait le lendemain son entrée triomphale dans Slava, le soir on la conduisit au palais. Cette soirée précédant la célébration du mariage devait être consacrée à l'Impératrice souffrante.

La première expérience mondaine à la cour des Tartares qu'on offrit à la nouvelle grande-duchesse, fut un thé intime chez la Czarine. On l'avait déjà prévenue qu'à ces réunions, où il n'était absolument question que de religion, la jeune cour devait prendre des allures austères, et

que le grand attrait en était les conférences sur l'église orthodoxe faites par le révérend père Milioutine : « *ad majorem Tartariæ gloriam.* »

La théorie de la nécessité d'extirper l'essence du catholicisme romain de la religion orthodoxe s'y discutait non seulement comme élément politique, mais comme affaire de cœur.

Outre Milioutine et la Mirkoff, la dame du palais de l'Impératrice, la comtesse Eulalie Rovstowsky, donnait le ton et dirigeait la conversation. Dans ces assemblées, centre de la propagande orthodoxe qui se répandait sur la Tartarie Blanche et les Provinces de l'est, après la conférence, l'ordre du jour roulait sur les bonnes œuvres et les quêtes, le tout tendant à thésauriser pour l'achat d'images saintes, de vêtements et d'ornements sacerdotaux, d'objets religieux qui, peu après, partaient en charrettes pleines vers les chefs-lieux de ces provinces. A ces soirées, toutes de recueillement, il ne fallait pas qu'on surprît de conversations futiles et mondaines ou que de joyeux accords résonnassent pour la danse ou d'autres plaisirs de la jeunesse.

Quand la petite grande-duchesse, exubérante de ses quinze joyeux printemps, prit place dans

le cortège formé par la cour et entra dans cette réunion sévère, le même froid à l'âme qui lui avait serré le cœur lors de sa première entrevue avec sa belle-mère l'envahit de nouveau. Le rire s'arrêta glacé sur ses lèvres roses ; toute lueur s'éteignit dans ses beaux yeux naïfs et étonnés d'adolescente. La soirée terminée, elle eut un soupir de soulagement et se sentit tout heureuse de pouvoir enfin respirer librement.

IV

Le lendemain, la journée commença radieuse, ensoleillée. C'était le grand jour. Tout Slava était sur pied. On s'était levé à des heures indues afin d'avoir une bonne place : les uns pour voir passer le cortège impérial et surtout celui de la mariée ; les autres, d'un rang plus élevé, ayant obtenu des billets pour les galeries des salons où devaient passer les familles impériales et royales pour se rendre à l'église. La foule des spectateurs était énorme. Tous les habitants de Slava se trouvaient sur les voies publiques. Le cortège de la fiancée, qui avait passé sa première nuit à bord du navire, s'avançait grandiose dans les rues pavoisées. De

bonne heure, les personnages faisant partie de la procession impériale s'étaient réunis au lieu de débarquement. A leur arrivée, LL. MM. I. furent reçues par le préfet de la ville et le commandant de Slava. L'Impératrice, malgré sa faiblesse, avait tenu à donner à la fiancée de son fils bien-aimé cette marque de faveur.

Alors, l'Empereur et les grands-ducs montèrent à cheval, l'Impératrice, l'auguste fiancée et les princesses des maisons royales prirent place dans les carrosses de gala, et le cortège se mit en marche.

Des gendarmes à cheval, un escadron de l'escorte de l'Empereur, des valets de pied, des coureurs et les nègres héïduques de la cour, en livrée de gala, ouvraient la marche.

Puis les piqueurs, le chef des équipages des chasses impériales, celui de la vénerie, suivaient à cheval.

Deux maîtres des cérémonies, le grand-maître des cérémonies, des gentilshommes de la chambre, des chambellans, les maréchaux, les grands dignitaires de la cour, les uns dans des carrosses d'apparat, les autres sur des chevaux magnifiques, s'avançaient, tout chamarrés d'or, avec leurs

insignes resplendissants. Enfin, un escadron des hussards de la garde.

Alors parut le groupe principal, celui du Czar, des souverains étrangers ou de leurs représentants et des grands-ducs, tous à cheval, dans leurs uniformes chatoyants au soleil, formant comme une brillante constellation autour de la voiture où se tenaient l'Impératrice et la nouvelle grande-duchesse. Ce carrosse était traîné par huit chevaux d'une blancheur immaculée et conduits chacun par un piqueur. Aux portières, à droite, le grand écuyer; à gauche, le commandant de l'escorte particulière de S. M. l'Empereur. Deux pages se tenaient sur les marchepieds du carrosse, quatre cosaques de la chambre, en grande tenue, marchaient des deux côtés. Derrière suivaient, à cheval, six pages de la chambre et quatre piqueurs.

Après cette voiture venaient les ministres, les aides-de-camp, les généraux, et tous les équipages des autres princesses et grandes-duchesses, suivis de ceux de la grande-maîtresse, des dames du palais, des demoiselles d'honneur à portrait.

Le cortège suivait la perspective de Serski, la grande Dorskaïa et la place de la colonne

César, se rendant vers la cour d'honneur du palais de glace.

Autant à l'intérieur qu'au dehors, la foule regorgeait ; c'était prodigieux ! Ici, pas de peuple : rien que la haute bourgeoisie, se coudoyant avec les notables de la classe moyenne ; car, à la cour des Tartares, la plus autocrate de l'univers, les négociants, les industriels, les fermiers ne sont point admis. La noblesse, orgueilleuse de ses privilèges, se divise en quatre classes bien distinctes, et si une femme, même de la plus haute naissance, se mésallie, elle n'est plus admise à la cour.

Des spectateurs élégants emplissaient donc les galeries, qui menaçaient de se rompre sous le poids énorme de cette foule aux riches atours, aux parures scintillantes.

Toutes ces notes douces se heurtaient agréablement aux coloris les plus disparates, les riches évantails, agités fébrilement, renvoyaient de toutes parts le miroitement de leurs paillettes, brillantes comme les ailes d'un gai colibri aux reflets du soleil. Des conversations chuchotées à voix basse s'échangeaient sur le grand évènement du jour ; femmes, enfants, vieillards, tous donnaient leur

avis. Dans les salles, une cohue splendidement variée ondoyait comme les vagues de l'Océan ; les costumes nationaux de l'effet le plus original, les étoffes vives et chatoyantes, offraient les couleurs du prisme rehaussées de l'éclat des pierres précieuses et des diamants. Les hauts dignitaires dans leurs uniformes brodés d'or et d'argent, ornés de plaques, de cordons, n'étaient pas moins attrayants que ces grandes et belles princesses.

Et, tandis que l'on attendait dans l'église et dans les galeries, retentit le premier des cent un coups de canon qui devaient être tirés des remparts de la forteresse de Slava dès que leurs Majestés et l'auguste fiancée mettraient pied à terre au palais de glace.

Tout le monde se retourna, puis un silence absolu se fit, et les dames de la cour formèrent une double haie au milieu de laquelle s'avança, précédé du grand-maréchal de la cour, le Czar des Tartares. A sa gauche, se traînait, livide et faible, l'Impératrice, qui paraissait succomber sous le fardeau énorme de ses joyaux.

Le Czar, sous une apparence digne et mélancolique, cachait une émotion à peine contenue ;

sur son visage se lisaient les traces de larmes récemment versées. La toilette de la souveraine était d'une richesse incroyable. La robe en satin crême, ornée de zibeline, sur laquelle descendait un long voile de gaze échappé d'un diadème dont l'éclat rappelait le scintillement d'une nuit étoilée, donnait à ce long corps amaigri la fantastique longueur des statues de la Renaissance. Le cou ridé, les bras maigres, la poitrine osseuse de la maladive Impératrice disparaissaient sous un amoncellement de diamants splendides.

Après leurs Majestés s'avançaient, droits et raides comme des soldats sous les armes, les héritiers présomptifs des couronnes d'Angleterre, de Danemark et de Prusse. Chacun tenait à ne point céder le pas à l'autre ; car le matin même il y avait eu une grave discussion sur les droits de préséance.

Ensuite venaient les princesses héritières, également en ligne. Enfin, l'arrivée de la mariée est annoncée.

Sur le seuil, elle est reçue par le confesseur de Leurs Majestés et le clergé de la cour, avec la croix et l'eau bénite. L'Empereur conduit les augustes fiancés sur une estrade élevée au milieu

de l'église, et dès que le Czar a repris sa place habituelle, l'office divin commence.

Les saints évangiles et la croix sont déposés sur un pupitre placé devant la porte sainte. Au moment désigné par le rituel, les archiprêtres de la cour apportent sur des plats d'or les anneaux des fiançailles, préalablement déposés sur l'autel par un maître des cérémonies.

Le confesseur de Leurs Majestés, en récitant les prières d'usage, passe les anneaux aux doigts des augustes fiancés.

La cérémonie des fiançailles terminée, les personnages désignés pour soutenir pendant la célébration du mariage les couronnes sur la tête des mariés s'approchent de l'estrade, et aussitôt on procède au cérémonial du mariage d'après le rite de l'église orthodoxe, pendant lequel des prières sont dites pour Monseigneur le grand-duc Ivan Petrowitch et Madame la grande-duchesse Vera Dimitrewna.

La mariée portait une fastueuse robe de drap d'argent avec une traîne de velours cramoisi, doublée d'hermine, soutenue par quatre chambellans; sur le devant de sa robe scintillaient quarante lys en diamant, don de son époux.

L'étoffe, raidie encore par cet amoncellement de pierreries, moulait les beautés de la taille souple et jeune de la fiancée, qui s'avançait droite et impassible comme une statue antique. Sur sa fine et jolie tête se dressait cette couronne d'une richesse fabuleuse avec laquelle se marient toutes les grandes-duchesses de Tartarie et sont consacrées grandes-duchesses toutes les princesses étrangères.

Les fleurs d'oranger s'entremêlaient dans ce diadème étincelant. La beauté de la mariée était vraiment souveraine. L'étonnement fut grand en la voyant couverte de perles. En Tartarie, pays des superstitions, les perles sont regardées comme un présage de malheur ; aussi les rejette-t-on avec soin de toute parure de mariée.

— « Qu'elle est belle ! — dit tout bas un des assistants. — Sera-t-elle heureuse ?

— Taisez-vous ! oiseau de malheur, — répondit, tout épeurée, une dame qui se signa pieusement pour détourner le maléfice que son esprit inquiet voyait dans ces paroles.

— Bast ! Dire ou ne pas dire est tout un : le malheur viendra quand même ! » — ajouta une de ces langues vipérines toujours prêtes à médire.

Vera Dimitrewna était royalement belle. Ses joues diaphanes, fraîches comme une fleur à peine éclose, formaient un transparent rosé à son magnifique voile de point d'Alençon qui en amortissait l'éclat. La fixité de son regard, la profondeur de ses yeux aux prunelles d'or démesurément agrandies, démontraient qu'elle était bien distraite, bien loin de cette cérémonie dont elle accomplissait les formes avec une parfaite impassibilité. Après les mots sacramentels : « Embrassez-vous », elle se laissa conduire devant les Icones et s'y prosterna à côté de son époux.

Alors, dans toute l'église, éclatèrent les prières d'actions de grâce, tandis qu'au dehors commença à se répercuter lugubrement la seconde salve des cent un coups de canon auxquels, comme accompagnement, se joignit, dans le tonnerre d'une grandiose fanfare, le *Te Deum laudamus*.

A ce moment, à la stupeur de tous les assistants, la mariée pâlit subitement, puis chancela :

— « J'étouffe !... j'étouffe !... »

A peine eut-elle le temps de râler ces mots à son impérial époux qu'elle s'affaissa sur les dalles de marbre de la cathédrale.

V

IMPOSSIBLE de décrire le tumulte, le brouhaha, l'émotion, qui suivirent l'évanouissement de la mariée. Des rangs des dames d'honneur l'entourant, une jeune femme s'élança au secours de la princesse. Tout le monde tourna les yeux vers elle. Elle était belle et ressemblait d'une façon si frappante à Vera Dimitrewna, qu'on l'eût prise pour sa sœur jumelle. Comme la princesse, elle rayonnait d'une éclatante jeunesse ; sa petite tête était couronnée de cheveux d'un blond roux, bouclés et ondulés. Pour un observateur superficiel, elle avait le regard naïf et étonné d'un enfant ; mais celui qui l'examinait attentivement discernait la pénétra-

tion dans ses yeux, couleur d'or bruni quand la prunelle se resserrait, et qui devenaient noirs quand elle se dilatait. Ils étaient profonds comme la mer et cachaient dans leur impénétrabilité tout son infini. Sa bouche, petite et parfaite, était admirablement dessinée; le nez fin, tout frémissant, aux ailes transparentes comme les pétales d'une rose blanche, dénotait que l'exaltation s'unissait à l'énergie dans cette nature fragile, mais de fer lorsqu'elle était soutenue par la fougue d'une passion ou la puissance d'un dévouement.

Tout d'abord on ne comprenait guère de quel secours serait cette frêle jeune femme auprès de la princesse évanouie, mais l'étonnement fut grand quand on la vit à l'œuvre.

Rien ne pouvait être plus résolu, plus précis que ses ordres, ses directions. Une force absolue se dégageait de ce charme troublant de femme.

Comme on la regardait beaucoup :

— « Vous ne connaissez pas la comtesse Xénia Pawlowna? — dit quelqu'un. — C'est la jeune veuve du comte Protassow, mort de la fièvre typhoïde trois semaines après son mariage.

On dit même que c'est le mariage Tartare qu'a fait, à l'âge de quinze ans, cette amie intime de la princesse, qui est la cause de celui de la grande-duchesse. Quand le frère du défunt Protassow, aide-de-camp favori du Czar, alla aux Balkans pour la succession, hélas! bien mince, que laissait le défunt, — car sa fortune se composait d'un majorat et, n'ayant pas d'enfant, tout revenait à ce frère, — il vit la belle Vera Dimitrewna, alors princesse Aline des Balkans, et il parla d'elle au Czar. Ah! la petite comtesse Protassow est une maîtresse femme. Son activité userait deux existences! Elle est infatigable : une énergie masculine soutient ce corps de fée. On dit tout bas que c'est la propre sœur de la grande-duchesse. Péché de jeunesse du roi des Balkans qui ne voulut jamais se séparer de cette fille, née la même année que notre grande-duchesse et qui à sa naissance perdit sa mère. Il la fit élever avec les princesses au palais. La reine s'attacha tendrement à cette douce enfant qu'elle crut orpheline d'un de ses plus fidèles serviteurs ; elle l'aima comme sa fille. La ressemblance entre la grande-duchesse et la comtesse est frappante. Ecoutez-les parler : c'est la même voix, ce sont

les mêmes expressions, la même démarche, les mêmes allures. »

Mais celle qui était l'objet de tous ces commentaires ne se souciait que d'une chose : faire transporter en lieu sûr, à l'abri des regards indiscrets, la princesse toujours évanouie.

Ce fut dans la sacristie vaste et aérée qu'on porta la malade. Le médecin de la cour, appelé à la hâte, essayait de la ranimer. On avait coupé le corsage de la robe, et le docteur, après avoir mis la main sur le cœur, devint subitement très sérieux.

— « Qu'a-t-elle? — demanda le grand duc.

— Rien... rien qu'un évanouissement. »

Mais il y avait quelque chose de si étrange dans la voix, dans le regard du médecin, qu'Ivan Pétrowitch tressaillit.

— « Que me cachez-vous, docteur? — dit-il. — Vous autres courtisans, vous êtes tous les mêmes! Vous n'osez jamais dire la vérité à un prince! Si elle est en danger, je veux le savoir... Tenez! dans l'église il doit y avoir des médecins qui ne sont pas attachés à notre maison. Qu'on les appelle! D'eux seuls j'apprendrai la vérité.

VI

Lorsque la grande-duchesse reprit connaissance, Ivan Pétrowitch était debout, près de son lit, les bras croisés, la considérant d'un œil sinistre.

Le premier regard de la jeune femme s'illumina d'un joyeux sourire plein d'une charmante candeur.

— « Altesse, pardonnez-moi de vous avoir tant effrayé,— dit-elle en tendant une adorable petite main à son époux. — La couturière, pour me rendre plus élégante sans doute, avait trop serré ma robe et c'est cela qui m'a indisposée ; car, croyez-le bien, Monseigneur, une petite campagnarde telle que moi n'a pas la santé délicate...

Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... »

Alors le grand-duc, blême de fureur, éclata. Au milieu d'injures, d'imprécations, il dit à la malheureuse enfant toute la terrible vérité.

La pauvre petite, stupéfaite, écoutait sans comprendre ce débordement de fureur, ces cris, ces blasphèmes que proférait son époux.

Qu'on se souvienne qu'elle avait quinze ans et qu'elle n'avait plus de mère. Grands dieux ! devenait-il fou ? Elle était si innocente qu'elle ne savait même pas le secret que le mariage allait lui révéler. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?...

Elle était si belle dans sa frayeur, dans son étonnement, que les passions toutes brutales des sens se réveillèrent chez Ivan Pétrowitch. Soudainement, il saisit violemment cette enfant qui n'avait connaissance de rien...

C'était affreux, c'était horrible.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Remplie d'horreur, de colère, elle s'arracha de ses bras et se sauva affolée.

En entrant dans la chambre voisine, elle vit le Roi des Balkans, son père, pâle comme un mort, qui marchait fébrilement.

— « Père ! mon père !... » — s'écria-t-elle, rassurée par la seule vue de celui qui avait été l'ami, le protecteur de son enfance.

Dans les luttes affreuses de la vie, alors que tout s'effondre autour de vous, quand tout vous manque à la fois, combien est douce, combien est rassurante la présence de cet être aimé qui, le premier, a reçu vos caresses enfantines et vos baisers ; celui qui doit vous protéger toujours, qu'on aime et qu'on vénère.

Vera Dimitrewna voulut s'élancer dans ses bras, mais celui-ci la repoussa :

— « Ne me souillez pas de votre contact ! »

Ces mots durs et froids tombèrent des lèvres du Roi.

— « Vous !... vous aussi vous me croyez coupable ? Mais alors... coupable de quoi ? Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! »

Elle poussa un cri terrible.

— « Je ne suis pas ici pour vous entendre débiter un rôle bien appris. Je suis venu vous demander pourquoi vous n'avez pas eu la loyauté

de me tout confier avant de laisser crouler sur nous cette disgrâce terrible. »

La pauvre petite regarda le Roi avec égarement.

— « Mais que me reprochez-vous ? Qu'ai-je pu faire?

« Je ne me rappelle rien !... rien !... rien !... Oh ! si ma mère vivait, elle vous dirait : « Vous doutez d'elle ! d'elle que nous avons élevée avec tant de soins ? d'elle l'innocence même ? Mais alors doutez de tout... doutez de Dieu !... »

— Misérable ! vous blasphémez !

— Mais, mon père, ce que je vous dis est vrai !

— Vous osez parler de l'ange qui fut votre mère ? Pour la première fois, reconnaissez que Dieu a été clément en nous l'enlevant avant que cette honte atroce ne vînt l'écraser. Du reste, à quoi sert tout ceci ? Je viens vous adjurer de me révéler le nom de cet homme. Dites-le de suite. Je le veux ! »

— De quel homme, mon père ?

— De celui qui... qui... »

Le malheureux Roi ne put continuer.

Devant les deux grands yeux candides de la petite princesse, même en la croyant coupable, toutes les pudeurs de son âme se révoltèrent; il ne put aborder un pareil sujet avec cette enfant de quinze ans... Il quitta la chambre en sanglotant.

VII

Un instant après, un léger coup fut frappé à la porte, et avant même que la princesse eût répondu, Xénia Pawlowna, cette même jeune femme qui l'avait soutenue à l'église, était auprès d'elle. La grande-duchesse s'élança dans les bras de la nouvelle venue.

— « De quoi m'accuse-t-on? — s'écria-t-elle. — Quel est le crime que j'ai commis? Qu'ai-je fait? Je ne sais pas; je ne comprends pas! Explique-le-moi pour m'empêcher de devenir folle! Je ne me souviens de rien... Je ne sais rien... Je ne comprends rien! — rien... je te le jure! »

Xénia garda un instant le silence; de grosses

larmes qu'elle essayait de retenir perlaient dans ses yeux, si pareils à ceux de la grande-duchesse.

— « Pauvre !... pauvre petite !... — dit-elle, prenant dans ses bras la malheureuse enfant affolée. — Moi seule sais que tu es innocente ! Toi et moi, nous ne faisons qu'un. Avons-nous jamais eu une pensée sans que l'autre la partageât ? La nature, qui nous a faites si semblables qu'à peine on nous distingue l'une de l'autre, a uni nos âmes d'un lien tout puissant et si étroit que toute souffrance atteignant l'une est ressentie par l'autre. Oui ! tu es innocente, ma sœur chérie, ma pauvre colombe blessée et meurtrie ! Un crime épouvantable a été commis, et pour que ton innocence éclate il faut découvrir le criminel et lui faire expier son infamie. La recherche de cet homme sera le but de mon existence. »

Et Xénia disait vrai. Le coup qui frappait sa sœur la bouleversait dans tout son être ; car un lien plus étroit que celui qui existe d'ordinaire entre deux sœurs unissait la grande-duchesse et Xénia. Quoique presque du même âge, Vera Dimitrewna apportait dans ses relations avec la comtesse une admiration ingénue tenant de la vénération. La force morale de Xénia, si supé-

rieure à la sienne, avait toujours été son soutien. Dès sa plus tendre enfance, elle essayait de l'imiter, de se modeler sur elle, avec quelque chose d'amoureux, d'exalté, d'enthousiaste, dans cette affection, qui tenait presque de la douleur tellement elle était violente. Chaque mot tombant des lèvres de Xénia était pour la petite princesse parole d'évangile; chaque pensée, elle la déversait de suite dans le sein de sa sœur. C'était toujours Xénia qui devait décider pour elle; elle n'avait que sa volonté. Jamais elle ne concevait un plan, ne choisissait quoi que ce fût toute seule. Xénia était associée à tout. Le soir, elle s'endormait dans ses bras; le matin, elle s'y réveillait. Alors, c'était un regard humide d'une si infinie tendresse que deux yeux d'or plongeaient dans ces autres yeux si semblables; et les longues chevelures rousses étaient mêlées l'une à l'autre sur le grand oreiller. A présent, sous ce coup affreux qui l'accablait, son unique refuge était encore là, dans ces tendres bras qui s'étaient constamment noués autour d'elle comme une défense.

Xénia ne dormit pas cette nuit-là. Une angoisse indicible la tirait en sursaut des assoupis-

sements dans lesquels la grande fatigue et les terribles émotions de la journée la replongeaient sans cesse. Puis elle voyait, à côté du corps inanimé de sa petite sœur, étendue, pâle, sur les dalles froides de la cathédrale, la haute silhouette fière de Dimitri Smolensk, les regardant toutes deux avec ses grands yeux sombres, qui devenaient doux et timides comme ceux d'un enfant quand, remplis d'un si douloureux intérêt, ils se fixaient sur elles.

VIII

La grande-duchesse Vera Dimitrewna quitta la capitale très peu de semaines après son mariage. Chose singulière, malgré tout ce qui était arrivé, le grand-duc, non seulement garda sa femme près de lui, mais, malgré des colères, des brutalités sans fin, il était si vivement épris qu'il ne pouvait se séparer d'elle. Ceci était cause d'une des plus vives tortures de la pauvre enfant. Quand il caressait cette pâle créature, si frêle, dans ses immenses bras musclés, le spectacle des sens déchaînés de cet homme épouvantait la jeune fille chaste qu'on venait de jeter brutalement en pâture à ses transports brûlants et desséchants. Cette petite fleur délicate devait s'y faner et dépérir.

Ivan Pétrowitch avait naturellement un caractère brutal et emporté. Ses goûts étaient matériels. Dès les premiers jours de son mariage, il avait continué ses rapports, non seulement avec les demoiselles du corps de ballet, mais il poursuivait les dames d'honneur et même jusqu'aux femmes de chambre de la grande-duchesse. Aucune femme n'était à l'abri de ses attaques. Mais Vera Dimitrewna, absorbée par sa douleur, ne remarqua pas de suite tout ceci, qui n'échappa cependant pas à la clairvoyance de Xénia. Quant à cette dernière, toujours préoccupée de découvrir qui avait si indignement abusé de la grande-duchesse, rien de ce qui la concernait ne passait inaperçu pour elle.

Bientôt, Vera Dimitrewna sentit des tressaillements mystérieux qui remuaient sous son cœur. Ce sourd avertissement de quelque chose qui allait devenir à la fois une honte et la source de la tendresse la plus vive qui jaillit dans le cœur d'une femme, ce mystère, elle le gardait comme un secret qu'elle enfouissait toute rougissante au plus profond de son être. Toutes ces souffrances intimes, que dans une union heureuse la femme aimée partage avec son mari, ainsi qu'elle dans l'at-

tente, l'inquiétude et la joie, elle osait à peine s'en ouvrir même à Xénia, qui cependant, les pressentant, faisait tout au monde pour les alléger, avec cette divination du cœur qui est la véritable affection.

Quand Vera Dimitrewna restait assise, pâle, le regard atone, la tête serrée comme dans un étau à cause d'un malaise qu'elle essayait frénétiquement de cacher, elle voyait le grand-duc l'examiner attentivement. Quelquefois, n'en pouvant plus, sa tête se renversait, un grand frisson la secouait et elle se trouvait mal, justement à cause d'une lutte trop énergique contre laquelle elle ne pouvait plus réagir.

Ivan Pétrowitch se levait alors, obligé de lui porter secours. Mais un rire si froid, si cruel éclatait de ses lèvres crispées, qu'elle se demandait, épouvantée, si cette main qui s'étendait vers elle s'avançait pour la soutenir ou pour la broyer.

— « Je suis bien bon, convenez-en, madame, pour l'enfant de l'amant ! » Cette phrase terrible, combien de fois eut-elle à l'entendre pendant sa grossesse ! et chaque fois, il se glissait en elle comme la lame froide et effilée d'un cou-

teau, tranchant toutes les fibres de son cœur pour les faire saigner à nouveau.

Dans sa retraite à la campagne, avant ses couches, la seule personne que Vera reçut fut le confesseur de l'Impératrice, Milioutine.

L'accouchement eut lieu à la fin de novembre, cinq mois après le mariage. Partie seule avec Xénia pour un endroit populeux où, absolument inconnues toutes deux, elles passèrent inaperçues dans la foule, un si grand mystère entoura la naissance de l'enfant que jamais on n'en aurait rien su sans les tragiques évènements qui survinrent.

Malgré ses révoltes et ses colères à la pensée de l'attentat odieux dont elle avait été victime, dès que l'enfant naquit, Vera Dimitrewna fut prise d'une tendresse passionnée pour cette chair de sa chair, qu'elle tenait, petit atome frêle et vagissant, contre sa poitrine. On le lui enleva presque de suite. Mais sa fidèle Xénia avait de longue main tout préparé pour connaître l'endroit où le grand-duc l'enverrait, et il avait été convenu entre les deux sœurs qu'à l'aide d'un bébé d'emprunt mis à sa place, on s'emparerait du cher petit et qu'on l'emporterait dans une

demeure déjà préparée à Slava, non loin du palais.

Cette certitude consola et soutint la grande-duchesse dans une nouvelle scène effroyable avec son mari, peu après son retour, dans laquelle, comme un fou furieux, le grand-duc rugit qu'il exigeait qu'elle lui nommât son amant, et qu'alors seulement il lui pardonnerait.

Oui, la vie était un enfer avec cet homme. Mais, pendant plusieurs mois, la grande-duchesse, raisonnée par Xénia, se dit qu'il était dans son droit... et qu'aux yeux de l'époux elle ne pouvait être qu'une criminelle, une adultère.

IX

LONGTEMPS déjà avant la naissance de l'enfant, Vera, qui ne s'était au premier abord aperçue de rien, savait que le grand-duc ne lui était pas fidèle. Mais pouvait-elle lui en faire un crime, après cette mystérieuse tragédie qui avait brisé leur bonheur conjugal? Quoiqu'elle n'aimât pas son mari, quoiqu'il fût usé par les débauches, grand, beau et blond, il avait ce type mâle du saxon commun à tous les grands-ducs tartares, qui faisait incontestablement de lui un bel homme, d'allure altière, et aurait pu inspirer l'amour si ses dehors brillants eussent été soutenus par des qualités sérieuses. Bientôt elle vit que ses brutalités, ses colères,

ses sanglantes injustices, qu'elle croyait la conséquence de sa déception terrible d'époux, étaient au contraire inhérentes à une nature méchante, dépravée, foncièrement mauvaise. Nous avons dit que les sens seuls d'Ivan Pétrowitch l'attiraient vers sa jeune femme. Cette beauté de fleur fraîchement épanouie, ayant encore tout son duvet, avait un attrait tout particulier pour ce libertin de trente ans, qui avait laissé beaucoup de sa force et encore plus de ses illusions dans les boudoirs de presque toutes les capitales de l'Europe. Et si la grande-duchesse avait eu plus d'expérience, si — oserons-nous le dire? — elle avait été plus corrompue, elle aurait pu enchaîner, apprivoiser cet homme, malgré le malheur qui avait fondu sur elle. Mais la naïve petite princesse, élevée dans la silencieuse et candide résidence de Plewna par une mère sainte et chaste, ne savait rien des choses de la vie et était absolument inconsciente de ces roueries de la coquetterie que les filles élevées dans les grandes villes, même toutes jeunes, n'ignorent pas. Tout, dans sa petite tête fantasque de quinze ans, se résumait en rêves qu'elle prenait pour la réalité. Son âme avait encore toutes les hésita-

tions, toutes les contradictions de l'enfance, et on la mettait aux prises avec des réalités effroyables. Ébranlée en toutes choses, l'incohérence se faisait de plus en plus dans ses sentiments et ses idées ; elle ne savait que faire, que dire. Son extrême jeunesse eût été une excuse touchante pour ses adorables confusions près de l'homme qui, l'ayant aimée, eût voulu préserver en elle toute la fraîcheur de cette ignorance et eût compris quelles richesses il trouverait dans cette intelligence, cette imagination si vive, en essayant de les coordonner, de les conduire là où elles s'épanouiraient et fleuriraient.

Mais, nous l'avons dit, le cœur n'était pour rien dans l'amour qu'Ivan ressentait pour sa femme. Dans son isolement, dans son besoin d'un appui qu'elle ne trouvait pas en lui, l'idée fixe de son épouvantable infortune, remplissant de tristesse l'âme de la pauvre petite grande-duchesse et en chassant tous ses instincts joyeux, la jeta subitement dans la religion. La lecture de la vie des saints qui lui faisait entrevoir un ciel radieux, la plongeait dans des extases qui la consolaient des meurtrissures de la vie. Prosternée devant les autels, elle trouvait alors un apai-

sement à ses tortures. Là seulement lui revenaient, comme une bouffée de vie, dans la mortelle léthargie de sa disposition présente, les impressions de sa petite enfance passionnée et exubérante. Les yeux fermés, la tête sur le prie-Dieu, elle sentait le doux enlacement des bras de sa mère morte si jeune, la serrant contre son cœur pour la défendre contre cette marâtre : la vie. Là aussi elle revoyait les vieux palais, aux jardins enfleuris de goyaviers et de mimosas de la patrie, remplis de l'enchantement et du mystère des grands silences de l'Orient. Là elle entendait de nouveau gémir plaintivement le vent aux bords de cette mer sauvage où elle avait grandi, à la brise salée de laquelle elle s'était fortifiée, et où elle contemplait, pendant les chaudes nuits étoilées, les profondeurs vertigineuses de l'Océan, aux lueurs diffuses et phosphorescentes de ces nuits pâmées de chaleur. Ces myriades d'étoiles de feu, que n'avaient-elles pas dit à son imagination ardente !

Oui, ces moments de contemplation et de prière étaient les seuls pendant lesquels une certaine paix renaissait dans son âme frappée à mort. Chacune de ses visites à l'église lui faisant

éprouver davantage l'horreur du monde, elle n'était plus satisfaite que quand le grand-duc sortant sans elle, elle pouvait fuir ce monde odieux. Très maladive depuis cette grossesse, rendue si douloureuse par les brutalités de son mari qui avaient plusieurs fois occasionné des crises dangereuses, sa santé était un prêtexte tout trouvé pour se montrer peu au dehors, à l'exception des cérémonies officielles où, bien entendu, elle ne pouvait se dispenser de paraître.

Rentrant tout imprégné de cette atmosphère mondaine affolée, le grand-duc ne trouvait pas dans la conversation de sa femme cette répartie ou cette pointe de malice excitante qu'il était habitué à goûter auprès des femmes composant la société qu'il appréciait le plus. Quand, émoustillé, il lançait quelques propos risqués, Vera Dimitrewna écoutait, stupéfaite, une tempête s'élevant dans sa petite âme ingénue et enfantine. L'envie de pleurer lui venait à toutes ces saillies dirigées contre les choses respectables et aimées que sa mère lui avait appris à vénérer. A table, le voyant boire d'innombrables verres de vin et s'exciter de plus en plus à chaque service, quoiqu'elle ne l'aimât pas, une honte

brûlante la saisissait à la gorge et elle attendait, épouvantée, le moment où, la tête embrouillée, la langue empâtée, il allait divaguer.

Si elle lui en faisait la remarque, le lendemain, il se tournait vers elle, furibond :

— « Vous!... vous, Madame ! — s'écriait-il, — vous osez me faire des reproches, quand c'est cette honte affreuse que vous avez fait fondre sur ma vie qui me force à chercher l'oubli dans les distractions de toute espèce? Je vous conseille de faire la sainte, femme adultère que vous êtes, et qui vous obstinez audacieusement à taire le nom de votre amant! Vous l'aimez donc toujours? Ah! ne devrais-je pas vous tuer! » Alors il s'avançait, menaçant, terrible.

La malheureuse se taisait, et baissait la tête pour cacher de grosses larmes qui emperlaient ses cils.

Et de fait, il en cherchait, et constamment, des distractions. Ce ne fut bientôt un secret pour personne : il était l'amant d'une actrice du Palais-Royal qui faisait fureur cette année-là à Slava, et que les grands seigneurs s'arrachaient à force de roubles, une demoiselle portant le nom de Mimi d'Argentcourt, et dont les armes —

trois monceaux d'or sur champ de carotte — s'étalaient sur les billets doux qu'elle envoyait dix fois par jour à Ivan Pétrowitch. C'était une soubrette horriblement laide, mais adorable de chic, quoiqu'ayant la bouche fendue d'une oreille à l'autre, le nez retroussé, des petits yeux vifs et allumés comme ceux d'un ouistiti, — une petite langue rose et pointue qu'elle passait constamment sur ses lèvres, comme font les singes sur leurs babouines. Et, cependant, charmante, toujours habillée comme personne, avec une taille tenant dans le creux de la main et une gorge superbe, très maintenue par le corset de la meilleure faiseuse.

Le grand-duc, au lieu d'apporter dans cette liaison la discrétion d'un mari qui veut ménager sa femme, ne décolérant plus contre elle depuis qu'il voyait toutes ses tentatives pour savoir le nom du père de l'enfant restées inutiles, faisait tout pour torturer la grande-duchesse. S'irritant de ne jamais l'entendre lui adresser un reproche, quoiqu'il laissât exprès traîner les lettres de Mimi afin qu'elle ne pût éviter de les voir, parfois, dans ses rages folles, il se jurait de lui faire une avanie terrible qui la sortirait à la fin de son mutisme et de ses airs résignés.

Ce fut bientôt de l'horreur que cette brute inspira à la pauvre petite fille naïve qui faisait de terribles progrès dans les expériences de la vie. Elle avait fini par le regarder comme un bourreau qui la tuerait dans un accès de rage, et si son enfant, qu'elle voyait journellement de mille façons dérobées, n'avait pas été là pour la consoler, elle eût souhaité la mort comme une délivrance. Mais, résignée, elle supportait tout, soutenue par l'affection si tendre, si dévouée de sa sœur, par son amour pour le cher petit.

X

Tous les ans, en raison de la grande piété de l'Impératrice, la cour allait à la mi-été passer quelques jours à Kewa, afin que Sa Majesté pût faire un pèlerinage au couvent de la Lasra. La grande-duchesse Vera Dimitrewna et la comtesse Protassow firent partie du groupe impérial qui y accompagna Sa Majesté cette année-là.

On arriva à Kewa par un beau jour de la fin de Juin. Toute la végétation, même dans ces régions du nord, était déjà en fleur. Xénia, qui voyait avec une terreur croissante ce que l'avenir réservait à sa sœur, résolut, elle aussi, de faire ce qu'on appelle un vœu pour la grande-duchesse aux saints tombeaux de la Lasra.

Le lendemain de l'arrivée à Kewa, elle s'achemina à pied vers cette partie de la cité surnommée la ville sainte. En arrivant, la veille, elle en avait vu les murailles s'élevant sur les rochers escarpés de la rivière d'Yeppa, et dans ces jours d'été où tous les arbres étaient richement touffus de feuilles, les dômes, les croix, les clochers criards en or byzantin ressortant de ce fouillis de verdure, donnaient un cachet oriental à cette ville tartare.

Xénia avait déjà gravi les premiers monticules. En se retournant, la vue pittoresque de la nouvelle et de la vieille ville, se dressant sur les plateaux des collines, s'offrait à sa vue. Presque chaque maison avait de riants jardins, des terrasses abritées. Leur toiture verte, auprès de leurs murs blancs ou roses, les ornementations byzantines des églises, faisaient de tout ceci un bariolage étrange.

Sur la rivière, qui coule paisible, se voyaient des embarcations variées. Plus elle montait, plus elle s'approchait de la citadelle et des églises, qui ne se comptent plus dans la cité religieuse. Bientôt, les silhouettes des couvents de Saint-Serge et de la Lasra de Selschersk se dressèrent à l'horizon.

Xénia aurait pu deviner qu'elle s'approchait des lieux saints à la vue des moines, des religieuses, des pèlerins et des mendiants déguenillés qui la croisaient sans cesse. Les moines étaient tous grands, forts et barbus. Leurs figures portaient l'empreinte d'une florissante santé, et rien de cet ascétisme que l'on suppose à des corporations vivant de privations ne s'y lisait. Les religieuses étaient coiffées de bonnets pointus. Au lieu d'avoir les cheveux entièrement coupés, toutes les portaient flottant jusqu'à la nuque et ressortant sur les oreilles de chaque côté du bonnet. En marchant, Xénia entendait, à travers l'air tiède et embaumé, les sons doux et profonds des cloches lointaines qui, à mesure qu'elle s'approchait des clochers, devenaient plus clairs et cristallins. Tous les carillons jetaient à la fois leurs volées à qui mieux mieux, et bientôt les sept coupoles de l'église de l'Assomption, toutes couvertes d'étoiles peintes sur un fond bleu, prenant un bain de soleil, lui apparurent au bout du chemin.

Avant d'arriver à l'église, elle avait passé devant une grosse tour, sous la voûte de laquelle des moines étaient assis derrière des tables char-

gées d'images saintes, de plateaux destinés à recueillir les offrandes, et de pains sacrés pour la communion. Les murs de cette tour, badigeonnés de fresques mal faites, représentaient des scènes bibliques. L'image de la mère de Dieu se voyait dans une niche sous laquelle brûlait nuit et jour une lampe. L'aigle tartare déployait ses ailes sombres sur le visage éteint de l'icone sacrée.

Une foule pressée de pèlerins sentant horriblement mauvais sous leurs haillons crasseux, leurs longues chevelures balayant le col de leur caftan d'été, faisait queue pour embrasser une image miraculeuse. Chacun jetait sa maigre obole sur le plateau, et attendait patiemment son tour pour recevoir un petit pain sur lequel le pèlerin qui fait un vœu doit faire inscrire le nom de celui pour lequel il est venu implorer la miséricorde divine.

Xénia ne manqua pas d'accomplir pour son infortunée sœur cette pieuse coutume.

Au moment de communier, elle se prosterna et présenta son petit pain au pope, pour qu'il en détachât, avec une flèche en or, cinq parcelles qu'il mit dans son calice, en commémoration des cinq plaies de notre Seigneur.

Dans l'église où elle priait avec tant de ferveur, il faisait presque nuit pour des yeux sortant de l'éclatante lumière du grand jour. Seule, l'iconostase, prenant presque tout le fond de la nef, dressait ses portes ciselées en argent, toutes scintillantes de pierreries. Ce point éclatant et les lumières tremblotantes dans les renfoncements des chapelles, ainsi que les chandeliers qui brûlaient sous les images saintes, piquaient seuls de points lumineux toute cette pénombre, si propice au recueillement et à la prière. Tandis que l'officiant, un magnifique pope dont l'immense barbe blonde s'étalait sur sa robe ruisselante d'or et d'argent, terminait la communion, il sembla à Xénia que jamais le : *Gospodi pomi louie !* (Seigneur ayez pitié de nous !) que les diacres psalmodiaient en répons aux prières du pope, n'avait été gémi d'une façon si saisissante. Elle croyait entendre exhaler toutes les plaintes, tous les râles, tous les cris d'agonie du cœur de sa sœur infortunée, dans ces flots d'harmonie rythmée et émouvante qui montaient sous les voûtes dans un pathétique presque terrible.

C'était tout émue encore de cette cérémonie empoignante que Xénia, en sortant de

l'église, s'en alla en pèlerinage aux saints tombeaux.

Dans le bassin d'un jet d'eau se trouvant sur son passage, elle vida presque tout le contenu de son porte-monnaie. Tous les pélerins qui viennent à la Lasra ont l'habitude de faire ainsi. Le voyageur, en l'examinant bien, en verra le fond absolument pavé de pièces d'argent. Les moines le vident chaque hiver avant les premières gelées et recueillent la monnaie avec des pelles pour la déposer ensuite dans la caisse du couvent. Dans presque toute la Tartarie, cette coutume, qui remonte au paganisme, existe encore. Les fervents croient se rendre ainsi propices les bons saints qui intercèdent auprès de Dieu pour eux.

Encore une fois prosternée à terre, Xénia pria longuement devant les saints tombeaux.

En se relevant, elle se sentit plus forte, et dans la pieuse pensée de ne rien négliger elle résolut d'aller visiter le cimetière de la ville. Elle marchait recueillie, le cœur plein d'apaisement, respirant l'air qui devenait frais devant une ondée menaçante. A chaque centaine de pas elle voyait de grands crucifix plantés en terre. De

temps en temps, elle passait des isbas de paysans, battues toute l'année par le vent et la neige, devant lesquelles, en groupes immobiles, de vieux moines, perdus dans une léthargie morne, étaient assis. Leurs bonnets de velours, leurs longs cheveux blancs, leurs barbes de neige qui flottaient sur leurs poitrines, en faisaient de saillantes et pittoresques figures.

Plus elle avançait sur les pentes et les plateaux, plus la végétation se faisait rare. Des falaises monotones et sans caractère se succédaient. Par ci par là, d'un rare arbre peu touffu s'élançaient de maigres branches que balayait un vent vif commençant à s'élever. Cette partie de la campagne, d'où l'on voyait de chaque hauteur la d'Yeppa et qui etait exposée à toutes les intempéries, était fort stérile; on n'y apercevait que la lande nue. Le jour baissait. On n'entrevoyait que d'une manière diffuse, à travers un brouillard, les grands Christs se silhouettant sur un ciel qui commençait à se rider des hachures d'une pluie menaçante.

Bientôt elle se trouva devant le cimetière. Un enterrement de pauvre y pénétrait en même temps qu'elle. La bière était accrochée à deux

perches que quatre hommes ivres soutenaient. Xénia fit un pas et se trouva devant le cercueil. Moins énergique, elle eût reculé avec un cri d'effroi; car, hideuse et grimaçante, elle vit la tête du cadavre, les cheveux dépeignés et incultes, les yeux vitreux, qui semblaient la fixer, grands ouverts dans un effroyable écarquillement, comme si la mort l'eût surpris dans une angoisse horrible de la chair. Il paraissait tressauter à chaque chancellement des ivrognes qui le portaient et qui, au lieu d'aller droit, se heurtaient à tout moment entre les tombes, tandis qu'une pauvre femme, grelotant dans ses vêtements insuffisants, et quelques petits enfants, les bras chargés d'images saintes, essayaient tout en sanglotant de guider leur marche vacillante. Un moujik ivre portait en titubant le couvercle du cercueil. L'horrible croassement des corbeaux, qui se trouvent toujours en grand nombre auprès de ce cimetière, mêlait sa note lugubre à cette scène poignante.

Xénia ne s'était pas aperçue que la nuit était venue et qu'elle se trouvait, dans cette ville inconnue, près des hangars des abattoirs, toujours fréquentés par des garçons bouchers d'aspect

sinistre, qui s'en vont, tout éclaboussés de sang, leur journée de travail terminée. Le beuglement des troupeaux de bœufs, dans les enclos entourant ces abattoirs, était lugubre dans la nuit qui tombait sur ce cimetière désert.

Xénia en sortit et pressa le pas. Elle cheminait depuis quelques instants, lorsque quatre ou cinq bouchers à barbes rousses, à figures bourrues de tortionnaires, vêtus de leurs chemises et de leurs pantalons de toile cirée, leurs grands tabliers de cuir tout gluants de taches et d'éclaboussures de sang, sortirent subitement d'une route transversale. La comtesse, quoique habillée très simplement, avait cet air riche et de grande distinction qui fait croire au voleur qu'il aura affaire à une femme dont les poches sont bien garnies. Un frisson la prit à l'aspect de ces hommes qui s'avançaient avec des airs très peu rassurants. Tout à coup, se dressant devant elle, ils lui barrent le passage et font mine de la vouloir arrêter. Xénia cherche à fuir, mais au même instant un de ces êtres horribles lui saisit le bras. Elle pousse un cri désespéré. Le ricanement des hommes répond seul à ce cri. L'épouvante allait la gagner quand le bruit des roues d'un troïka

arrivant ventre à terre se fait entendre, et, avant qu'ils eussent pu faire un pas de plus, un homme sautait hors de la voiture, se frayant un passage dans le groupe qui entourait la jeune femme.

D'un mouvement violent, le nouveau venu repoussa l'agresseur de Xénia. Les quatre autres hommes allaient se jeter, furieux, sur lui, quand, prompt comme l'éclair, il sortit de sa poche un revolver et le braqua sur eux.

— « Je vous tuerai comme des chiens, coquins, — s'écria, d'une voix sonore et profonde, l'inconnu, — si vous ne partez immédiatement.

Tout ceci fut accompli si tranquillement, avec une telle absence de cris et de violence mais d'une façon si ferme et si dédaigneuse, que cette simple force en imposa à ces brutes, d'autant plus qu'il tenait toujours son revolver braqué sur eux, indiquant que le premier qui approcherait en essuyerait le feu. En moins d'un instant, comme des bêtes fauves reculant tête baissée devant leur dompteur, ils avaient disparu.

— « Et maintenant, madame, — dit l'inconnu

à Xénia, très respectueusement mais avec une grande froideur, — permettez que je vous tienne compagnie jusqu'aux portes de la ville, afin que vous ne soyez plus exposée à de fâcheuses rencontres.

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur ! — répondit Xénia, qui avait vivement ramené son voile épais sur son visage à l'approche de ses assaillants et l'y gardait encore.

— Il n'y a pas de quoi, madame ; mais, si vous m'en croyez, ne revenez plus quand le jour baisse dans ce quartier dangereux. »

Il parlait toujours froidement, comme un homme très préoccupé et que cette intervention pour défendre une femme inconnue dérangeait désagréablement ; mais il avait accompli le devoir de tout homme de cœur. Xénia regarda furtivement son sauveur. Il lui sembla avoir déjà vu cette figure fière et hautaine. Il faisait trop nuit pour bien remarquer ses traits ; cependant, malgré la presque obscurité et après que différents souvenirs eussent surgi en elle, elle se rappela tout à coup ce jeune médecin appelé auprès de sa sœur, lors de son évanouissement, le jour du mariage. Oui, c'était bien lui ! lui qui, dans

ce moment-ci, devait avoir une piètre opinion d'elle, s'il fallait en juger d'après son langage glacial, quoique poli.

— « Monsieur, — dit-elle enfin, — je voudrais pouvoir vous témoigner toute ma reconnaissance. Je crois vous reconnaître. Vous habitez Slava ? »

Le nouveau-venu parut interdit.

— « Oui, madame. Mais, vous, me reconnaître ! Comment est-ce possible ? »

Alors la voix fraîche et suave de Xénia reprit :

— « Vous êtes médecin, n'est-ce pas ?

— J'ai été médecin sans malades, madame, comme il arrive presque toujours à tout nouveau pratiquant. J'ai cessé de l'être... »

Il n'ajouta pas un mot et parut vouloir arrêter là la conversation. Mais comme elle revenait sur la gratitude qu'elle lui devait et lui demandait son nom :

— « Vous ne me devez rien, madame ; — dit-il. — J'ai pris la défense d'une femme que l'on insultait. Chacun en eût fait autant. Mon nom ne vous dirait rien. Vous l'auriez oublié demain.

— Mais, monsieur, je voudrais vous prouver

que je ne suis par une ingrate. J'ai des amis puissants; si, un jour, vous aviez besoin...

— N'insistez pas, madame. Je suis seul au monde. Je n'ai ni parents ni amis. Je n'ai point d'ambition et n'aurai jamais besoin de personne.»

Quoiqu'il y eût quelque chose d'amer et de désenchanté dans le ton de celui qui lui parlait ainsi, Xénia, se rappelant la façon simple mais noble dont il l'avait délivrée, sentit qu'elle n'avait pas affaire à un être vulgaire.

Elle songea de quelle utilité pourrait être pour sa sœur un homme énergique en dehors du palais; elle comprit que cet inconnu si sombre, si froid, si hautain même, devait être *quelqu'un*. L'influence magnétique qu'il avait exercée sur elle à la cathédrale se renouvela, et elle résolut de ne pas se séparer de lui sans savoir son nom; car, le jour du mariage, elle n'avait pas été assez près du grand-duc pour l'entendre.

Ils approchaient maintenant de la ville. On apercevait déjà les lumières des maisons. Xénia s'arrêta. Après quelques secondes d'hésitation, la jeune femme, regardant son compagnon bien en face, lui dit :

— « Pardonnez-moi d'insister pour savoir qui

vous êtes. Permettez-moi de vous dire que j'ai une amie, une autre moi-même, qui est bien malheureuse. Elle et moi sommes entourées d'ennemis puissants. Si je sollicitais votre aide, me l'accorderiez-vous ? »

L'inconnu sembla réfléchir une seconde, puis, relevant la tête, il répondit :

— « Je ne suis rien, madame. Mais si vous croyez que je puisse vous être utile, envoyez un mot avec cette simple adresse : « Dimitri, n° 3, Poste restante, Slava », et je viendrai là où vous me direz de venir.

— Dimitri ! ! — exclama Xéma. — C'est donc vous qui écrivez les articles signés ainsi dans le... ? »

Le jeune homme fit un signe affirmatif. Xénia releva vivement son voile. On était près d'un réverbère et Dimitri reconnut tout à coup la belle dame d'honneur de la grande-duchesse Véra Dimitrewna, qu'il avait vue plusieurs fois, depuis le jour du mariage de cette dernière, en voiture dans les rues de Slava à côté de l'Altesse Impériale. Elle étendit deux petites mains irréprochablement gantées de noir vers les siennes, dont elle s'empara dans un adorable mouvement de

gratitude. Le contact de ces fins doigts nerveux donna un frisson au jeune homme.

— « Je ne vous dis pas adieu, monsieur, — dit-elle, — mais, je l'espère, au revoir. »

Dimitri avait fait entrer la jeune femme dans un droschki. Le véhicule s'éloigna, tandis qu'il resta un instant rêveur, puis, doublant le pas, il se perdit au milieu des passants.

XI

Trois ans s'étaient écoulés depuis le mariage néfaste de Véra Dimitrewna. Cependant, loin de se calmer avec le temps, la fureur du grand-duc contre elle augmentait toujours. Il buvait beaucoup; l'ivresse réveillait en lui la brute, exaspérait ses violences, ou le rendait larmoyant et tellement loquace que le soir, à des soupers d'actrices, après avoir ingurgité une quantité inouie de champagne et ne sachant plus du tout ce qu'il disait, il en

arrivait à prendre ces dames pour confidentes, particulièrement Mimi d'Argencourt, qui revenait tous les hivers à Slava et avait pris un immense ascendant sur lui.

— « Veux-tu que je te dise, mon gros chou! — s'écria un soir la d'Argencourt. — Faisons-lui peur, à cette Sainte-Nitouche qui a donné d'avance un coup de canif dans ton contrat de mariage, et qui à présent veut t'empêcher de t'amuser! Il faut lui montrer que tu es le maître. Quand tu l'auras effrayée une bonne fois, mais, là, bien sérieusement! tu verras qu'elle dégoisera le nom de son amoureux. Qui sait s'il n'est pas à Slava? Peut-être est-ce un de tes aides de camp? » .

Et cette femme, pour gagner une influence plus grande encore sur le grand-duc, lui montait la tête jusqu'à la frénésie contre la pauvre enfant. Ivan Pétrowitch, d'un caractère faible, gâté par sa mère qui lui avait passé tous ses caprices, se laissait aveuglément conduire par cette merveilleuse dompteuse d'hommes, qui n'en était pas à son coup d'essai et savait les manier comme fait Bidel des fauves de sa ménagerie.

Si encore le grand-duc eût été fidèle à une

maîtresse attitrée, sans parler de ses innombrables liaisons passagères, mais non ! même pas cela ! Bientôt, l'arrivée à Slava d'une jeune diva qui venait d'épouser un ténor en vogue détruisit l'empire de Mimi. Le grand-duc s'éprit sur le champ de la prima donna avec cette singulière violence qui marquait le début de chaque passion. Mais il fit un long siège sans rien obtenir, ce qui irrita et augmenta ses désirs jusqu'à l'affolement. Lucia Diavola était éprise momentanément de cette nouveauté : un mari... qui était le sien, et non, comme d'habitude, celui des autres. Quoiqu'elle eût, malgré ses vingt-quatre ans à peine, un passé des plus orageux, — peut-être justement à cause de cela, — elle était assoiffée de respectabilité. Se trouver avec des femmes du monde haut placées était le but de ses plus ardents désirs. Elle voulait à tout prix être présentée à la grande-duchesse. Ah ! quel appoint pour sa position sociale, si dans toutes les capitales de l'Europe on disait d'elle, comme de Jenny Lind : « Même les Princesses du sang l'ont admise dans leur intimité ! » Elle promit donc au grand-duc un rendez-vous, mais à la seule condition qu'il lui donnerait un souper en cabinet particulier, —

elle savait qu'il était inutile de chercher à se faire inviter au Palais, — souper auquel assisterait la grande-duchesse.

XII

Un soir, fort avant dans la nuit, le grand-duc entra chez sa femme. Il partageait sa chambre, l'usage le voulant ainsi. A la cour des Tartares, les ménages doivent passer pour unis. Vera Dimitrewna vit de suite qu'il était ivre, comme d'ailleurs presque toujours à ces heures-là. Elle ne dormait heureusement pas encore, car, dans sa tête d'ivrogne, Ivan Pétrowitch trouvait un infini plaisir, dans ces cas-là, à la réveiller en sursaut en se jetant à côté d'elle tout habillé, le chapeau sur la tête, les bottes aux pieds. Puis, des hoquets plein le gosier, des fantaisies amoureuses prenant cette brute soule, ricanant, bégayant, hébété de la colère de la

Princesse, il s'endormait lourdement sur elle sans qu'elle pût le repousser.

La terreur, le tremblement nerveux qui la prenaient, chaque soir, à l'arrivée d'Ivan Pétrowitch dans sa chambre où elle n'osait s'endormir de crainte qu'il ne la tuât, la reprirent plus violents que jamais. Plus elle allait, du reste, et plus ses nerfs, au lieu de s'aguerrir, de se blaser à ces scènes constantes, devenaient cruellement affinés et vibrants. Elle tressaillait maintenant au moindre bruit.

— « Je compte donner demain soir un souper au Café de Paris, — dit le grand-duc aussi distinctement que sa langue pâteuse et les hoquets de l'ivresse le lui permettaient.

— Je l'ignorais, — répondit faiblement Vera Dimitrewna.

— Je suppose que vous n'allez pas de nouveau prétexter une indisposition pour vous en dispenser; car j'ai pris des engagements pour vous.

— Des engagements pour moi ?

— Oui. J'ai promis que vous y assisteriez.

— Qui y sera avec moi, Monseigneur ? — demanda-t-elle, une appréhension terrible lui serrant le gosier.

— Ah! vous voilà déjà en révolution, déjà résolue à vous rebiffer? Malgré que vous ayez brisé ma vie, vous êtes toujours prête à me refuser les moindres satisfactions!

— Je n'ai rien refusé encore, Monseigneur. Veuillez me nommer vos convives.

— Je donne le souper en l'honneur d'une grande artiste que chacun peut s'énorgueillir de connaître; en l'honneur de la célèbre Lucia Diavola. »

Vera Dimitrewna se souleva indignée. Un peu de la colère innée chez cette princesse de sang royal jaillit comme un éclair dans ses yeux noirs, à la pensée qu'on voulait l'accoupler à une femme qui avait mené une vie désordonnée avant d'épouser son ténor divorcé.

— « Je refuse! » dit-elle, d'une voix où vibrait l'indignation. Le grand-duc, complètement hors de lui à l'effondrement de ses plus ardents désirs, fondit sur elle les deux poings levés. Le son mat et creux de plusieurs coups frénétiques retentit. Ils marbrèrent en rouge, d'abord aux tempes, puis à la gorge et aux seins, la peau blanche, diaphane et toute veinée de bleu de la jeune princesse. Ne pouvant ouvrir assez vite la fine

chemise en surah rose, il l'avait arrachée en lambeaux à la poitrine, pour l'y mieux frapper.

— « Monseigneur! devenez maître de vous! Je vous adjure! — criait-elle épouvantée; elle ne pouvait fuir, ainsi dévêtue, et se sentait absolument à la merci de cette furie.

— Vous irez au souper, alors?

— Vous savez tout le premier que cela est impossible! Quand même j'y consentirais, le Czar et l'Impératrice s'opposeraient à ce que je jetasse ce déshonneur sur vous, sur moi, sur toute la maison impériale!

— Moi seul j'ai des ordres à donner à ma femme! Dites que vous y viendrez, ou, par Dieu! je saurai vous y forcer! »

Puis, perdant la tête, éperonné encore par l'ivresse, un nouveau coup violent s'abattit sur Vera Dimitrewna. Un second coup l'eût précipitée hors du lit si elle ne s'y était cramponnée.

— « Hypocrite! maudite créature! — criait-t-il, dans sa colère. — Tu devrais, en devinant mes moindres désirs, songer à me faire oublier l'affront infligé à ton mari, assez généreux pour ne pas te chasser! Au lieu de cela, fausse, dissi-

mulée, tu ne cesses de marmotter des litanies à ce Dieu qui te maudit ! »

La grande-duchesse, quoiqu'étourdie par toutes ces violences, serrant ses mains l'une contre l'autre, croyant sa dernière heure arrivée, resta extérieurement calme. Alors, voyant qu'il ne pouvait ébranler cette fière enfant royale, Ivan Pétrowitch saisissant une statuette en albâtre représentant la Reine des Balkans, souvenir adoré, gardé par la grande-duchesse comme un talisman sacré, la jeta violemment à terre où elle se brisa avec fracas.

— « Tiens ! — s'écria-t-il, poussant du pied les morceaux, — voilà ce que je fais de celle qui a porté dans son sein une créature comme toi ! Voilà comme je vais bientôt te briser à ton tour, femme adultère, criminelle et maudite... maudite !... maudite !... mille fois maudite créature !

XIII

Un matin, tous les journaux de l'Europe contenaient ce gros fait divers : « la grande-duchesse Vera Dimitrewna s'était jetée aux pieds du Czar et lui avait demandé le divorce. » Comment cette chose vraie avait-elle été sue? Qui l'avait colportée? Quand Ivan Pétrowitch la lut, sa fureur ne connut plus de bornes. Quoi! cette femme qui, selon lui, était seule coupable, lui jouait le tour, après avoir commis la lâcheté de se plaindre au Czar, de trouver quelque ignoble journaliste pour mettre cet entre-filet dans les journaux? — A l'étranger, bien entendu; car aucune feuille tartare n'avait publié la nouvelle, nouvelle qui

s'étendait, comme une traînée de poudre, de tous côtés.

Que faire pour se venger de cette femme, que le Czar, après un bon sermon à Ivan Pétrowitch, avait priée de se tenir tranquille ; et en Tartarie, une prière du souverain est un ordre. Il eut à ce sujet un long entretien avec Lucia Diavola, pour laquelle, quoiqu'elle ne lui accordât rien, il n'avait plus de secrets.

Lucia tenait toujours à son idée de souper avec la princesse impériale.

— « Mon cher prince, — dit-elle au grand-duc, — vous est-il arrivé, dans toutes les bévues que votre nature brutale vous suggère afin de découvrir le nom de son amant, de songer à la suivre? ou, lâchons le mot! de l'espionner? Il me semble que ce serait bien plus efficace que de vous déchaîner en brutalités contre elle. »

Ah ! si la Diavola avait pu se douter de la catastrophe que ce simple avis — jeté peut-être sans réflexion et simplement pour parler — allait amener, elle-même eût sans doute reculé!

Nous savons que par une étrange contradiction de la nature humaine, le grand-duc avait

gardé le terrible secret de sa femme, même devant la famille impériale, aussi jalousement qu'elle-même, que Xénia et que le roi des Balkans. Une si absolue discrétion avait entouré l'accouchement que personne, en dehors d'eux et de quelques cocottes devant lesquelles il avait divagué, ne s'en doutait. Le grand-duc n'avait jamais non plus songé à entraver ou à surveiller les sorties de sa femme. A présent que la Diavola lui mettait dans l'esprit que ces sorties pouvaient avoir pour objectif l'amant et que la faire suivre lui révèlerait ce qu'il voulait savoir, il mit un officier bleu sur les pas de la grande-duchesse.

Elle voyait presque chaque jour l'enfant ; sinon de près, au moins en passant sous les fenêtres où on le tenait à des heures convenues, ou bien dans les jardins du parc ; mais très fréquemment, lorsque Xénia était de service, elle allait à sa demeure.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il n'y avait plus l'ombre d'un doute : c'était un enfant et non un homme que la grande-duchesse voyait journellement, d'une façon ou d'une

autre ! Une supercherie abominable, rien moins qu'une substitution d'enfant, avait été consommée par elle ! Les paysans bohémiens auxquels le grand-duc avait confié le fils de la princesse étaient complices. Elle en était l'instigatrice ! La colère d'Ivan Pétrowitch tomberait lourdement sur eux tous, mais, contre Vera Dimitrewna, il ne tenait pas seulement sa vengeance, il tenait aussi l'assouvissement de cette passion pour Lucia Diavola, devenue du délire ; car il faudrait bien maintenant que la grande-duchesse passât par tout ce qu'il exigerait !

. . . . . .

Que fit Ivan Pétrowitch pendant sa longue absence du palais cette après-midi-là ? C'était dans une maison isolée, à une demi-heure de Slava, qu'il avait placé l'enfant de la princesse. C'est là qu'il se fit conduire ventre à terre. Puis il se rendit à la demeure où, par ses espions, il savait que sa femme se rendait chaque jour. Avec des yeux terribles il compara les deux bébés. Ah ! plus de doute, celui de la campagne, aux gros membres lourdauds, était le fils de paysans ; tandis que les profonds yeux noirs de la grande-duchesse et ses belles boucles blond-

roux se retrouvaient chez l'enfant qui habitait Slava.

. . . . . .

. . . . . .

Tout ce qui se passa après cette constatation, personne au monde ne le sut pendant de longues semaines.

XIV

Le jour qui suivit cette découverte, le grand-duc, qui avait toute la nuit couvé sa rage, entra dans le boudoir de sa femme. Après quelques brutalités préliminaires qui ne faisaient jamais défaut :

— « Je t'ai fait suivre par un officier bleu,— râla-t-il d'une voix étranglée de colère. — Ton enfant, je sais où tu l'as caché ! Tu le voyais tous les jours ; c'était ta joie, ton bonheur, n'est-ce pas ? Une joie et un bonheur que ton amant t'a ménagés par une fraude terrible, rien moins qu'une substitution ! ! ! »

Vera, les yeux d'une fixité effrayante, sentit comme quelque chose qui s'écroulait en elle.

Elle crispa ses ongles dans le dossier de son fauteuil pour ne pas tomber.

— « Eh bien, cet enfant, — continua le grand-duc, — va dire à ton amant, va dire à son père d'essayer de te le rendre!... Tu ne le reverras jamais !!! »

La malheureuse écoutait sans presque comprendre; on l'eût dite écrasée par un coup de massue. Sa respiration sortait sifflante; elle se débattait pour aspirer un peu d'air, comme quelqu'un qui agonise. Chancelante, elle fit un nouveau mouvement pour se cramponner, afin de ne pas défaillir.

— « Ce n'est pas mon enfant à moi qui est à Slava! — balbutia-t-elle faiblement.

— Pas ton enfant! Mais regarde ta figure convulsée, » s'écria le grand-duc dans un éclat d'ironie sauvage.

La poitrine de Vera Dimitrewna se contractait toujours davantage. Au lieu de parvenir à parler, elle ne put que regarder son mari avec des yeux de plus en plus égarés et fixes. Un rouge hectique marbra un instant ses joues, puis un ton gris et livide comme celui de la mort s'étendit sur son visage. Elle allongea une fois encore les

mains vers un appui qui lui manqua; de nouveau ses ongles égratignèrent le velours du fauteuil. Un froid mortel lui montait au cœur, suivi d'une épouvante indicible qui se traduisit dans ses yeux, devenus effrayants, tandis que des sons rauques, horribles, inarticulés, sortirent en cris convulsifs de ses dents qui grinçaient. Bientôt on ne vit plus de ses yeux que le blanc, ils devinrent vitreux; sa main s'abattit sur une lourde table vers laquelle elle s'était traînée;— sa tête se renversa; elle parut morte.

Le grand-duc resta stupide. Avec un regard presque de haine, il contempla la figure convulsée, quoique sans vie. Ah! s'il eût pu briser ce cerveau avec une hache et en extraire son secret! Mais craignant qu'on entrât et qu'on trouvât la grande-duchesse ainsi à terre, il prit vivement dans ses bras ce corps délicieux devenu si léger et si diaphane, et le jeta froidement sur la chaise longue, tandis que la plus brutale insensibilité se lisait sur ses traits. — « Quelles machines ridicules et compliquées que les femmes! » dit-il, tout en essayant avec des frictions violentes de la ramener à la vie. Voyant qu'il n'y réussissait pas, il ouvrit bruyamment

la porte du petit salon où se tenait la dame d'honneur de service. Heureusement, c'était Xénia. Lorsqu'elle entra, le grand-duc, pour éviter toute explication, s'esquiva.

Xénia se jeta à genoux devant le corps inanimé. Avec une tendresse passionnée elle essaya d'y ramener la vie. Longtemps il resta inerte, glacé. Et cependant, devinant la nature de la scène entre les époux, elle n'osait appeler à son aide de peur de ce qui pourrait s'échapper des lèvres de sa sœur si elle revenait à elle délirante. Elle continuait mille efforts inouïs, à demi folle d'épouvante de sa non réussite, quand, enfin, un léger tressaillement agita cette rigidité cadavérique, et les deux grands yeux atones s'ouvrirent lentement.

Pendant quelques minutes, la grande-duchesse resta comme stupéfiée. Puis, d'écrasants souvenirs l'accablant : — « Tu me vois à demi morte et tu me fais revivre, au lieu de me tuer tout à fait, quand on m'a pris mon enfant! » hurla-t-elle, se levant, menaçante, même contre cette douce sœur, son seul soutien. Mais que lui étaient sœur, mari, Dieu même, à cette mère devenue folle de douleur parce qu'on lui avait arraché son fils !

— « Ma pauvre mignonne! — exclamait Xénia, remuée effroyablement par l'horrible nouvelle que sa sœur lui apprenait, tandis que les larmes qu'elle essayait en vain de retenir débordaient de ses yeux. — Aie pitié de moi, qui ai été si terrifiée en te voyant couchée là, figée dans une rigidité de morte!

— Morte! — râla Vera Dimitrewna. — Si je l'étais seulement! Oh! pourquoi Dieu ne me foudroie-t-il pas pour m'ôter la conscience d'aussi effroyables souffrances. »

Xénia résolut pourtant de s'efforcer de la calmer, de la soutenir à tout prix — « Il faut songer à reprendre des forces pour la lutte! Un corps malade est incapable de quoi que ce soit. Je cours chercher les gouttes calmantes qui te font toujours dormir, — dit-elle.

— Me fortifier! — dit la grande-duchesse restée seule. Elle parlait d'une voix devenue toute étrange, toute blanche comme celle des folles. — Pourquoi faire? S'il m'a pris mon fils, il ne me le rendra jamais! N'ai-je pas assez lutté pour la vie lorsque je voulais la conserver à mon enfant. On me l'a pris! Tout est fini. Si le chagrin ne me tue pas assez vite, je saurai bien aider la

mort! Que me fait la condamnation qui, dit-on, tombe sur les suicidés? Ai-je une pensée à donner à autre chose qu'au désespoir? Cette religion que j'aimais tant, je la renie, puisque Dieu permet un crime si épouvantable! » Et la douleur affolant la pauvre petite, elle blasphémait, éperdue.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et, très agité, Milioutine, le confesseur de l'Impératrice, qui venait d'être avisé par le grand-duc de l'état de la princesse, entra.

— « Madame la grande-duchesse, que vous est-il arrivé? » s'écria-t-il, en regardant, épouvanté, la jeune femme. Vera, voyant le grand-duc entrer avec lui, frissonna. Mais, sentant qu'il ne fallait pas se trahir, — Xénia lui avait jeté un long regard significatif, — elle réussit à prendre une contenance plus calme.

— « Ce n'est rien, mon père, c'est déjà passé. — Mais sa respiration restait haletante et sifflante. Des hoquets convulsifs coupant chaque mot, prononcé avec effort, trahissaient l'intensité de l'émotion qui la secouait.

— Laissez-moi seule avec Xénia Pawlowna, » dit-elle, en ramenant, gênée, dans un mouve-

ment de vive pudeur, sa robe, que la comtesse avait défaite, pour la croiser sur sa poitrine râlante.

Très préoccupé, Milioutine sortit. Lui et Gariatinski, l'aide de camp favori pour lequel Ivan Pétrowitch n'avait rien de caché, savaient seuls le douloureux secret de Vera Dimitrewna. Quel travail se faisait sous ce front soucieux aux sourcils contractés? Était-ce l'adorable tête fine et souriante, aux longs cheveux dénoués, de la petite fiancée enfant telle qu'il l'avait aperçue, toute épanouie et joyeuse, lors de son arrivée à Plewna pour l'initier dans sa religion nouvelle, qu'il revoyait? ou bien cette face égarée et convulsée d'à présent, aux yeux vitreux et brisés le hantait-il?

. . . . . .

Lorsque la grande-duchesse fut un peu plus maîtresse d'elle-même, grâce aux tendres soins de sa sœur, elle put tout lui raconter : « Calme-toi, et avant tout, aie confiance en moi! — dit la comtesse, après l'avoir écoutée attentivement. — Te rappelles-tu l'impression que m'a faite le jeune médecin qu'on n'a pas laissé approcher de toi lors de ton évanouissement à la cathédrale, et que j'ai rencontré depuis à Kewa, il y a trois

ans? Je l'ai souvent revu, dans la rue, sans lui parler. Je lis constamment des articles signés de son nom dans différents journaux. Instinctivement, j'ai confiance en lui; puis nous sommes si délaissées dans ce pays, où nous n'avons pas un ami! — Je vais lui écrire, le priant de me répondre en venant demain soir à l'Opéra, une rose rouge à la boutonnière, s'il est prêt à nous rendre un grand service. Car, ma pauvre enfant, on va te forcer à paraître à la représentation de demain, à cause des hôtes impériaux arrivés à Slava, et, tu le conçois, il ne peut nous écrire ici sans danger. Aie courage! Parais calme! Tâche de faire croire au grand-duc que ton indisposition a eu une autre cause que ton enfant. Et maintenant, avant tout, essaie de dormir. Je ne suis qu'une femme, mais mon dévouement, mon affection pour toi me donneront une vigueur surhumaine. Nous serons victorieuses dans cette lutte impie! Que seulement ton énergie veuille appuyer la mienne! »

Xénia cherchait à se montrer calme pour communiquer sa force à la pauvre petite martyre. Mais Dieu et elle seuls eussent pu dire quelles tortures déchiraient son cœur! Quand, enfin,

un sommeil agité se fut emparé de la pauvre enfant :

— « Ta main pèse bien lourdement sur cette infortunée, ô mon Dieu! — murmura la comtesse à plusieurs reprises. — Hélas! je ne puis dire ici : Que ta volonté soit faite! » Et les larmes jaillirent, serrées, pressées, de ses yeux, quand elle les fixa sur la petite figure si amaigrie, si diminuée, si pâle de la grande-duchesse endormie.

XV

PAR une nuit glaciale de novembre, un homme et une femme aux allures mystérieuses sortaient d'une maison dans le Doroknovaïa Prospect. C'était ce jour-là même que le grand-duc avait annoncé à sa femme la nouvelle de la disparition de son fils.

La lune, à son premier quartier, joignant sa faible lumière à la blancheur du givre, projetait quelques pâles rayons sur la chaussée. Un lugubre silence, troublé seulement par le pas des deux individus, régnait partout. Ils s'avançaient lentement, avec inquiétude, regardant à droite et à gauche, évitant surtout les rondes d'agents de police, de gardavoïs enveloppés de leurs man-

teaux à triples collets, peu dangereux pourtant, gorgés d'eau-de-vie et de gâteaux de pavôts, et luttant héroïquement contre le sommeil sous lequel ils finissaient par succomber.

Des quinquets à la flamme terne et fumeuse réflétaient, ça et là, une lumière rouge sortant timide des petites cabanes en bois bordant la voie publique. Mais bientôt, douze coups étant tombés lugubres et lents d'une horloge voisine, les lumières s'éteignirent les unes après les autres, et tout rentra dans la plus complète obscurité. Au froid du jour avait succédé une pluie fine et serrée, qui, traversant une atmosphère glacée, se changeait en verglas et rendait la circulation pénible et dangereuse.

— « C'est le moment ou jamais de prendre position pour guetter le passage du préfet de police rentrant du bal du ministre de la guerre », dit un des deux promeneurs. Ils appartenaient sûrement à quelque société secrète et politique. Leur investigation nocturne touchait à sa fin ; car, adossés dans l'angle formé par l'avancement d'une grande porte, en sécurité dans l'ombre noire et épaisse qui les masquait entièrement, ils relevèrent leurs capuchons et parurent décidés à attendre.

A peine étaient-ils installés que des pas réguliers et sonores les avertirent de l'approche de quelqu'un, et ils virent s'arrêter, graves et silencieux, des gardavoïs dont les regards s'efforçaient de plonger dans la Dalaïa, la Dorskaïa, la Bolshaya Dorskaïa et le canal Soïka.

Puis, tout à coup, venant de la place de la Généralité, déboucha une femme chargée d'un paquet qu'elle cherchait à dissimuler sans y parvenir. Ainsi en observation, les deux agents de police se tinrent serrés l'un contre l'autre, attendant la fin d'une scène qui semblait les intéresser.

Les deux promeneurs mystérieux suivaient du regard tout ceci, anxieux de ce qui allait se passer.

— « Voilà une femme à l'aspect bien suspect! Si les policiers mettent la main sur elle, et qu'il y ait ici esclandre ou émeute, — murmura l'homme à sa compagne, — cela pourra nous faire manquer le coup. Pourtant, c'est le seul endroit favorable pour attaquer le préfet de police! Peut-être nous faudra-t-il ce soir renoncer à nos projets. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, immobiles et

observant cette femme vers laquelle les gardavoï se glissaient doucement, ils la virent qui venait vers les agents sans les apercevoir. Elle marchait à grands pas. Tout à coup, indécise, elle s'arrêta. Favorisés par la lueur vacillante d'un réverbère, ils purent la voir à loisir. Elle était enveloppée d'un plaid écossais dissimulant mal son buste épais, ses cheveux, coupés courts, cachés sous un chapeau permettant à peine d'en voir la couleur. Elle était grande. Après s'être enfin orientée, elle s'engagea hardiment vers la Perspective Serski, mais à peine eut-elle fait quelques pas que les agents, sortant de leur cachette, lui barrèrent le passage :

— « Holà ! la belle ! Vous n'êtes guère peureuse, pour vous promener si tard ! Où donc courez-vous, ainsi chargée ? » lui dit celui des deux dont le grade semblait le plus élevé.

L'inconnue resta muette.

— « Comment ! Pas un mot à dire ? Oh ! oh ! nous allons vous délier la langue ! Nous en connaissons le moyen, nous autres, agents de la sainte police du Czar. »

Mais la femme reprit vite son sang-froid.

— « Ah ! je comprends ! — dit-elle. — Avec

tous ces complots nihilistes, vous me prenez pour un de ces dangereux révolutionnaires. Tranquillisez-vous, mes paquets ne contiennent pas de dynamite! Je reviens tout simplement de la campagne et j'apporte des cadeaux à ma famille.

— Comment! c'est à cette heure de la nuit que vous rentrez à Slava?

— Que voulez-vous? J'ai bon cœur. Il y a longtemps que le train est arrivé en gare; mais j'ai une amie malade à qui j'avais quelques objets à remettre. Je me suis d'abord rendue chez elle, et comme elle est très souffrante, j'ai voulu la veiller jusqu'à ce qu'elle se soit endormie.

— Ouvrez le paquet que vous portez! » dit sèchement le gardavoï.

La pâleur livide qui se répandit sur les traits de l'inconnue et le tremblement de ses doigts lorsqu'elle parut essayer de détacher la ficelle du paquet qu'elle tenait eussent suffi à la dénoncer comme suspecte, si tout à coup une détonation n'avait retenti, stridente, suivie d'un cri de détresse.

Les deux gardavoïs, la laissant accroupie, coururent dans la petite rue où probablement un drame avait lieu.

En une minute, tandis que les agents arrivaient devant une masse noire, écroulée à terre, le crâne fracassé, la femme au paquet, se voyant seule, s'était enfuie.

Bien avant qu'ils eussent constaté que la victime était le général Sastukoff, préfet de police, elle était hors d'atteinte.

Laissons les agents auprès de l'Excellence assassinée, s'efforçant de découvrir un indice qui les pût mettre sur la trace du criminel, et suivons notre mystérieuse inconnue.

Quoique convaincue bientôt d'être à l'abri des poursuites, elle n'était guère rassurée et hâtait toujours le pas. Arrivée sur la place de la cathédrale de Razan, elle alla droit au canal Hélène. Là, l'oreille tendue, l'œil au guet, elle se tint immobile. Soudain, deux personnes, l'homme et la femme cachés tout à l'heure sous une porte, passèrent brusquement devant elle, se sauvant à toutes jambes comme s'ils étaient traqués.

— « C'est par ici... par ici qu'ils ont échappé, — crièrent les gardavoïs courant sur leur piste. — S'il avait fait clair nous les aurions pris. »

L'inconnue tressaillit. Elle crut qu'il s'agissait

d'elle, aussi son cœur battit-il à tout rompre. Mais bientôt ils s'éloignèrent, et, n'entendant ni ne voyant plus rien, elle s'approcha du parapet et lâcha dans le vide un paquet, entouré d'un essuie-mains brodé, puis, se relevant, elle revint rapidement sur ses pas.

— « Mon Dieu ! que j'ai eu peur ! — marmotta-t-elle entre ses dents, qui claquaient de terreur et de froid. — Quand je pense — continua-t-elle — que si ce que je portais avait été examiné par ces deux mouchards, le grand-duc eût pu découvrir qu'il n'avait pas été obéi à la lettre ! »

L'horloge de la cathédrale de Razan sonna une heure. D'un pas assuré maintenant, elle remonta le canal Hélène, s'engagea de nouveau sur la place Razan et marcha jusqu'à une petite rue qui donnait dans le Kamerroï Ostrofski prospect. Là, elle s'arrêta devant la maison portant le numéro 18, au moment même où, sans qu'elle le remarquât, un homme et une femme, toujours ceux de tout à l'heure, passèrent vivement devant elle et l'y virent pénétrer. Cette habitation n'avait pas de dwornik *. Les locataires,

* Concierge.

peu nombreux, possédaient un passe-partout et pouvaient entrer et sortir sans être remarqués. Elle gravit lentement l'escalier et, au troisième étage, poussa une porte et entra dans une chambre toute remplie d'objets de sainteté.

Deux femmes, dont les fourrures rejetées au loin laissaient voir les costumes de promenade, se levèrent vivement à son approche.

— « Vous avez pu vous *en* débarrasser sans être inquiétée ? » demandèrent-elles ensemble, comme si la même angoisse, la même inquiétude les étreignait l'une et l'autre.

Elle raconta ce qui s'était passé.

— « Mon Dieu ! je comprends votre pâleur ! Nous en avons le frisson ! Et pourtant nous ne sommes encore qu'au début de notre entreprise. Ces restes, si mutilés que personne ne saurait reconnaître leur provenance, doivent disparaître, — dit l'une des deux femmes, — mais comment, dans le peu de temps qui nous reste, nous débarrasser du tout ! Allons ! reposez-vous, tandis que nous rentrerons. Je tremble à la pensée de m'aventurer dans la rue après ce qui vous est arrivé !

— Allons ! du courage ! — reprit sa compa-

gne. — Ce n'est pas le moment de défaillir quand nous n'avons plus qu'à empocher l'argent promis et qui nous attend à l'étranger. »

Quelques instants après, elles couraient toutes deux hâtivement dans la neige vers leur demeure.

XVI

Le lendemain de l'aventure racontée dans le chapitre précédent, par une de ces journées froides et brumeuses toutes particulières aux rives de la Nersa, transportons-nous, vers dix heures du matin, dans une petite rue latérale, une de ces peréouloks tartares donnant dans la grande artère de la perspective Serski.

Là, dans une chambre obscure, au rez-de-chaussée d'un pavillon, deux hommes et une femme travaillaient à la lueur des lampes. Le pavillon, sorte de kiosque, paraissait désert. Les volets des deux fenêtres, doublés intérieurement de plaques de fer, étaient matelassés de telle

sorte qu'aucun bruit ne pouvait être entendu, aucun rayon de lumière aperçu du dehors. Sur des chassis, quelques cases, contenant des caractères d'imprimerie, des rouleaux d'encre. Çà et là, des journaux maculés. Plus loin, une petite presse à bras. Enfin, tout ce qui concerne une imprimerie clandestine. — Dans un coin, une trappe béante où l'on pouvait en quelques minutes faire disparaître presse, papiers et tout le matériel.

Le silence était profond. — Un des hommes dépouillait une volumineuse correspondance; son compagnon et la femme composaient un journal.

Tout à coup, une sonnerie électrique retentit. Les travailleurs restèrent immobiles. Après quelques secondes, trois légers coups espacés furent frappés à la porte. La femme se leva, et s'approchant de l'entrée :

— « Qui est là? — demanda-t-elle.

— Rien, — répondit une voix au dehors.

— Que voulez-vous ? —

— La lumière. —

— C'est Dimitri Constantinowitch, — dirent les deux hommes, — et non les sbires dont nous

avons tout lieu de craindre la visite au sujet de l'affaire d'hier. »

Les barres de fer furent soulevées, la porte entrebâillée de façon à ne donner passage qu'à une seule personne à la fois. Dimitri Constantinowitch entra. Nous l'avons entrevu déjà à la cathédrale, lors de l'évanouissement de la grande-duchesse, puis protégeant Xénia contre ses assaillants à Kewa, sans que nous ayons pu nous étendre sur son compte. C'était un jeune homme d'environ vingt-six ans, à la taille bien prise. Sa figure, très pâle, avait les teintes d'ivoire que donne la claustration. Ses yeux noirs, très doux au repos, devaient, on le voyait aisément, s'illuminer dans la lutte et le danger. Tout en lui dénotait un courage, une énergie indomptables.

— « Maître, — lui dirent les deux hommes d'une voix sourde, — c'est fait.

— Je le sais. J'ai vu l'excitation par toute la ville en arrivant. »

Puis, sans autre explication :

— « As-tu envoyé chercher la correspondance à la poste-restante, Boris? — demanda Dimitri.

— Oui.

— Y a-t-il du nouveau ?

— Rien ; sauf une singulière lettre qui vous est personnelle. Les autres nous annoncent seulement que les comités s'organisent par tout l'empire ; la révolution éclatera de tous côtés. Il est temps. Le nombré de nos martyrs augmente. Les prisons regorgent. Des milliers de nos frères, de nos sœurs tombent de misère, de tortures, de froid sur les routes de l'exil. Et pas une trahison n'a été signalée ! Tous souffrent et meurent sans une plainte.

« Nos adversaires sont implacables. Notre vengeance aussi doit être terrible ! L'acte de justice d'hier soir, accompli sur le cruel bourreau, fera une violente impression. »

Dimitri écoutait Boris le front dans ses mains. Par moments, un frisson le secouait. Il murmura :

— « Du sang ! toujours du sang !

— Oui, Dimitri, le sang appelle le sang ! c'est fatal. Mais espérons que celui que nous versons chaque jour sera la rosée féconde qui amènera la régénération de la Patrie ! »

A ces mots, Dimitri s'était levé brusquement. D'un mouvement de tête, il rejeta ses longs che-

veux noirs en arrière. Il était plus pâle encore qu'auparavant. Ses yeux ardents lançaient des éclairs.

— « Tu as raison, Boris ! nous mourrons tous, s'il le faut, jusqu'au dernier. Nous gravirons sans faiblir le chemin du calvaire, et le Dieu juste fera sonner pour notre pays l'heure de la délivrance ! Qu'importe souffrir ? Qu'est-ce que la mort, quand il s'agit de sauver des générations tout entières ! Est-ce notre faute, à nous, si nos plaintes, nos revendications n'ont pas été écoutées ? Ils ont voulu la lutte, le combat ! Ils l'auront, sans trève ni merci. C'est un duel à mort. Nous laisserons derrière nous une longue traînée de sang ; mais les rois, pour de futiles et injustes querelles, n'ont-ils pas, eux aussi, semé la mort, la terreur et le deuil ? Notre cause est sainte et l'avenir nous appartient ! On nous appelle nihilistes, et nos ennemis n'ont même pas compris ce que ce mot signifie ! Ils disent que nous voulons tout renverser, tout détruire et ne rien édifier. Quelle infamie ! — On nous traite de bandits, d'assassins, et pourtant, quand il attaque un ennemi, chacun de nos soldats ne joue-t-il pas bravement sa vie ? En tuant,

nos armes, les seules dont nous puissions disposer, ne nous tuent-elles pas, nous-mêmes, les premiers? Nihilistes, oui! nous le sommes, car nous ne laisserons rien debout de tout ce qui nous opprime! Nous réclamons, nous voulons les libertés sociales qu'ont les peuples qui nous entourent. — Pourquoi nous refuse-t-on les droits dont jouissent tous les êtres civilisés? Nous sommes las de voir des millions d'hommes à la merci d'un seul. Nous voulons notre part dans le gouvernement du pays. Il est temps que le despotisme, que le règne du bon plaisir cessent. Il faut que le châtiment atteigne même le malfaiteur couronné; que la justice soit égale pour tous!

« On n'arrête pas une nation qui réclame son indépendance, on ne bâillonne pas un peuple, et le peuple sera avec nous!

Notre vie? Nous l'avons donnée à la cause sainte à laquelle nous avons tout sacrifié. Nous avons dit adieu à tout ce qui nous était cher. Nos cœurs sont morts aux affections, aux amours humaines. — Oui! les nihilistes n'ont qu'une affection, qu'un amour: la liberté! et, tous, nous lutterons jusqu'à notre dernier soupir,

nous donnerons avec joie la dernière goutte de notre sang pour la liberté de nos frères, pour le bonheur à venir de notre chère patrie ! ».

Dimitri, transfiguré, semblait un apôtre, un moine prêchant la croisade. — Quand il eut parlé, il retomba sur sa chaise, épuisé. Au bout d'un instant, pourtant, il releva la tête :

— « Et cette lettre singulière ?...

— La voici, maître. »

Aussitôt que Dimitri l'eut rapidement parcourue, une étrange chaleur lui monta au cœur. Quoique non signée, il savait qu'elle lui venait de cette jeune femme si belle à qui il n'avait parlé que deux fois dans sa vie. D'abord, il y avait quatre ans bientôt, à la cathédrale. Puis à Kewa, quelques mois après, alors qu'il s'y était rendu pour faire de la propagande et qu'il l'avait arrachée à des malfaiteurs. Malgré tout ce temps écoulé, il ne l'avait pas oubliée ; sa pensée s'était souvent reportée sur elle. Dès les premières phrases, au frémissement de ses narines, à la flamme étrange qui jaillissait de ses prunelles, on devinait l'intérêt qu'il prenait à la lecture de la lettre que voici :

« Monsieur,

« Je ne sais si vous vous souvenez d'une « femme que vous avez sauvée à Kewa, il y a « trois ans, des mains de bandits qui voulaient « l'outrager. Ce jour-là, vous m'avez permis de « recourir à vous, et je viens à présent vous de- « mander aide et secours dans un malheur aussi « navrant que mystérieux.

« Celle pour qui je vous supplie est une mère « à laquelle on a dit aujourd'hui qu'elle ne re- « verrait jamais son enfant !

« Elle est dans l'impossibilité d'agir. Une « enquête par la police régulière lui est interdite « et amènerait une esclandre qui révélerait sa « honte et l'existence de cet enfant. Son seul « espoir de le revoir est en vous ! Par vous « seul elle peut le retrouver, mort ou vivant, « — car elle a l'horrible terreur qu'il ait été « assassiné !

« Ni elle, ni moi, ne pouvons aller vous « trouver ; et vous ne pouvez nous écrire.

« Il y a ce soir une représentation de gala à « l'Opéra Italien. La famille Impériale y assistera.

« Comme il est fort difficile d'obtenir des billets,
« je vous en envoie un pour une des stalles les
« plus en évidence. Mon amie sera à l'Opéra.
« Elle vous connaît ; nous vous avons plusieurs
« fois croisé dans sa voiture. Je vous en con-
« jure, venez ! Si vous consentez à nous aider,
« mettez une rose rouge à votre boutonnière.
« Si vous ne le pouvez ou ne le voulez, que ce
« soit un gardenia. Suivant la fleur que vous
« aurez choisie, vous recevrez demain une nou-
« velle communication de moi. »

— « Olga — dit tout à coup Boris à la jeune femme, comme Dimitri achevait la lecture de cette lettre. — Te rappelles-tu la femme au paquet de cette nuit ?

— Oui, — répondit-elle. — Il est étrange de l'avoir revue encore, et sans son paquet, entrant dans cette maison de Kamerroï Ostrofski Prospect. Ce paquet sinistre me préoccupe. Le petit bas ensanglanté, que tu m'as grondé d'avoir rejeté au loin dans le canal après l'avoir ramassé, en était tombé sans doute. Je n'aurais pas dû céder à ce mouvement involontaire d'horreur. Il eût été peut-être un précieux indice. Mais ce

bas, rouge de sang, m'a fait penser à mon pauvre petit frère, mort d'hémorragie dans les bras de ma mère, sur la charrette fatale, en route pour l'éternel exil en Thibérie ! »

Dimitri avait écouté avec une attention soutenue ce dialogue. Puis, comme s'il avait chassé toute préoccupation étrangère de son esprit, il revint à la besogne du jour, aidé par Boris. Après avoir dépouillé la fin du courrier et donné les instructions relatives au journal, il se leva et quitta le pavillon aussi silencieusement qu'il y était entré.

XVII

La représentation de l'Opéra Italien était donnée en l'honneur d'un souverain illustre venu à Slava rendre visite à son auguste frère, l'empereur des Tartares.

Depuis trois jours, la capitale, pour cette occasion, était en fête afin de recevoir dignement le second César, et quoique le meurtre du préfet de police consternât la ville, tout le monde paraissait gai. — Lorsque Dimitri Constantinowitch, sortant de la demi obscurité de sa chambre, arriva dans les rues illuminées, il fut ébloui. Tout était éclairé *a giorno*, et la foule affluait entre le canal Soïka et le canal Hélène, où est situé le grand théâtre où se joue l'Opéra Ita-

lien. Il se dressait, illuminé de ses longs cordons de pointillements de gaz s'allongeant également autour de chaque étage des maisons ; car alors l'éclairage à l'électricité n'avait pas encore envahi Slava.

La police ne permettait pas aux voitures non munies de cartes de circuler ce soir-là dans ces quartiers aristocratiques où les équipages des invités étaient obligés de suivre la file. Mais les piétons prenaient leur revanche. C'était, dans ce va-et-vient, un océan de têtes sur lequel on plongeait des fenêtres environnantes.

A Slava, comme partout, on est curieux. Chaque matin les journaux lançaient des comptes-rendus, plus fantaisistes les uns que les autres, sur les faits et gestes de l'hôte illustre que la capitale possédait dans ses murs. Se poster sous le péristyle de l'Opéra pour voir descendre des voitures les belles dames et les brillants cavaliers était un plaisir trop tentant, trop gratuit pour que les petits bourgeois s'en privassent. Tout à coup, comme Dimitri, un peu en retard, — une visite importante était venue le relancer au dernier moment, — s'efforçait de passer, un mouvement de la foule le porta brusquement en avant. Alors,

il vit s'avancer au loin, dans un grondement rhythmé de sabots de chevaux et précédés d'un escadron de cuirassiers à cheval, les équipages impériaux, faisant jaillir autour d'eux, dans la nuit, mille lueurs fantasques et dansantes.

Du miroitement des glaces, des mors des chevaux, des supports argentés des lanternes, éclatait un flamboiement d'étincelles. Puis soudain un grand silence tomba sur toute cette vie, immobilisée subitement parce qu'elle était bloquée par la foule, et les glaces des grands landaus de gala permirent de voir distinctement les occupants de chaque voiture. Dans la première étaient les deux Empereurs. Dans la seconde, l'Impératrice étrangère et la superbe Vera Dimitrewna; personne n'eût pu voir sur cette fière figure impassible la trace des horribles plaies intimes qui la rongeaient. La Czarine, trop souffrante pour sortir, se faisait toujours remplacer par sa belle-fille. Dans cette dernière voiture, Dimitri put, pendant une longue minute, plonger à l'aise son regard, tandis que deux piqueurs maintenaient les nobles bêtes qui, soufflant d'impatience, rejetaient en hennissant leurs fières têtes en arrière. Vera Dimitrewna, couverte d'un somp-

tueux manteau de satin rose à lourdes broderies d'or, portait un haut diadème d'émeraudes et de diamants. Elle était assise toute droite. Ses beaux traits, si enjoués quelques années auparavant, à son arrivée en Tartarie, étaient maintenant empreints de cette expression rigide et fatale commune à presque tous les membres de la famille impériale. Elle avait la pâleur du marbre. Ses yeux noirs, fixes comme ceux d'une somnambule, dénotaient la complète absence de son esprit à cette scène, où sa beauté éclatante jouait un rôle si brillant que quand la vision de cette princesse disparut, emportée par le trot des attelages, il sembla à Dimitri que véritablement la lumière s'était éteinte au ciel. — Il ne vit pas Xénia dans les autres voitures.

Arrivé devant l'Opéra, Dimitri s'attarda un instant à regarder les personnes qui descendaient sous le péristyle. Que de traînes fleuries ! que de manteaux superbes ! que de têtes endiamantées ! que d'uniformes éclatants allaient à la suite les uns des autres !

Il entra à son tour.

La salle était brillamment éclairée. On n'entendait que le bruissement des robes se casant

avec peine dans les stalles, le battement sec des portes des loges, le cliquetis des éperons et des sabres. Tout à coup, un long frémissement fait lever les têtes. Les portes de la loge impériale s'ouvrent à grand fracas. Quelques accords s'élèvent tristes, solennels. C'est l'hymne national des Tartares, aussi mélancolique, aussi prophétique que les visages de la famille impériale. Au même instant, le Czar, entouré de l'Empereur et de l'Impératrice, ses hôtes, et des grands-ducs et grandes-duchesses, s'incline vers la salle, répondant à un « Vivat » formidable qui sort de toutes les poitrines.

Le Czar ne se déride pas. L'expression fatidique de son visage ne le quitte jamais. Jamais il ne sourit. L'Impératrice étrangère et les grandes-duchesses, à l'exception de Vera, s'épanouissent en gracieux saluts devant cette salle qui leur fait un tel accueil. Tous les spectateurs sont debout; les hurrahs deviennent frénétiques. A plusieurs reprises, les Princes et les Princesses sont obligés de se lever pour s'incliner de nouveau devant la foule. Puis tout s'apaise. Le chef d'orchestre reprend son bâton, et les premiers accords de l'ouverture sont largement attaqués.

Des sensations étranges, des souvenirs confus agitent Dimitri, attiré, fasciné, lui aussi, comme la plupart des spectateurs, par la merveilleuse beauté de la grande-duchesse Vera. Il se rappelle cet étrange évanouissement le jour de son mariage, alors que le médecin impérial le repoussait. Il la voit encore, ineffable et poignant souvenir! étendue, belle et blanche comme une morte. Pour quelle mère Xénia réclame-t-elle son aide?

Et, malgré lui, quelque chose le distrait, l'attire toujours. Ce sont les grand yeux si tristes de Vera Dimitrewna, qu'il voit fixés, à deux ou trois reprises, sur lui.

XVIII

La nuit de la représentation de gala, le grand-duc rentra à quatre heures du matin. Un peu d'espoir était revenu à la grande-duchesse en voyant Dimitri avec la fleur rouge à la boutonnière. Cependant, toujours accablée, quand elle était seule elle se laissait aller à sa douleur. Le grand-duc la trouva réveillée, raidie, glacée.

— « Toujours au désespoir à cause de l'enfant de votre amant, madame? » dit-il avec un rire furieux.

Le grand-duc, plus épris que jamais de Lucia, venait après l'opéra de souper chez elle. L'ayant encore conjurée de céder, elle lui avait posé la

même condition *sine qua non :* ce souper, cette présentation à la grande-duchesse.

— « Vous n'avez qu'un moyen, madame, — dit le grand-duc à sa femme. — Venez à ce souper que j'organiserai de nouveau au café de Paris, et l'enfant, qu'à présent vous chercheriez vainement d'un bout à l'autre du monde, vous sera rendu. »

. . . . . .

. . . . . .

Lucia Diavola triomphait. Elle allait souper avec une grande-duchesse des Tartares. Qu'importaient à Vera Dimitrewna tous les outrages, toutes les hontes, si elle arrivait à retrouver son enfant!

XIX

C'ÉTAIT dans un cabinet particulier du café de Paris, capitonné comme une bonbonnière, qu'entra à dix heures un soir la tremblante Vera Dimitrewna, au bras de son mari, plus courtois que d'habitude pour elle à présent qu'elle se conformait à un de ses caprices insensés. Dans cette pièce, si petite et si basse qu'elle faisait penser à la cabine d'un navire, une dizaine de personnes étaient assises. Elles se levèrent et firent de profonds saluts aux augustes arrivants. Dans le nombre, il y avait deux femmes, Lucia Diavola et sa sœur. Le grand-duc, afin qu'on ne sût pas que celle qu'il avait à son bras était la grande-du-

chesse, car au fond il savait qu'il commettait une action coupable, lui avait enjoint de porter un voile épais. Il n'était pas nécessaire de donner ce conseil à la pauvre Altesse tremblante.

Lucia, radieuse et triomphante, s'était vêtue tapageusement. Elle portait une robe de satin rose. Un haut peigne espagnol mordait les grosses nattes de sa chevelure d'ébène, dans laquelle elle avait négligemment attaché une touffe de roses du roi très crânement plantées. Sa sœur, laide, fanée, la fille d'une autre mère, avait au moins trente ans de plus qu'elle. Cette dernière était également éclatante, en une craquelante robe de satin jaune.

— « Serine, va! » avait dit Lucia, lui tirant la langue et se moquant derrière son dos, lorsqu'elle vint se faire inspecter par elle avant de partir.

Si le lecteur s'étonne de ce genre, qu'on sache que c'était justement à cause de cette folâtrerie, de cette pétulance de mauvais aloi, fourrant sa tête à travers le morceau de musique qu'elle tenait dans la scène de la leçon de chant du *Barbier*, tirant la langue derrière le dos de Bartolo, que

la futée matoise avait tellement enthousiasmé la jeunesse dorée de Slava.

Le grand-duc Cyrille, le mari de la Diva et deux ou trois aides-de-camp des deux grands-ducs, complétaient la liste des convives.

Quand Vera Dimitrewna rejeta sa riche mante de peluche argent, doublée d'une zibeline royale que Lucia Diavola et sa sœur dévorèrent d'un regard de convoitise, un nuage passa momentanément devant ses yeux. Machinalement, elle se mit à regarder ce qui se passait dans la rue derrière les rideaux de mousseline des fenêtres, se détournant de ce qui se faisait à l'intérieur, et fixa rigidement les vitres derrière lesquelles s'apercevaient les lanternes des voitures et des omnibus se succédant, le rapide passage des piétons pressés, les petits traineaux aux grelots sonnants filant comme le vent.

Mais elle ne pouvait rester en éternelle contemplation à la fenêtre. Alors, se retournant vers la chambre, elle vit les candélabres de mauvais goût de tout restaurant allumés sur la cheminée, sur les étagères, sur la table; puis les piles d'assiettes, les verres vulgaires, les supports à fruits.

Assis sur le grand canapé fatigué, fané, aux coussins graisseux, commun à tous les sanctuaires de ce genre, le grand-duc était auprès de cette belle fille à la chair ambrée d'andalouse, aux dents grandes et blanches, un peu espacées dans une large mais fraîche bouche, rouge comme une grenade, qui riait toujours, reniflant coquettement le bouquet de boutonnière qu'il lui avait furtivement donné au moment où la grande-duchesse regardait à la fenêtre.

Lucia avait retiré ses gants. A ses longs doigts effilés, comme à sa poitrine, scintillaient d'immenses diamants. Aux oreilles, deux dormeuses perlaient comme des gouttes de rosée sur une coquille. Elle parlait à voix basse avec le grand-duc, qui avait donné ordre à son cousin, le grand-duc Cyrille, de s'occuper de sa femme, tandis que les aides-de-camp avaient mission d'entourer la vieille sœur.

Le ténor, petit être efféminé et pâle, était délaissé à ses rêveries et à une profonde contemplation des immenses breloques (entre autres une main en corail de la jettatura) qui pendaient sur son gilet à la vierge à un seul bouton.

— « Je trouve qu'il fait joliment bête ici », dit tout à coup le grand-duc, remarquant le ton trop convenable qui régnait à cause de la grande-duchesse, et désirant nettement établir qu'un diapason plus gai était de mise.

Le mot du grand-duc ayant été pris comme un ordre, les langues allaient leur train à présent de tous côtés, ce qui permettait à Ivan Pétrowitch d'entamer son roucoulement d'amour tout bas avec la diva. Presque pas un mot n'échappa à Vera Dimitrewna, quoiqu'elle parût ne pas s'occuper de ce que faisait son mari.

— « Vous voyez comme chacun de vos désirs est un ordre pour moi, — dit le grand-duc, s'approchant tout près de la belle dédaigneuse. — Sachez-moi gré de ceci, Lucia, car ce n'est pas sans lutte qu'elle est venue.

— Vous m'appelez Lucia? Ah ça! je vous demande pardon, mon prince, mais j'ai l'habitude de me faire respecter. A bas les pattes! et pas de petits noms, s'il vous plaît: il y a mon mari. Vous savez, on ne plaisante pas avec lui. Vous l'avez vu dans la fureur d'Edgardo.

— Oui, je sais, — *Edgardo furioso*. Mais

si je pouvais avoir une place à tout jamais dans votre cœur !

— Je n'y ai pas de terrains à perpétuité, pas plus que de places réservées. Là, c'est le hasard, l'imprévu qui fait tout. »

Le ténor continuait à regarder, plongé dans les abîmes de sa pensée, sa chaîne de montre, qui paraissait l'absorber.

— « Vous m'avez dit que le plus grand désir de votre mari est d'obtenir une décoration tartare ?

— C'est cela ! unissons nos efforts pour assurer son bonheur, n'est-ce pas ?... — ricana Lucia.

— Alors votre conscience sera plus tranquille.

— Pour vous aimer ? Vous perdez la raison !

— Pourquoi toujours me faire souffrir ! Avez-vous comploté ma mort ?

— Non ! Cela ne me gêne pas que vous viviez, si vous ne devenez pas trop assommant.

— Merci de l'intérêt que vous me témoignez.

— Est-ce que je m'occupe seulement de vous ?

— Mais, après ce soir vous m'avez promis de m'ouvrir votre cœur ?

— Allons ! refermez le vôtre pour le moment. Débordez plus tard ! on nous observe.

— Est-ce que cela me fait quelque chose ! Pour qui me prenez-vous, si vous croyez que je crains ma femme ?

— Je ne veux pas vous prendre. Je préfère vous laisser.

— Comme vous serez divinement belle, demain soir, dans la *Traviata !* Qu'allez-vous porter dans la scène du bal ?

— Une robe de drap d'argent couverte de camélias, des souliers aux initiales en argent, des bas en dentelle avec des marguerites brodées en soie floche... et... Mais les détails de la toilette qu'on ne *voit* pas ne vous regardent point.

— Et c'est justement cela que je meurs de voir ! — chuchota le grand-duc, frissonnant et excité. — Ah ! si seulement vous vouliez m'aimer, me garder, moi seul, dans votre cœur !

— Et les autres qui y sont ? — ricana la vieille sœur, qui avait déjà trop bu de champagne. — Voulez-vous que l'on mette tout cela dehors ?

— Allons ! toi, commence par te taire, — cria Lucia furieuse. Puis, se tournant vers le grand-duc.

— Pardonnez cette interruption, mais la pauvre fille n'a pas de savoir-vivre.

— Qui, j'ai remarqué qu'elle retarde de plusieurs siècles.

— Tenez, monseigneur ! elle vous fait les yeux doux.

— C'est peine perdue. Je ne travaille jamais que dans le neuf.

— Alors, ce n'est pas ici votre cas, car elle date de 1830.

— Elle n'a pas dû être mal, il y a trente ans. Mais une dizaine de lustres sur la tête d'une femme, cela fane furieusement cette fleur.

— Ma sœur n'est pas une femme, c'est un ossuaire. C'est, physiquement et moralement, une platitude.

— Il est certain que pour reconnaître le dos du devant, il faudrait l'étiqueter.

— Le fait est qu'elle est maigre ! Quand, avant mon mariage, en tournée de représentations, j'étais obligée dans les endroits encore incultes de l'Amérique de partager ma chambre avec elle, chaque fois qu'elle remuait dans son lit ses os faisaient un tel cliquetis de castagnettes que je me réveillais en sursaut. Ce sont les

os les plus désagréables que l'on puisse prendre... en voyage, » chuchota Lucia.

Ce pitoyable jeu de mots fit rire encore plus bruyamment le grand-duc, qui avait pour la neuvième fois avalé d'un trait sa coupe de cliquot.

— « Tiens ! mais elle est froide avec moi, ta petite, — murmura tout à coup Lucia en fronçant le sourcil. — Je veux qu'elle soit plus polie. »

Ces mots n'échappèrent pas à Vera Dimitrewna, qui avait entendu cette conversation par saccades. Elle voulut se lever, bondir. Mais elle songea à son enfant. Ah ! pour lui, elle supporterait tout, car le grand-duc l'a promis, il le lui rendra demain. Oh ! ne plus jamais le revoir ! Qu'est-ce, en comparaison, de subir ces affronts d'une cabotine ? et n'est-elle pas trop haut pour en être même atteinte !

Plus le souper avance, plus tout le monde boit, même les femmes. Ivan Pétrowitch commence à ne plus savoir ce qu'il dit. Le ténor aussi, arraché par les vapeurs du vin hors de ses rêveries et de son attitude contemplative, se met à chanter une chanson, le « *Pas ça !* » de Judic, reluquant triomphalement le grand-duc avec une malice

toute italienne. Les aides-de-camp et le grand-duc Cyrille voient avec effroi la soirée tourner en saturnale. Tout à coup, Ivan Pétrowitch, absolument inconscient de ce qu'il fait, jette ses bras autour de la taille de Lucia, s'écriant, en montrant du doigt Edgardo furioso, qui a l'air remarquablement paisible : « Plus d'hésitation ! Sois à moi, et je t'aiderai à assurer le bonheur du père de nos enfants. »

A ces mots, la colère et l'indignation brisent en Vera toutes les barrières que les raisonnements de son amour maternel ont élevées en elle. Elle veut partir. Mais le grand-duc, rendu subitement sentimental et pleurnicheur par la boisson, se met en bégayant, et les larmes aux yeux, à lui demander : au nom de sa « *pauvre mère* », de rester. Malgré son indignation, Vera Dimitrewna sent qu'il lui faut sauver les apparences pour le misérable qui est son mari, et elle invente, avec un pâle sourire, une histoire sur un malaise du prince qui l'a obligé à prendre, pendant l'après-midi, une drogue portant à la tête. Elle essaie doucement, et avec un tact rare chez une enfant aussi jeune, de le faire rentrer avec elle, tandis que tout son être révolté,

écœuré frémit intérieurement. Mais impossible de se faire écouter.

« — Madame la grande-duchesse, il faut que vous partiez, » lui dit à voix basse un des aides-de-camp.

Toute la société est maintenant si surexcitée que personne ne jouit de la perception exacte des choses. On ne songe qu'à un colin-maillard monstre que Lucia organise en bandant les yeux d'Ivan Pétrowitch : « Parce que — dit-elle — l'amour est toujours représenté aveugle. »

Quand l'aide-de-camp a refermé la portière de la voiture sur Vera Dimitrewna, la grande-duchesse éclate en sanglots. Ah ! Dieu l'a dix fois damnée, et dans ce mystérieux crime commis sur elle, et en accouplant sa vie à celle de cette brute.

. . . . . .

Vera passa une nuit terrible, déchirée entre l'espérance que son mari lui rendrait l'enfant et son indignation de sa conduite.

Ivan Pétrowitch ne rentra point. Vers cinq heures du matin elle s'endormit et ne se réveilla qu'à huit heures.

Dominée par l'angoisse indéfinissable où toute

grande secousse vous plonge, les incidents de la veille mêlés à cette pensée de son fils disparu et du sacrifice fait pour le revoir lui revinrent. Puis, songeant au caractère brutal de son mari, mille terreurs l'assaillirent, et, fondant en larmes, elle se dit que, malgré les humiliations subies, le grand-duc ne tiendrait pas sa promesse. Ah! aucun sacrifice ne lui coûterait plus pour revoir son petit enfant chéri, maintenant abandonné peut-être à des monstres qui le brutalisaient. Elle imiterait Lucia Diavola, Mimi d'Argencourt; elle essayerait de conquérir son mari.

Elle entra dans son cabinet de toilette et mit un grand soin à s'habiller. Quand elle fut toute prête, onze heure sonnaient; mais Ivan Pétrowitch n'avait pas encore paru. Elle se laissa tomber douloureusement dans un fauteuil. Son visage était horriblement pâle. De grands cercles sombres s'estompaient sous ses yeux.

A la fin, le grand-duc rentra. Vera Dimitrewna n'y tint plus. Elle s'élança sur lui, ravissamment jolie dans son peignoir mousse à dessous rosé, avec de fraîches roses de Bengale blotties dans la dentelle du corsage. « Es-tu content de moi? » dit-elle avec un sourire qui

ressemblait à un sanglot, en se pendant au cou de son mari, son pauvre petit cœur battant tumultueusement, et répétant sans trève, intérieurement, cette prière angoissée : « O mon Dieu ! O mon Dieu ! faites qu'il me rende mon enfant ! »

Elle était bien la femme la plus délicieuse, la plus adorable. Dans l'esprit de l'inconsolée petite princesse de la minuscule cour de Plewna, il s'était fait, depuis la veille, une terrible lumière sur les roueries de la vie. Les angoisses qu'elle souffrait et son naturel naïf s'y mélangeant, faisaient d'elle, à son insu, en ce moment de suspens affreux, la plus pathétique et émouvante séduction qui se puisse glisser même dans le cœur de l'homme le plus brutal. Tout ce que la passion pouvait suggérer, elle le déployait avec la candeur touchante d'une enfant abandonnée qui joue sa dernière carte sur un terrible enjeu. Cette petite mère de vingt ans exhalait cela dans des transports enfantins de sourires et de larmes, avec des manières ingénues à elle d'un charme tout personnel, et, à cause de cela, doublement saisissant.

Le grand-duc, visiblement ravi, mais point de la façon dont la pauvre enfant l'aurait voulu,

fixa de ses yeux lascifs cette chevelure sur laquelle le chaud climat des Balkans avait déversé tout l'or de son soleil. — « Ma parole, tu es jolie comme un cœur! Ainsi, toutes ces m'amours, c'est pour que je te rende ton enfant? Naïve petite fille! me prends-tu pour un fou, ou pour un saint? »

Mais, tout en parlant, il la regardait, si amoureusement empoigné par le charme saisissant qui se dégageait d'elle, qu'un dernier espoir se ralluma dans le cœur de la malheureuse.

— « L'enfant que j'allais voir journellement n'est pas le mien, — balbutia-t-elle. — C'est parce que c'est un dépôt sacré... »

Elle ne put continuer, glacée du rire qui éclatait toujours à de pareils moments chez Ivan Pétrowitch. Alors il la prit sur ses genoux, il l'étreignit contre lui... Puis, quand il n'eût plus rien à désirer, changeant tout à coup de tactique, se levant terrible, menaçant : « Tu sauras tout! — dit-il, en lui saisissant les deux poignets frêles dans sa poigne terrible; — mais, d'abord, le nom de ton amant... le nom! Je veux la vie de ce maudit! »

XX

LAISSANT la grande-duchesse éperdue sur sa chaise longue, Ivan Pétrowitch entra dans son cabinet de travail. Il y trouva son aide-de-camp favori, Gariatinski. Ivan Pétrowitch avait été trop ivre, trop surexcité pendant les deux derniers jours pour prendre quoi que ce fût bien au sérieux. Il trouva Gariatinski le front soucieux.

— « Monseigneur, — dit ce dernier, — je suis inquiet à propos du meurtre du préfet de police. Rien jusqu'à présent n'a pu mettre sur la trace de l'assassin, et j'ai peur que ce meurtre ne se rattache à la disparition de l'enfant.

— Comment cela? Mais les deux évènements ont eu lieu le même jour!...

— Justement, monseigneur. Les amis de madame la grande-duchesse ont peut-être mis la disparition sur le dos de Sastukoff, et on n'a pas perdu une minute pour la venger. Le coup a été fait sous une impulsion immédiate, ce qui indiquerait la main d'une femme. »

Voyant le visage du grand-duc s'assombrir :

— « Je me trompe peut-être, monseigneur, — dit Gariatinski, — et nous pouvons être en face d'un acte de terrorisme du comité exécutif nihiliste aussi bien que d'une vengeance privée, mais ne serait-il pas utile de s'en rendre compte? Une enquête sérieuse n'est-elle pas indispensable?

— Le gouvernement s'en chargera, — dit le grand-duc.

— Oui, mais il ne dirigera pas ses recherches du côté de madame la grande-duchesse, et vous ne le voudriez même pas. Il ne scrutera que les couches nihilistes qui ont lancé hautement leur défi. Les attentats se succèdent, terribles et nombreux; c'est par le sang et la mort qu'ils veulent combattre le czarisme. C'est dans ce milieu-là seul qu'on recherchera le criminel. Tandis que,

pour votre sécurité personnelle, vous devez tout savoir, quitte à pardonner ou à punir après. »

Les paroles de son aide-de-camp impressionnèrent vivement le soupçonneux grand-duc. Capable de se venger sur Sastukoff, la grande-duchesse le pouvait également sur lui. Avait-il un crime sur la conscience pour tressaillir ainsi ?

— « Gariatinski ! — dit-il tout à coup, — tu as raison ! Envoie de suite chercher un officier bleu. »

A Slava, comme dans toute la Tartarie, un officier bleu inspire la plus profonde terreur. Ce sont les agents supérieurs de la police secrète. Sous cette simple qualification d'officiers de la troisième section de la chancellerie privée de Sa Majesté Impériale, existe cette bande de policiers déguisés, création du comte Henkendorff, qui est au niveau et même au-dessus de tous les ministères. Autrefois, toutes les recherches, toutes les enquêtes politiques, criminelles ou privées, étaient, comme dans les autres pays, du ressort du ministère de la police. A présent, ce corps, créé par le comte Henkendorff, fait la police, l'espionnage en grand, est seul responsable de

toutes ses actions. Dans chaque ville de la Tartarie, il y a un ou deux officiers à l'élégant uniforme bleu, dont le pouvoir est illimité. Ce sont des proconsuls, presque des souverains, de qui dépendent la fortune, l'honneur, la vie des masses. Ils surveillent les autorités, les fonctionnaires, les bourgeois, le peuple. Chaque affaire ayant quelque retentissement est examinée par eux et ils doivent en faire le rapport au gouvernement. Ces officiers, généralement très mondains, se font recevoir de toutes les associations. Ils sont membres honoraires de toutes les sociétés, ce qui leur facilite leur métier, et personne n'oserait les repousser dans la crainte d'une vengeance terrible. L'officier bleu se rencontre dans chaque classe de la société. Il y en a même à l'étranger, qui s'affublent de titres et de décorations et qui font la police des ambassades. Ceux-là ne sont que des subalternes. Contraste étonnant avec les autres fonctionnaires Tartares, on ne peut, quoiqu'on fasse, suborner un officier bleu, et il redoute surtout le bruit et le scandale. Il sait qu'une plainte, tant soit peu fondée, déposée contre lui, suffit pour le faire destituer. Mais c'est chose rare, et il peut

envoyer aux mines tout individu, tout fonctionnaire qui a le malheur de lui déplaire.

Quand le grand-duc eut achevé le récit complet qu'il lui avait fallu faire pour obtenir une aide efficace, l'officier réfléchit quelques secondes :

— « Rien de plus facile que de découvrir si le meurtre de Sastukoff a été commis par le parti de madame la grande-duchesse, — dit-il alors. — Il suffit de connaître à fond la vie privée de madame la grande-duchesse, de la faire suivre partout, non seulement elle, qui est obligée par son rang à de très grandes précautions, mais surtout ceux qu'elle mettra en campagne pour retrouver son enfant ; car c'est eux qui ont fait le coup. Il faut se tenir au courant des faits et gestes du personnel de son Altesse Impériale. Nous avons pour nous servir la grande-maîtresse, la princesse de Zorka, une femme précieuse ; puis il y a ses dames d'honneur. Aucune de ces dames, excepté la comtesse Protassow, ne connaissant l'existence de cet enfant illégitime, ce n'est pas elles qu'il faut soupçonner ni questionner. Elles s'expliqueraient mal qu'il y ait eu à tirer vengeance de Sastukoff. Mais on peut s'en faire des auxiliaires puissants. »

En prononçant le nom de la comtesse Protassow, l'officier bleu avait appuyé légèrement. Pour tout le monde à Slava, la jeune femme était la sœur de la grande-duchesse. Après un moment d'hésitation :

« — C'est la comtesse, monseigneur, qu'il sera intéressant de surveiller, — dit-il. — Maintenant que tout est convenu, il vaut mieux que je quitte le palais au plus tôt. Je n'y reviendrai plus. Un homme de la troisième section auprès de votre Altesse Impériale donnerait l'éveil aux amis de madame la grande-duchesse. Monseigneur sait où il peut me trouver. Je compte, dans un ou deux jours, sur le premier rapport de Votre Altesse ou de la personne chargée par elle de cette surveillance. Surtout qu'on ne craigne pas de m'écrire les choses en apparence les plus futiles... C'est souvent d'un détail sans intérêt apparent que jaillit la lumière. »

Puis, s'inclinant profondément, l'officier de la troisième section se retira.

XXI

Un des premiers jours de décembre, à dix heures du matin, les femmes de chambre de l'Impératrice mettaient la dernière main à son austère toilette. Sa jupe de sicilienne noire tombait en plis plats sur un dessous de velours également noir ; le corsage collait sur son buste aux os saillants. Un grand chapelet d'ivoire, pendu à sa ceinture, complétait l'habillement de la souveraine. Sa toilette achevée, elle repoussa le miroir que lui tendait la première femme de chambre, comme si cet objet était un piège de Satan, et après s'être prosternée devant une image miraculeuse de la mère de Dieu dont elle baisa les pieds, elle écouta la

lecture que lui faisait la comtesse Mirkoff sur la lapidation de saint Étienne, tandis qu'elle plongeait ses longs doigts amaigris dans un vase contenant de l'eau bénite rapportée de Jérusalem par le grand-duc héritier, et faisait avec cette eau le signe de la croix, se frappant à plusieurs reprises la poitrine en baissant la tête.

Tout l'appartement de la souveraine était tendu de noir agrémenté de larmes d'argent comme un catafalque. Le meuble le plus important dans la chambre était un vaste prie-Dieu, vers lequel un Christ décharné penchait la tête et paraissait contempler l'Impératrice agenouillée.

Partout, accrochées aux murs, sur les tables et les consoles, des images saintes, des icones en or et en argent, quelques-unes dons des églises et des députations. La bibliothèque ne se composait que de livres liturgiques de grand prix, et sous plusieurs des icones, de petites lampes mystiques brûlaient. Tout le monde, en entrant chez l'Impératrice, se signait devant les saintes images. Placées dans de nombreux et précieux vases, les fleurs qui entouraient la souveraine étaient des scabieuses et des soucis, les seules qu'elle souffrît autour d'elle. On les cultivait ex-

près dans des serres pour qu'elle en eût toute l'année. Un givre épais sur les vitres assombrissait encore l'appartement.

Dans le salon précédant la chambre de l'Impératrice, les deux demoiselles de service prenaient des airs confits, tandis que le chambellan, grave, recueilli, semblait un croque-mort de première classe ; car il était de bon ton que toute la maison de l'Impératrice eût ces allures sanctifiées. Même la tenue des laquais poudrés, gantés et vêtus de noir, était austère. Tous les visages prenaient, en arrivant chez l'Impératrice, l'expression de la contrition la plus piteuse, mais aussitôt en en sortant, délivrés de cette contrainte, les masques tombaient et les yeux tournés vers le ciel, les lèvres dont le sourire paraissait à jamais absent, reprenaient leur expression naturelle.

Tandis que Sa Majesté congédiait ses femmes, le père Milioutine arriva au palais. L'officier de service appela sous les armes comme le pope montait les escaliers ; car le « Protopresbyte », confesseur et aumônier de l'Impératrice, avait rang d'évêque, et un évêque est, chez les Tartares, honoré militairement à l'égal d'un général. Bientôt, la porte s'ouvrit à deux battants,

et Milioutine, tenant à la main son haut chapeau cylindrique de velours vert et vêtu de sa longue soutane violette, parut.

Presque au même instant, le roulement sourd d'une voiture sur l'épaisse neige de la cour d'honneur annonça qu'un membre de la famille impériale venait rendre visite à Sa Majesté.

— « Qui peut venir à cette heure ! » — dit la Mirkoff.

Milioutine s'approcha de la fenêtre :

— « C'est madame la grande-duchesse Vera Dimitrewna, » — dit-il.

Il avait déjà parlé à l'Impératrice du terrible état dans lequel il avait vu la jeune femme. Sa Majesté fronça le sourcil. Un pressentiment lui dit que la grande-duchesse venait pour se plaindre de son époux.

Elle avait deviné juste. A bout de forces, Vera s'était résolue à s'adresser à la Czarine. Après un moment, la porte s'ouvrit, encore plus grande que pour Milioutine, et le chambellan de service introduisit la pâle grande-duchesse, qui avait laissé sa dame d'honneur dans le salon attenant à la chambre de l'Impératrice.

Vera Dimitrewna, après avoir baisé la main

de Sa Majesté, qui, elle, toucha de ses lèvres décolorées le front de la jeune femme, lui dit tout bas qu'elle sollicitait un moment d'entretien en tête à tête.

L'Impératrice était plus délabrée, plus amaigrie encore que la dernière fois que Vera l'avait vue. Cela peinait la jeune princesse de porter le trouble chez cette créature déjà si usée, si minée. Mais il fallait qu'une influence sérieuse agît sur Ivan Pétrowitch. Elle sentait qu'elle deviendrait folle s'il ne se faisait pas un changement en lui, et sa mère seule pouvait lui faire entendre raison. Elle ne voulait pas encore parler de l'enfant ; le grand-duc lui disait toujours, quand elle menaçait de tout avouer à la Czarine : « Si tu fais cela, le jour même il cessera de vivre. »

Hélas ! la pauvre petite ignorait, dans sa naïveté, que jamais une mère, et surtout quand il s'agit de celui qu'elle a le plus aimé, ne laissera proférer une plainte contre son enfant.

L'Impératrice, d'ordinaire si somnolente, si atone, se redressa comme si le feu sourd de quelque profonde irritation l'avait éperonnée après avoir entendu Vera Dimitrewna.

— « Comment ! vous vous plaignez de quelques légères incartades, madame la grande-duchesse? — dit-elle. — Je regrette que vous me forciez de sortir d'une réserve que le bon Dieu aime à voir chez les grands de la terre, mais loin de vous plaindre, n'avez-vous pas lieu d'être remplie de gratitude envers votre époux impérial ? N'avez-vous pas, selon les appréciations humaines, fait un si grand mariage que c'est peut-être celà qui, en vous étourdissant, a dérangé l'équilibre de votre esprit? N'avez-vous pas échangé la position de princesse pauvre d'une petite cour contre celle d'une grande-duchesse des Tartares ? Ne savez-vous pas que nous autres femmes sommes faites pour être les esclaves de nos époux ? L'Empereur a également trouvé bon de me soumettre à quelques épreuves, peut-être plus graves, plus blessantes que celles dont vous vous plaignez, qui ne sont que des caprices passagers, ne durant jamais. Mais je me glorifie d'avoir tout supporté sans me plaindre, car j'aurai ma récompense au ciel. Cherchez là votre consolation, ma fille. Vous avez ici, tout près de vous, un homme saint, mon directeur spirituel. Confessez-vous à lui ; il

vous ouvrira les horizons de la consolation et de la béatitude. Et maintenant, joignez-vous à moi dans une prière fervente devant ces Icones miraculeuses. Regardez et imitez la résignation de cette mère de Dieu qui a vu crucifier son fils. Prosternez-vous devant elle, au lieu de venir vous plaindre à moi. Priez Dieu et les saints! C'est eux seuls qui pourront changer le cœur de votre époux à votre égard. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quand Milioutine vit sortir la grande-duchesse de chez l'Impératrice, plus pâle, plus abattue encore qu'elle ne l'était en y entrant, et après l'avoir reconduite à la porte de l'appartement, sa figure devint plus soucieuse que de coutume et plusieurs fois il s'arrêta, apparemment absorbé en de profondes méditations, avant de reparaître devant Sa Majesté.

XXII

QUELQUES jours après le conciliabule du grand-duc avec l'officier bleu, la princesse de Zorka arrivait de grand matin mystérieusement chez ce dernier.

Après que l'officier eut offert un siège confortable à la grande-maîtresse :

— « Eh bien, — dit-il, — y a-t-il du nouveau au palais ?

— Vos prévisions ne vous ont pas trompé, — dit la grande-maîtresse ; — c'est bien la comtesse Protassow qu'il faut surveiller.

— J'en étais certain.

— Pendant le jour, — continua la princesse,

— elle s'observe beaucoup et affecte très peu de familiarité avec madame la grande-duchesse. Suivant vos conseils, une liberté absolue lui est laissée, et elle en profite, car elle rentre et sort depuis deux nuits par une petite porte dérobée, très simplement vêtue et le visage couvert d'un voile épais.

— A quelle heure rentre-t-elle généralement?

— Hier, elle est rentrée à minuit. Avant-hier, à onze heures un quart. Après chacune de ses promenades nocturnes, elle pénètre immédiatement dans la chambre de Son Altesse et y reste plus d'une heure. Quoi que je fasse, il m'est impossible de rien surprendre de leurs entretiens, les lourdes portières empêchant tout son de parvenir.

— Ah! il faudra remédier à cela.

— Oui, c'est urgent. — Puis, reprenant le fil de son récit, madame de Zorka continua ainsi :

— Ce matin, j'étais auprès de madame la grande-duchesse, à laquelle, vu son état de prostration, je faisais une lecture religieuse réconfortante prouvant que sur la terre il n'y a que désolation et misères, quand la comtesse, à peine rentrée, dit à madame la grande-duchesse qu'une de ses

amies venait de lui recommander le *rara avis* que Son Altesse Impériale désirait tant, c'est-à-dire un professeur de chant arrivé depuis peu de l'étranger, excellent dans l'enseignement des mélopées des ménestrels du quatorzième siècle. »

Malgré le grand empire qu'il avait sur lui-même, l'officier bleu, qui écoutait en silence tout ce récit, sursauta à ces derniers mots.

« — Quelques instants après, — continua la princesse, — ce professeur fut introduit. Après s'être respectueusement incliné devant Son Altesse, sur l'ordre qu'elle lui donna de chanter il prit sa guitare et entonna la complainte suivante. Pardonnez-moi de ne vous faire grâce de rien touchant cette complainte, mais, instinctivement, il me semble que chaque mot doit avoir son importance. La voici textuellement. J'ai demandé au chanteur de la transcrire, sous prétexte que je la trouvais si jolie :

Seigneurs et dames, plaisez-vous d'écouter
Une complainte, piteuse à raconter,
De notre Dame, qui eut le cœur dolent,
Quand elle sut qu'on lui prit son enfant.*

* Vers d'André Theuriet.

« Vous ne sauriez vous figurer, monsieur l'officier, de quelle façon dolente, en effet, et navrante, il scanda cette lugubre mélopée. Il m'a paru que ces mots avaient un sens caché. »

Plus madame de Zorka avançait dans son récit et plus l'intérêt de l'officier bleu semblait grandir.

« — Cette circonstance, si insignifiante en apparence, — dit-il tout à coup, — m'explique les sorties nocturnes de la comtesse.

— En tout cas, je vous assure, monsieur l'officier, — continua la princesse, — que cet homme avait fort peu l'air d'un artiste. Bien m'en a pris d'avoir flairé cela, car, tandis qu'il croyait que je n'écoutais pas, je l'ai entendu distinctement murmurer cette phrase : « L'enfant se retrouvera, madame la grande-duchesse !... » Je suis certaine de ce que j'avance, absolument sûre de ces paroles, dont pourtant le sens m'échappe. »

La princesse avait espéré qu'après toutes ces révélations l'officier parlerait à son tour ; mais il resta silencieux et impénétrable. Son rôle était de tout entendre et de ne rien laisser deviner.

Exaspérée de ce silence : « — Mais de quel enfant s'agit-il donc? — s'écria la princesse.

— Madame la princesse, ceci ne regarde ni vous, ni moi. Trop de curiosité pourrait nous faire mal noter en haut lieu. »

Il prononça ces derniers mots d'un ton qui fit taire immédiatement la princesse.

« — Et maintenant, madame la princesse, veuillez me donner le signalement de cet homme.

— Il est grand et mince, cheveux noirs, et figure pâle, très intéressante par la beauté exceptionnelle des yeux. »

L'officier bleu eut un tressaillement imperceptible : — « C'est Dimitri ! — se dit-il à lui-même. — Dimitri Constantinowitch, qu'on surveille comme nihiliste mais contre lequel les preuves manquent pour l'arrêter. Il a tout à coup abandonné la profession de médecin pour se faire journaliste. Parti pour l'étranger, le voici, au bout de quelques semaines, qui reparaît maintenant à Slava comme professeur de chant ! Il y a dans tous ces changements de métier quelque chose de bien suspect. »

La princesse de Zorka n'ayant plus rien à

ajouter, l'officier bleu lui fit comprendre par un salut très cérémonieux que son temps était mesuré. La grande dame quitta le haut dignitaire de la police secrète avec un salut aussi froid que le sien.

XXIII

AVANT qu'elle ne l'introduisît comme chanteur au palais, une rencontre par rendez-vous fixé avait eu lieu entre Xénia et Dimitri au grand bazar du Lastinnoï Dwor.

La princesse de Zorka ne s'était pas trompée. Incessamment de service et se sentant surveillée le jour, c'était la nuit que Xénia sortait pour tenter de retrouver les traces de l'enfant et commencer une enquête sérieuse. Mais, pour cette seule fois, elle préféra le jour à la nuit, pensant que si elle était espionnée un rendez-vous de nuit serait plus remarqué qu'une rencontre en

plein jour, et que dans le grand va-et-vient de cette foule ils pourraient passer inaperçus.

Le cœur battait bien fort à Dimitri en allant à ce rendez-vous, et la tête si pâle, si belle de Vera Dimitrewna revenait sans cesse dans son esprit à côté de celle de Xénia.

Il était arrivé à la rue des Fleurs, où se trouve ce carré géant dont un des alignements donne sur la Serski Prospect, et qui n'est autre que le fameux Lastinnoï Dwor, avec ses magasins remplis des produits de la Perse, du Bukhara, du Caucase.

Comme on était en pleine après-midi, une grande animation régnait partout. Les vendeurs, la plupart dans leurs costumes nationaux, graves comme des Orientaux, se tenaient debout derrière leurs riches marchandises de soies de Perse et des autres pays d'Orient. Ces soies aux couleurs criardes, les ceintures du Caucase faites de pièces d'argent en filigrane, toutes aux armes bariolées du pays, enrichies de pierreries, formaient des étalages luxueux et variés.

Dimitri regardait anxieusement autour de lui.

Tout à coup, à deux pas, il aperçut, dans une boutique où la chaleur l'avait obligée à rejeter

sa grande pelisse de fourrure, une jeune femme dont la distinction, la rare élégance lui firent de suite reconnaître Xénia. Elle portait un costume de drap sombre qui moulait sa taille fine et élégante.

Malgré l'extrême simplicité de sa mise, elle avait si grand air que Dimitri se crut en présence d'une reine.

A un signe convenu entre eux, il s'approcha d'elle.

Pourquoi, pendant ces premiers instants, n'osa-t-il pas lever les yeux sur cette femme, vue déjà deux fois pourtant? Son regard resta obstinément baissé sur les petits pieds cambrés et nerveux que ses jupes laissaient apercevoir. Mais il maîtrisa cette étrange et inexplicable émotion.

Quoiqu'elle le cachât, Xénia n'était pas moins troublée. Elle osait à peine s'avouer l'influence magnétique qu'exerçaient sur elle les yeux de Dimitri, comme embrasés d'une lumière intérieure.

L'embarras qu'ils éprouvaient fut encore augmenté tout d'abord; car c'était une histoire bien délicate que la comtesse allait confier à ce jeune homme. Mais, après quelques minutes, la

glace se rompit. La réserve de Dimitri, le respect avec lequel il évitait de l'interrompre par des phrases banales, l'éclat extraordinaire de son regard lorsque quelque détail dans le récit faisait vibrer les fibres de sa nature d'élite, impressionnèrent Xénia d'une manière inattendue et singulière.

En écoutant la triste histoire de la grande-duchesse, il paraissait profondément ému. Xénia sentit qu'elle avait devant elle un être loyal en qui elle pouvait se confier, sur lequel elle pouvait s'appuyer.

L'entretien fut court. C'eût été trop risquer que de le prolonger. Était-ce une crainte exagérée de la part de la comtesse ? mais elle crut qu'un de ces Rasnoschtschik, vêtus de leur peau de mouton serrée à la taille, tenant son plateau chargé d'œufs durs, de concombres salés, de kalitchi, de tous ces mets favoris des Tartares, qui se promenaient constamment de long en large dans le Lastinnoï Dwor, les observait attentivement. Elle s'enfuit, et courut rendre compte à la princesse de son entrevue.

« — Il faut absolument que je voie ce Dimitri Constantinowitch ! » dit la grande-duchesse.

Xénia eut beau la raisonner, lui faire entendre que ce serait une terrible imprudence de le faire venir au palais, ce fut en vain. La grande-duchesse, toujours passionnée, toujours enfant, et chez laquelle l'exaltation et le désespoir l'emportaient sans cesse sur toute considération, déclara énergiquement qu'elle voulait à tout prix juger par elle-même celui à qui elle allait se confier. Entraînée par la force des choses, Xénia céda enfin.

Dimitri fut étrangement troublé le jour où lui parvint la lettre qui l'appelait au palais. Très ému de la déchirante histoire que Xénia lui avait racontée si simplement, jeune, ardent, plein d'indignation contre tous ceux qui oppriment le faible, il se vouait avec passion à cette cause à laquelle on l'initiait.

Quand il se trouva en présence de la jeune princesse, qu'il se rappelait si belle et si rayonnante à la représentation de gala, si inerte et si glacée sur les dalles de la cathédrale, une émotion poignante l'étreignit.

La grande-duchesse était vêtue, ce jour-là, d'un élégant peignoir en laine blanche garni de fourrures, dont les plis la drapaient comme une

statue antique et laissaient deviner la forme admirable de ce corps très svelte, mais d'un modelé parfait. On eût dit une sainte, sortie d'un missel Byzantin. Ses épais cheveux roux, relevés et tordus en un gros nœud au sommet de la tête, dégageaient sa nuque blanche sur laquelle frisottaient quelques légères boucles. A son oreille, d'une transparence nacrée de coquille, tremblait, comme une goutte de rosée sur une fleur, un gros diamant. Des bandeaux ondulés se divisaient au milieu sur un front blanc et lisse comme du marbre. La ressemblance avec Xénia sauta immédiatement aux yeux de Dimitri. Elle eût été frappante, si les tortures intérieures n'avaient pas atténué l'exubérant éclat de la beauté de la princesse. Mais si l'incarnat maladif ajouté par la souffrance à cette beauté en amortissait le brillant, elle lui donnait un charme singulièrement attirant. Moins fraîchement épanouie que la comtesse, la sensation qu'elle causait n'était ni aussi violente, ni aussi chaude; mais elle éveillait une pitié attendrie qui tenait presque de la douleur, et un immense désir de la protéger. Dimitri, sur la prière qui lui fut adressée de chanter, impressionné par ce complet

abandon de la pauvre petite princesse au milieu de toute cette pompe impériale, avait malgré lui soupiré cette triste complainte si singulièrement de circonstance.

En présence de ces deux jeunes femmes : la comtesse si dévouée et si intrépide, la princesse frêle comme un lys dont la corolle est rongée par le ver destructeur qui en sape la vie et la force, un immense sentiment de pitié et de vénération s'empara de nouveau de lui. Il éprouvait pour elles une sorte d'adoration semblable à celle que le croyant ressent devant les martyrs et les saints.

En quittant la grande-duchesse, Dimitri résolut de tout tenter pour la servir. Il était devenu son chevalier, son esclave, son défenseur pour la vie.

Il ne remarqua pas qu'à son entrée dans le palais ainsi qu'à sa sortie, une femme enveloppée de voiles épais se tenait cachée et l'observait attentivement.

XXIV

DIMITRI Constantinowitch emporta en son âme et en son cœur la vision de ces deux jeunes femmes. Sa rencontre avec Xénia au Lastinnoï Dwor et son entrée dans le salon du palais où il avait vu cette auguste enfant brisée par le désespoir, hantaient constamment son cerveau. Sans qu'il pût bien s'expliquer pourquoi, une autre préoccupation se mêlait à ces souvenirs. C'était ce qu'il avait entendu Olga et son compagnon se dire au sujet de cette femme au paquet mystérieux dans la nuit mémorable du crime, et qu'ils avaient revue ensuite, et sans son fardeau, entrer dans une maison de Kamerroï Ostrofski-Prospect, comme

si elle rentrait chez elle. Ne devrait-on pas envoyer quelqu'un à cette adresse? Ne semblait-il pas qu'il y eût là une coïncidence avec la disparition navrante qui les occupait? Dimitri se décida à faire surveiller la maison, et on découvrit que chaque jour une grosse femme, sans doute celle-là même qu'il cherchait, sortait et allait régulièrement à l'île de Brestowsky, voir deux autres femmes, qui y logeaient depuis peu.

Xénia avait donné à Dimitri le signalement des personnes qui avaient eu la garde de l'enfant. Pourquoi, dès qu'il sut tous ces détails, pensa-t-il de suite qu'il était sur leur piste? quoique Xénia lui eût affirmé qu'un décret d'exil ayant été lancé contre elles après la disparition, elles avaient traversé la frontière conduites par des agents.

Cette coïncidence le préoccupait avec une telle persistance qu'il alla droit à l'île de Brestowsky et à la maison signalée.

« — Vous avez des chambres à louer? — demanda-t-il au Dwornik.

— Oui, monsieur. Monsieur désire-t-il les voir?

— Oui. Mais, auparavant, dites-moi si la maison est tranquille ?

— Tout ce qu'il y a de plus tranquille.

— Qui habite ici ?

— Au premier, une famille anglaise ; au second, quelques étudiants très rangés ; et au troisième, deux femmes.

— J'espère qu'elles ne rentrent pas tard la nuit, emplissant l'escalier de leur tapage ?

— Oh ! non, monsieur ! Ce sont deux ouvrières, jeunes encore, mais bien paisibles. Elles ne sortent guère le jour, et travaillent, m'ont-elles dit, pour une grande maison de couture, souvent jusqu'à minuit, une heure. Alors elles s'en vont, presque toutes les nuits, reporter l'ouvrage.

— Ah ! elles s'en vont la nuit, chargées de paquets ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand habitent-elles ici ?

— Depuis le 18 novembre. Elles sont arrivées de la province bien modestement, avec deux ou trois sacs pour tout bagage. »

Dimitri tressaillit. Le 18 novembre ! C'était le 13 que l'enfant avait disparu.

Adroitement, avant de s'en aller, il se fit dé-

crire ces femmes, et la description qu'en fit le Dwornik répondait exactement à ce que Xénia lui avait dit des gardiennes du pauvre petit disparu. Il loua une chambre, et annonça qu'il viendrait l'après-midi même l'occuper.

Il quitta cette maison le cœur rempli d'espoir, se promettant de s'y établir pour y guetter les inconnues. Il les suivrait la nuit, et verrait ce qu'elles emportaient ainsi et où elles l'emportaient. Quel heureux hasard l'avait guidé !

Il lui fallut plus de temps qu'il ne l'avait prévu pour dresser ses batteries dans l'après-midi. La nuit était tout à fait tombée quand il put prendre possession de son logement Au palier du troisième étage, il trouva la porte de l'appartement des inconnues grande ouverte et le Dwornik y complétant un nettoyage.

« — Ah ! monsieur, cet appartement étant plus commode que celui que vous aviez arrêté, je vous le prépare, — dit-il à Dimitri. — Les personnes qui l'occupaient sont parties subitement cette après-midi, rappelées en province par une parente à toute extrémité. Vous pouvez donc profiter de ce logement, plus aéré que l'autre. »

Dimitri eut peine à maîtriser sa déception. Il

y parvint cependant, et, par un habile interrogatoire, il apprit du Dwornik que celui-ci avait fait part à ces femmes des quelques mots échangés entre eux à leur sujet. Ah ! maintenant, ses soupçons s'affermissaient ; il y avait vraiment quelque chose de suspect là-dessous. Et il se trouvait les mains liées ; il ne pouvait, pour le moment, avancer d'un pas.

Elles étaient parties à pied, emportant leur sac, sans que le Dwornik eût la moindre idée de l'endroit où elles étaient allées. Il ne restait qu'une chose à faire : essayer de retrouver leur piste et surveiller la femme au paquet.

On le fit sans obtenir de résultat. Les inconnues ne vinrent pas une seule fois chez elle. On put justifier de l'identité et du domicile de toutes les visiteuses qu'elle recevait ; aucune ne pouvait être l'une de celles que Dimitri recherchait.

XXV

A sa première entrevue avec Xénia, Dimitri avait craint, d'après son récit, que pour en finir une fois pour toutes, Ivan Pétrowitch n'eût tué, dans un moment de rage, l'enfant de la princesse.

Lorsqu'il retourna au palais, sous prétexte de donner sa première leçon à la grande-duchesse, il était très pâle.

« — Madame la comtesse, — dit-il, en s'approchant de Xénia, — éloignons-nous un instant, j'ai à vous parler à vous seule. »

Puis, à voix basse, quand ils furent assez loin de la grande-duchesse :

« — On dit dans la ville que de sinistres trou-

vailles ont été faites dans le canal Hélène... Des débris d'un cadavre d'enfant. Quelques cheveux adhérant au crâne sont de la même nuance que ceux du petit que nous cherchons! » — Dimitri était navré du coup affreux qu'il portait à la jeune femme.

La grande-duchesse, que la princesse de Zorka ne quittait pas des yeux, venait seule vers eux, du bout de la longue salle. Elle avait envoyé la princesse de Zorka chercher quelque chose à l'extrémité de la galerie.

« — Où en sont les recherches? — murmura-t-elle, en remuant à peine les lèvres.

— Tout va bien, Altesse impériale, » répondit très bas Dimitri, ne voulant pas lui apprendre la cruelle vérité.

La princesse de Zorka était revenue. Toute l'attention de Vera Dimitrewna se concentrait sur ceci : la grande-maîtresse pourrait-elle, oui ou non, surprendre quoi que ce fût? Aussi ne remarqua-t-elle pas l'affreuse pâleur de Xénia, dont les genoux fléchissaient sous le choc de la terrible nouvelle.

Le leçon de chant terminée, Dimitri trouva moyen de faire part à Xénia de la surveillance

opérée dans la maison de la femme au paquet et de ses résultats négatifs. Ce paquet, porté mystérieusement la nuit par elle, contenait-il vraiment des cadeaux achetés à une foire, ou bien plutôt l'incident se rattachait-il à la disparition de l'enfant ou à l'assassinat qui passionnait tout Slava? Il était excessivement regrettable qu'Olga eût jeté le petit bas ensanglanté qui eût été un précieux renseignement.

Ce jour-là, Xénia, incapable de demeurer auprès de la grande-duchesse, se sauva affolée et alla sangloter dans sa chambre.

XXVI

UNE seconde entrevue entre madame de Zorka et l'officier bleu eut lieu peu de temps après la première. L'officier bleu donna ordre à la princesse de redoubler de surveillance. Jusqu'à présent, l'espionnage avait été moins étroit, mais on décida désormais que Xénia ne devait plus faire un seul mouvement sans être suivie. On résolut également de prendre l'empreinte des serrures avec une cire molle et de faire faire des clefs qui ouvriraient le secrétaire de la grande-duchesse ainsi que tous ses autres

meubles, et d'agir de même chez la comtesse Protassow. Toute la correspondance de la grande-duchesse et de la comtesse devait être lue.

Puis, l'épaisseur des portières empêchant de rien entendre des conversations murmurées entre elles à voix basse la nuit, on convint de faire lever par un des agents installés au palais quelques lames du parquet d'une des pièces de l'appartement de madame de Zorka située au dessus de la chambre à coucher de la grande-duchesse, et de creuser dans l'épaisseur qui les séparaient jusqu'à ce qu'on arrivât à la tenture plissée du plafond, dans laquelle on pratiquerait un trou invisible. En se couchant sur le plancher de la chambre de madame de Zorka, et à l'aide d'un poinçon ou d'une grosse aiguille à crochet qui écarterait l'étoffe, on pourrait tout voir et tout entendre; on la rapprocherait ensuite sans qu'il fût possible de se douter de quoi que ce soit. Alors l'officier avoua à la princesse qu'on avait tout lieu de supposer Xénia abouchée avec des nihilistes contre lesquels, jusqu'à présent, on n'avait pas de preuves palpables, tant leur habileté était grande. Il termina l'entretien en lui disant : « — Vous concevez,

madame la princesse, avec quelle impatience je vais attendre votre prochain rapport, à présent que grâce à ces nouvelles combinaisons vous serez à même de tout surveiller. »

XXVII

PENDANT ces tristes semaines, la jeune grande-duchesse restait étendue sur sa chaise-longue des heures entières, toute blanche, l'angoisse ne quittant jamais ses grands yeux qui brillaient de jour en jour plus fièvreusement et derrière lesquels on avait comme la sensation du vide. Elle gardait de longs et mornes silences dont on ne savait comment la tirer. Souvent, le matin, on la trouvait à terre, évanouie, le corps glacé, la face livide. Le désespoir brûlait et desséchait toutes ses forces vives. Ne pouvant s'ouvrir à son entourage, la torture de s'entretenir constamment de sujets indifférents augmentait encore le poids de son agonie et lui

faisait fuir ses dames d'honneur. Elle savait ses moindres faiblesses guettées par elles. Ses regards, ses tristesses, ses subites pâleurs leur appartenaient.

Elle se cachait de tous, se minant, dissimulant son mal comme une honte. Seulement, quand elle n'y pouvait plus absolument tenir, un grand spasme muet la secouait. Ivan Pétrowitch l'observait avec une joie secrète : « Quand elle sera fatiguée de souffrir, elle nommera son amant », disait-il, pour excuser vis-à-vis de lui-même son infâme conduite.

L'Impératrice, sachant Vera Dimitrewna en cet état et devinant qu'elle cachait une plaie secrète, alla la trouver, après une longue conférence à son sujet avec le père Milioutine. Elle lui renouvela le conseil déjà donné de tout confier à ce dernier.

« — Je vous l'enverrai chaque jour, ma fille, » — dit l'Impératrice, subitement devenue plus tendre en constatant l'effrayant changement qui s'était fait en la jeune femme.

Le père Milioutine n'avait pas oublié l'état épouvantable dans lequel il avait trouvé la grande-duchesse après la scène avec son mari. Il la questionna au sujet du trouble affreux de ce jour-là,

mais, malgré ses exhortations, il ne put lui arracher aucune confidence. A ses questions cauteleuses elle n'avait qu'une réponse, toujours accompagnée du même frisson :

« — Je n'ai rien... rien... »

Milioutine l'effrayait sans qu'elle sût pourquoi ; il y avait une flamme si étrange dans les regards qu'il lançait sur elle. Pourtant, une ou deux fois, malgré sa fierté, ces mots : « Je suis bien malheureuse ! » sortirent de sa poitrine oppressée. Haletante, la gorge serrée par un sanglot près d'éclater, elle luttait frénétiquement.

« — On allège son mal en le confessant ; il n'est pas chrétien de s'en laisser écraser, » — dit le révérend père.

Mais ni un cri, ni une plainte ne s'échappèrent de ce cœur endolori. Elle restait impénétrablement muette.

Xénia ne vivait plus ; elle tremblait sans cesse que cette douleur comprimée ne fît explosion. L'état de surexcitation dans lequel se trouvait Vera Dimitrewna était terrible. Au moindre bruit, elle tressaillait. Par moments, prise d'hallucinations, la raison de la pauvre enfant semblait s'égarer. S'attachant à Xénia, elle la sup-

pliait de ne pas la laisser seule avec les « monstres » qui la tuaient à petit feu. C'était horrible! Quand ces crises la prenaient les jours de grande réception à la cour où elle ne pouvait se dispenser de paraître, Xénia tremblait qu'elle ne se trahît. Se trahir, c'était l'exil éternel en Thibérie! De si horribles angoisses glaçaient le sang de la comtesse Protassow.

Un jour que la grande-duchesse et la comtesse se trouvaient seules après le départ de Milioutine :

« — Sais-tu quelque chose de nouveau? » s'écria la malheureuse mère, saisissant éperdûment les mains de son amie dévouée

Xénia n'osait répondre. A quoi bon lui faire connaître la triste révélation de Dimitri sur ces restes mutilés retrouvés à divers endroits.

« — Patience! patience! — répondit-elle avec un pâle sourire. — Je crois que nous sommes sur la bonne voie, et, dans notre propre intérêt, il ne faut pas nous laisser aller au découragement. N'oublions pas à quel terrible danger nous serions exposées si quelqu'un se doutait de la vérité!

« — Oui, c'est vrai, — dit la grande-duchesse.

— Mais si tu savais ce que je souffre ! Débarrassée de toute contrainte, je me laisse aller au chagrin qui m'étouffe. Quand je suis seule, je pleure, je crie, je voudrais mourir ! Oh ! toi si dévouée, promets-moi, si tu ne réussis pas à me rendre mon enfant, de me donner au moins un poison violent qui me tue. Puis, chose horrible ! la présence de ce prêtre qu'on m'impose me fait mal... J'ose à peine le dire, mais il me regarde comme un prêtre n'a pas le droit de regarder une femme !...

« — Chut !... chut ! — s'écria Xénia, terrifiée à la pensée que quelqu'un pût surprendre ces mots échappés à la princesse. — Calme-toi ! Le Cercle impérial va commencer tout à l'heure ; il ne faut pas qu'on t'y voie ainsi émue. »

Tout en donnant ce sage conseil à la malheureuse jeune femme, les yeux de Xénia Pawlowna se remplissaient de larmes.

Les paroles de Vera Dimitrewna n'avaient rien d'exagéré. La comtesse avait souvent remarqué quels regards ce pope si imposant osait porter sur la belle grande-duchesse.

A ce moment, on frappa à la porte.

C'était une femme de chambre, envoyée par

la grande-maîtresse pour prévenir Son Altesse Impériale qu'elle devait, dans une demi-heure, être prête en toilette d'apparat.

La grande-duchesse était dans un tel état de désolation morale et d'affaissement physique, prenant à peine quelques bribes de nourriture par jour, qu'elle eût été incapable de se tenir debout si Xénia ne lui eût fait boire quelques gouttes d'une solution arsenicale qui lui donna un peu de force et de couleurs. Elle éloigna aussi les femmes de chambre de service, toutes des espionnes; elle coiffa, habilla la malheureuse princesse, mit un peu de rouge sur ses joues blêmes, lui murmurant sans cesse :

« Surtout, ne pleure pas! Au nom de Dieu! pour ton enfant, maîtrise-toi ! »

Au même moment, une dame d'honneur et la grande-maîtresse vinrent chercher la princesse pour la cérémonie.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Vera Dimitrewna joue royalement son rôle pendant ce Cercle interminable. Elle a l'air bien froid, bien impassible. Il faut qu'elle se raidisse

convulsivement pour empêcher les larmes et les sanglots de déborder de sa poitrine gonflée et de la trahir devant ces dames en grande toilette qui, l'une après l'autre, s'inclinent devant elle.

Une rebellion effrénée et une obéissance passive luttent sans cesse dans ce cœur meurtri, devenu insensible à tout, incapable de rien. La fixité de la pensée qui la ronge, la conduisant à la démence, paralyse tout élan de cette volonté qui ne sait plus vouloir, qui ne sait plus pouvoir. Xénia ne la quitte pas des yeux. Oh ! comme elle tremble de la voir défaillir !

Tandis que la cérémonie s'avance, Vera Dimitrewna devient de plus en plus livide. Quand on lui parle et qu'elle est obligée de secouer sa torpeur, elle montre un visage si douloureux qu'elle semble sortir d'une longue agonie. Xénia frissonne en observant la pâleur mortelle et les tressaillements de cette physionomie expressive, qui commence à laisser tomber le masque de glace qu'elle n'a plus la force de porter.

La cérémonie finie, lorsque Vera put enfin être seule, elle s'enferma à double tour dans sa chambre, et, se jetant tout habillée sur son lit, elle enfonça sa tête dans ses mains crispées et,

écrasant son visage contre ses oreillers, elle resta là, secouée par un spasme effroyable, meurtrie dans le farouche entêtement de son éternel désespoir, devant ses bras à jamais vides d'enfant !

XXVIII

En descendant la Serski Perspective, qui, ayant visité Slava, ne connaît ce quartier de Seski, habité par les classes pauvres. Là, près d'une grande boutique où sont exposés les rognons de bœuf, la fraise de veau, et, pour les jours de jeûne, les poissons salés, les lentilles et les pois confits, existait une maison mal famée, dont le premier étage était une vaste salle d'auberge. A toute heure du jour et de la nuit, des garçons vêtus à la russe, absolument blasés déjà sur les orgies qui s'y répétaient constamment, servaient les consommateurs, presque tous ivres ou somno-

lents; car l'hôte jetait un narcotique dans les boissons servies à tout client dont la bourse paraissait bien garnie, afin de pouvoir le faire piller ensuite au jeu de Pharaon par les filous, habitués de l'endroit.

Les mauvais coups se concertaient, dans une cave, autour de bols remplis de ce mélange de rhum et d'eau-de-vie qu'on appelle : popereschnik.

Dimitri, incessamment occupé de retrouver les meurtriers de l'enfant, et sachant qu'il aurait là un vaste champ pour observer les êtres qu'il cherchait, avait loué une chambre dans ce bouge et y venait toutes les nuits à certaines heures. Par une soirée très noire où aucune étoile ne brillait au ciel et où l'épaisse neige, longtemps tombée, amortissait le bruit des pas, comme il arrivait sans bruit, presque devant la porte il glissa. Tandis qu'il s'arrêtait pour essuyer la neige de ses vêtements, il aperçut, lui tournant le dos, deux formes féminines.

« — Es-tu bien sûre qu'il habite ici ? — disait l'une de ces femmes.

— Je l'ai vu entrer deux nuits de suite, ce beau professeur de chant que la comtesse

Protassow a amené au palais. Tu sais bien que très cachée et très voilée, afin que, s'il avait vu ma photographie, il ne pût me reconnaître, j'ai épié son entrée et sa sortie le premier jour qu'il y est allé. Ah ! monsieur fait des enquêtes auprès des dworniks qui obligent de pauvres femmes à quitter le logis qui les abrite? Eh bien, nous lui rendrons la pareille, et peut-être la police aura-t-elle plus d'intérêt à connaître son domicile que le nôtre.

— Allons ! allons ! pas de bêtises, — répondit la première femme. — N'engageons pas de luttes inutiles ! N'avons-nous pas assez de nos propres affaires? Ah ! mon Dieu, je commence à croire que nous aurions mieux fait de fuir immédiatement après le meurtre, ainsi que l'ordonnait le grand-duc. »

Comme elle prononçait ces mots, elle fit volte-face et vit Dimitri derrière elle. A la grande stupéfaction de celui-ci, elle l'accosta, tandis que sa compagne s'en allait vivement.

« — Je vois, monsieur, que vous nous écoutiez — dit-elle à bout portant — parce que vous supposez que c'est nous qui avions la garde d'un enfant que vous cherchez? Eh bien, j'aime

mieux vous l'avouer de suite, vous avez deviné juste. C'est bien nous. »

Puis, hâtivement, rapidement, sans lui laisser la possibilité de prononcer une parole, elle lui dit que si, malgré un ordre venu de haut les exilant de Slava, elles bravaient le péril d'y rester, c'était parce que, torturées de remords, elles s'acharnaient à faire tout au monde pour retrouver cet enfant. Alors, avant que Dimitri eût eu le temps de lui adresser une seule question, elle entra dans l'auberge et y disparut daus une chambre qui avait certainement une double issue.

Une seconde fois, ces femmes lui échappaient.

XXIX

On conçoit la profonde émotion de Dimitri après cette rencontre.

La grande-duchesse et Xénia, sachant les nourrices exilées par la troisième section en raison de leur situation près de l'enfant, ne pouvaient croire que ce fussent elles.

« — Je crains que vous n'ayez été la dupe d'une imposture effrontée », — dit la comtesse à Dimitri.

Dimitri lui répondit que bien qu'il fît nuit, il pouvait affirmer qu'elles répondaient au signalement qu'elle-même lui en avait donné.

A l'époque dont nous parlons, une certaine intimité commençait déjà entre Xénia et Dimitri.

La comtesse le voyait presque journellement et avait eu occasion de beaucoup l'observer.

Il avait une façon très fière d'écarter de lui par le respect exagéré qu'il témoignait. Dans sa dignité naturelle, il y avait une certaine hauteur, et Xénia ne fut pas longue à constater qu'aucun des princes à la cour n'était aussi grand seigneur. Ses manières avaient une toute autre distinction que celles de ces hommes à la mode, dont le vulgaire persiflage les fait ressembler à des laquais mal élevés, et qui n'ont que le vernis extérieur dû à leur tailleur et à leur bottier.

Quand on débitait devant lui une de ces banales impertinences mondaines considérées comme spirituelles, rien qu'à la glaciale gravité avec laquelle il relevait les yeux, le hâbleur restait interdit. Dans ce temps misérable d'intérêt personnel, où tous sont constamment à l'affut pour s'emparer de quelque chose comme d'une proie, il était si inouï de rencontrer un être ne voulant rien, que le respect et l'étonnement de Xénia prenaient chaque jour des proportions plus grandes. Aussi lui confiait-elle tout ce qui la touchait, tandis que Dimitri, tout en lui témoignant une immense sympathie, ne

trahissait rien de ses sensations. La jeune femme voyait clairement qu'entre eux était un monde qui demeurait fermé pour elle. Une seule fois, il laissa jaillir une pensée intime. Ils parlaient de la faiblesse humaine :

— « Hélas ! Dieu nous a fait ainsi, — disait Xénia.

— Dieu ! En êtes-vous bien sûre ? — répliqua Dimitri amèrement.

« Quand on remue la lie du cœur de l'homme et que l'on voit quelles bassesses viennent à la surface, l'horrible pensée vous saisit que seul un démon a pu concevoir et enfanter l'être humain. Et voilà pourquoi il y en tant qu'il faudrait annihiler ! »

Il dit cela dans une explosion de colère qu'il apaisa aussitôt, tant était grand l'empire que cet homme avait sur lui-même.

— « Mais il y a des exceptions, il y a des cœurs, des dévouements sublimes... — dit Xénia.

— Ceux-là proviennent d'une étincelle divine tombée du ciel dans cette boue, » — reprit le jeune homme en fermant les yeux comme s'il voulait éteindre la flamme qui les brûlait.

Mais, pour en revenir à ces femmes, l'horrible

mot de meurtre prononcé par elles épouvantait Xénia. Elle savait Ivan Pétrowitch capable de tout. Ce qui l'effrayait le plus, c'était que bien qu'à la Morgue continuassent des envois successifs de débris de cadavre d'enfant repêchés dans la Nersa et le canal Hélène, un ordre supérieur défendait qu'on en parlât.

Cette défense formelle donnait à craindre que la victime ne fût en effet l'enfant de la grande-duchesse. — « Mais soyez tranquille, madame la comtesse, — assura Dimitri, — je saurai si les femmes que j'ai rencontrées ont menti. Et si l'enfant vit encore, nous ferons céder le grand-duc en tenant suspendue sur sa tête la terreur de voir son infamie dévoilée dans tous les journaux radicaux de l'étranger. »

XXX

PENDANT que la découverte des morceaux du cadavre continuait à émotionner tout Slava, — car moins on en parlait dans les journaux et plus on en chuchotait les détails, vrais ou imaginaires, les agents de Dimitri (les seuls qui s'occupassent sérieusement de l'affaire) apprirent que de nouveaux débris retrouvés mettaient sur une piste importante; car ils étaient enveloppés dans un essuie-mains brodé semblable à ceux qu'on place toujours près des autels, et la façon spéciale dont il était fermé indiquait qu'un membre du clergé ou tout au moins une dévote, sans cesse au milieu d'objets de sainteté, y avait mis la main.

On comprend dans quelle surexcitation étaient Xénia et Dimitri. Ils se livraient aux conjectures les plus diverses. Qui étaient ces deux femmes, deux fois dépistées par Dimitri ? Certes ! elles avaient distinctement parlé d'un assassinat. Pourquoi craignaient-elles tant que le grand-duc les vît à Slava, si ce n'étaient pas celles-là même exilées par lui ? Puis, pourquoi les aurait-il exilées si elles n'étaient pas effectivement les complices d'un crime ? D'autre part, lorsque la pauvre petite grande-duchesse affolée s'écriait que le grand-duc avait certainement tué son fils, Xénia et Dimitri réfléchissaient pourtant que cela n'était pas possible, qu'il lui eût fallu des complices, — et n'eût-il pas dû aussi les faire disparaître pour s'assurer de leur silence ? D'ailleurs, pouvait-il ignorer que même dans les palais il y a des espions par lesquels les comités nihilistes sont informés de tout ce qui s'y passe ? que les princes sont épiés nuit et jour sans qu'ils s'en aperçoivent et qu'un crime aussi monstrueux ne pourrait rester caché ? L'enfant devait être vivant. Peut-être même était-il toujours avec ces femmes. Mais pourquoi alors restaient-elles à Slava, malgré leur expulsion, si réellement c'étaient elles ?...

Pour qu'elles l'osassent, il fallait qu'un motif grave autre que celui dont l'une d'elles avait fait l'aveu à Dimitri, les retînt... Mais si c'était réellement ce motif-là ?....

Xénia fit tout au monde pour parvenir à les voir. Elle eût alors été fixée de suite sur toutes ces questions. Elle et Dimitri battirent tous les quartiers de Slava, firent démarches sur démarches, mais en vain. Nulle trace d'elles !

Dimitri trouvait une âpre volupté à accompagner la comtesse dans ces anxieuses expéditions où l'angoisse du suspens glaçait le sang de la jeune femme. Marchant ou assis en voiture auprès d'elle, ses yeux dévoraient son gracieux profil. Et cependant il était mélancolique et mécontent de lui-même. Il ne voulait à aucun prix songer à Xénia, et, malgré lui, il n'y avait plus une seule de ses pensées qui ne lui appartînt. devinait-elle et partageait-elle ce frémissement intérieur qui l'agitait tout entier à son approche ? Dans tous les cas, il le dissimulait sous un masque glacial.

Nombre d'agents disséminés par Dimitri passaient les nuits dans les cabarets louches et borgnes, dans l'espoir que, parmi tous les propos

débités par la canaille et les malfaiteurs qui les fréquentaient, on glanerait peut-être un mot utile qui mettrait sur la voie. On parlait beaucoup des agissements d'une certaine bande de bohémiens dont les vols et les crimes impressionnaient vivement les populations. On racontait aussi que l'audacieux Giskra, bohémien très célèbre par ses vols aux grandes foires annuelles de Kishni Sowgorod, venait d'arriver à Slava pour étrangler le tyran parce que sa fille adorée avait été pendue dans le procès des quatorze.

Les agents avaient entendu bon nombre d'entretiens bizarres entre des gens avinés ; vu pas mal de rixes plus ou moins graves, mais, à part cela, rien de nouveau, rien d'intéressant.

— « Deux choses me hantent constamment, — dit un jour Xénia à Dimitri. — La première, c'est votre rencontre avec ces gardiennes de l'enfant, que la grande-duchesse et moi croyions depuis longtemps parties de Slava. Êtes-vous bien sûr que vous ne vous êtes pas trompé ? car vous n'avez jamais vu d'elles que leurs photographies. Une heure avant leur départ, elles avaient écrit à son Altesse Impériale une déchirante lettre d'adieux... et leur départ paraissait bien réel. Puis

ce nom de Giskra me tourmente. Dès que vous l'avez prononcé, j'ai dit à madame la grande-duchesse qu'il éveillait en moi un vague souvenir et qu'il me semblait l'avoir autrefois entendu déjà dans la bouche de la nourrice de l'enfant.

« Bien que je commence à désespérer, — continua-t-elle, — il ne faut pas perdre courage, mais tout tenter pour arriver à notre but. En matière de police, la plus petite chose peut nous servir de point de départ et être le bout du fil conducteur. Tout en faisant rechercher et fouiller pour découvrir à qui appartenaient ces tristes restes coupés en morceaux, il ne faut pas oublier que rien n'indique qu'ils soient positivement ceux du cher petit être que nous cherchons. »

En quittant Dimitri, Xénia se rendit à la Morgue, cachée par un voile très épais et voulant tout voir par elle-même, se disant avec raison que la moindre observation, le moindre nom saisi au hasard serait peut-être de nature à la guider.

La foule défilait devant les débris du cadavre ; car, malgré les efforts de la police pour étouffer l'affaire, le crime faisait grand bruit.

« — Tiens ! — entendit-elle dire par un moujik en chemise rouge, qui parlait à une

jeune femme dont les yeux terrifiés s'écarquillaient sur les deux petits bras et le tronc du cadavre, — on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a là une vengeance. Assassiner un bébé de trois ans qui a des petites mains si fines et si soignées, il y a là-dessous quelque chose qui est au-dessus de nous et le malfaiteur est sûrement quelqu'un de haut rang qu'on n'ose arrêter. »

Le soir de ce même jour, quand Xénia put, sans être aperçue, — du moins elle le croyait, — s'échapper du palais, elle rejoignit Dimitri pour savoir si ses agents avaient du nouveau.

Malgré toutes ces terribles et douloureuses circonstances, les entrevues avec Dimitri lui devenaient de jour en jour plus douces. Pourtant, le jeune homme conservait toujours son apparence impassible. Même maintenant que dans l'excès de son désespoir elle épanchait de plus en plus son cœur dans le sien, il ne parlait jamais de lui-même.

Quelque étrange qu'il fût pour Xénia de s'intéresser à cet homme si froid, si fier, et d'un rang si inférieur au sien, elle sentait son cœur s'émouvoir. A côté des plaies morales repoussantes qu'elle côtoyait dans la vie, et surtout

parmi le monde de la cour; à côté des hideux intérêts personnels, des bassesses horribles qu'elle voyait constamment en jeu, ce caractère viril et résolu ressortait lumineusement.

Dimitri raconta à Xénia que ses agents, disséminés comme nous l'avons dit un peu partout, avaient enfin concentré leurs soupçons sur la veuve d'un pope, qui recevait chez elle des bohémiens mal famés. Après d'habiles visites à plusieurs blanchisseuses du quartier où elle demeurait, on avait cru découvrir — triomphe inespéré! — que la serviette enveloppant les membres mutilés lui appartenait. Une espionne habilement déguisée en ouvrière en avait, en effet, trouvé chez elle cinq absolument semblables.

Cette veuve Dadian devait être la femme au paquet, car elle habitait précisément cette même maison du Kamerroï Ostrofski Prospect où les nihilistes l'avaient vue entrer la nuit de l'assassinat du préfet. Le cercle des soupçons se rétrécissait, la clarté commençait à se faire. Découvrirait-on maintenant la preuve que les femmes rencontrées la nuit à Seski étaient bien les nourrices de l'enfant?

XXXI

MADAME de Zorka et l'officier bleu se voyaient chaque jour. Tout en remerciant la princesse des rapports qu'elle lui envoyait régulièrement, l'officier, craignant son trop grand zèle, se permit de lui adresser quelques observations.

— « Surtout, — lui dit-il, — ne restez pas constamment auprès de madame la grande-duchesse. En vous rendant importune, vous vous ferez éviter. »

Il lui conseilla de laisser Vera Dimitrewna de temps à autre seule avec Xénia, et, au lieu de

tant la surveiller ostensiblement, de paraître plutôt ne pas faire attention à la comtesse Protassow.

— « A quoi bon s'occuper ainsi d'elle, écouter ce qu'elle dit à haute voix dans les salons du palais ? — dit l'officier.

« Ce qu'il faut, c'est de savoir ce qu'elle fait lorsqu'elle se croit affranchie de tout contrôle, et, par dessus tout, si elle a un amant. — Ah ! c'est là le point capital, et je ne serais pas surpris que ce Dimitri, ce soi-disant professeur de chant qu'elle a introduit au palais, n'ait fait là une grande impression. On le dit à présent rédacteur d'une feuille nihiliste. On affirme que des réunions de journalistes ont lieu une ou deux fois par semaine dans une maison du numéro 8 de la Bilionaya. Nous avons acquis la certitude que ce n'est pas là que s'imprime la feuille secrète, mais je veux savoir ce qui s'y passe et quel est l'aspect de ces réunions. Ce sera mon point de départ pour découvrir l'imprimerie secrète. Il faut qu'un agent se loge dans cette maison et cherche à se lier avec le dwornik, afin d'arriver à être le témoin caché des délibérations de ces journalistes occultes.

« Il paraît qu'on y parle d'une façon très séditieuse contre monseigneur le grand-duc Ivan, ce qui indique que la comtesse Protassow leur a monté la tête, le grand-duc et sa femme ne vivant malheureusement pas en bonne intelligence. Il faut que j'aie le signalement exact de toutes les personnes présentes. Dimitri sera sûrement du nombre. Vous verrez que nous ferons de précieuses découvertes si vous suivez à la lettre mes instructions. »

La princesse écoutait l'officier avec une attention soutenue :

— « Soyez sûr, monsieur l'officier, — dit-elle, — que je profiterai de ces nouveaux conseils, mais je vous assure que Xénia Paulowna est aussi étroitement surveillée que dans une prison. Pas un de ses mouvements ne nous échappe ; toutes les portes du palais sont gardées. Ce Dimitri est venu déjà plusieurs fois à la tombée du jour donner des leçons de chant à la grande-duchesse ainsi qu'à la comtesse. Par le moyen que vous savez, ce trou au plafond, on a entendu presque tous leurs entretiens. Ils parlent sans cesse de la découverte des restes mutilés d'un cadavre, cadavre que, dit-on

calomnieusement, la police a intérêt à cacher. Quand la comtesse sort, on pénètre dans ses appartements et on lit sa correspondance. Mais ce qui me paraît le plus suspect, c'est lorsque cet homme envoie des lettres par un messager spécial. Dès que la comtesse les a lues une ou deux fois, elle les brûle, et, sans doute, les choses les plus graves nous échappent. »

L'officier bleu devint tout soucieux.

— « Il est regrettable qu'elle soit tellement sur ses gardes, — dit-il. — Je vous le répète, madame la princesse, je crains que vous n'ayez montré trop de zèle.

— Je vous affirme que non. — D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la comtesse Protassow, nous avons mis la main sur une lettre très importante, retrouvée à demi-consumée dans les cendres. Vous voyez si je néglige quoi que ce soit! je fais même visiter les cendres. Dans cette lettre, Dimitri revient sans cesse sur une entrevue avec deux femmes mystérieuses rencontrées dans la rue. Malheureusement, nous n'en avons pu lire beaucoup, car de très petites parcelles en existaient encore, et ce n'est qu'après des efforts inouïs pour les rappro-

cher, les recoller, que nous pûmes y déchiffrer ce que je viens de vous rapporter. »

Le lendemain, les premiers mots qui tombèrent des lèvres de l'officier bleu en revoyant la princesse de Zorka furent :

— « Eh bien, avez-vous envoyé au numéro 8 de la Bilionaya ?

— Oui, ce matin, — répondit la princesse, — et l'agent a fait parler le Dwornik. Grâce à l'eau-de-vie qu'il lui a fait boire, il a appris qu'en effet Dimitri est un écrivain, et qu'à certains jours, où d'autres individus viennent l'attendre, il arrive chargé de papiers dont il donne connaissance à ses amis. Notre émissaire a ensuite demandé s'il n'y avait pas dans la maison un appartement qui pût lui convenir pour des rendez-vous avec une femme du monde. Après en avoir visité plusieurs, il a chosi une chambre exactement au-dessus de celle où ces hommes se réunissent.

— Malgré tous vos efforts, vous n'avez pu encore découvrir le domicile de Dimitri ?

— Hélas non ! monsieur l'officier. Je crains aussi que mes visites journalières chez vous ne soient surveillées. A partir de demain, au lieu

de venir je vous enverrai chaque jour un rapport écrit. Attendez-vous bientôt à du nouveau. En vingt-quatre heures il peut se passer bien des choses, et je vous renseignerai aussi minutieusement que si je vous parlais. »

XXXII

VOICI la lettre que l'officier bleu reçut, vingt-quatre heures après, de la princesse de Zorka :

« Suivant vos conseils, l'agent s'est installé « dans la maison où Dimitri tient ses conciliabules. Là, comme nous l'avions déjà fait au « Palais, on a percé un trou dans le plancher de « la chambre, et après d'habiles creusements on « est arrivé au plafond de la pièce au-dessous. « On y est nuit et jour en observation, de sorte « qu'aucune réunion n'aura lieu sans être surveillée. »

Autre lettre de la même au même :

« Aujourd'hui, la comtesse Protassow a de-
« mandé à madame la grande-duchesse, devant
« toutes ses dames d'honneur, la permission de
« sortir demain soir pendant plusieurs heures pour
« aller voir une amie malade à la campagne. Que
« faut-il faire? Suivre Xénia à la campagne? »

L'officier bleu à la princesse :

« Certainement, il faut la suivre! Soyez sûre
« qu'elle ne l'a dit au palais qu'afin de pouvoir
« sortir sans éveiller les soupçons. Il est positif
« qu'elle a quelque but important. Il faut abso-
« lument savoir à quoi s'en tenir. Si réellement
« elle va à une gare et quitte Slava pendant
« quelques heures, en donnant un bon pour-
« boire au garde du train il vous enverra un télé-
« gramme et nous apprendrons ce qu'il faut
« connaître.

« Il me semble certain qu'elle n'a nullement
« l'intention de quitter la ville, mais qu'elle
« simule un départ pour s'assurer la liberté
« de ses faits et gestes. »

La princesse de Zorka à l'officier bleu :

« Xénia n'a pas été à la campagne. Le « temps qu'elle a passé hors du palais, elle l'a « employé à battre Slava, en compagnie de « Dimitri, à la recherche de quelqu'un. Mais de « qui ?

« Maintenant, voici le rapport que je reçois « du numéro 8 de la Bilionaya :

« A huit heures, hier soir, les journalistes se « sont réunis ; Dimitri en est certainement le « chef. Parmi les individus arrivés l'un après « l'autre, se trouvaient trois femmes. Un vieux, « à l'air très malin, est resté dans la salle qui pré- « cède celle des séances, sans nul doute pour « empêcher qu'on écoutât aux portes. Ils ne se « doutaient guère que j'étais là, tranquillement « allongé au-dessus d'eux, sans que rien pût « m'échapper.

« L'existence en plein Slava d'une imprimerie « secrète dirigée par Dimitri est un fait certain. « Mais tout en parlant de l'imprimerie, des « sacrifices et des héroïques efforts faits pour la « maintenir, pas un mot n'a indiqué l'endroit où « elle se trouvait.

« On s'est longuement entretenu des souf-
« frances du peuple. On a dit comment, plus
« tard, les esclaves d'aujourd'hui frapperont de
« leurs chaînes brisées leurs oppresseurs.

« Ils ont ajouté que les temps n'étaient plus
« où la personne du Czar était sacrée pour le
« Tartare; que maintenant, le courant libéral
« inonde le pays de ses flots régénérateurs. Ils
« se sont surtout montrés très excités en parlant
« d'un enfant disparu.

« Des paroles très séditieuses ont été pronon-
« cées contre un grand personnage qu'ils accu-
« sent d'un crime. On a discuté s'il y avait lieu
« de le condamner à mort séance tenante, et de
« lui envoyer sa sentence avec la menace qu'elle
« serait ponctuellement exécutée s'il ne rendait
« l'enfant à la mère.

« On a parlé aussi de la mort du capitaine
« Sudejkin *, de celle du fonctionnaire d'État
« Strelnikoff **, non seulement décrétées par
« eux, mais encore exécutées.

« Quel peut être ce crime imputé à un haut
« personnage?

« Mais il n'y a pas l'ombre d'un doute, nous.

* Fusillé (octobre 1883), à Pétersbourg, par les nihilistes.

** Fusillé (18-30 mars 1882), à Odessa, par les nihilistes.

« sommes en présence d'une redoutable bande
« de nihilistes, que nous pourrons prendre
« comme des souris dans une souricière le jour
« où nous le voudrons.

« C'est bien Dimitri qu'ils considèrent comme
« leur chef; c'est lui qui dirige les conciliabules.

« On a aussi parlé d'une serviette qui enveloppait des restes mutilés, et de la découverte que
« ce linge appartenait à une femme Dadian,
« la veuve d'un pope. Ils se sont écriés qu'il
« était honteux à la police de fermer les yeux sur
« de pareils crimes; que les particuliers étaient
« maintenant contraints de faire leurs enquêtes
« eux-mêmes.

« La séance s'est terminée à onze heures et
« demie. Impossible, quoi qu'on l'ait immédiatement filé, de découvrir le domicile de
« Dimitri. Il a pris toutes sortes de chemins
« détournés, et après avoir fait faire à ceux
« qui le suivaient presque le tour de la ville, sa
« trace a été perdue dans une maison à double
« issue. »

En lisant ces communications, l'officier bleu pâlit, une vive émotion s'empara de lui.

« Si seulement nous mettions la main sur l'imprimerie clandestine avant que cette maudite femme ait tout découvert! Que peut-elle chercher, en courant ainsi tous les quartiers de Slava avec Dimitri? — murmura-t-il. — Bast! Lors même qu'elle saurait, que peut-elle faire? Elle peut bien découvrir qu'il est mort, mais non la main qui l'a frappé. Le plus grave, ce sont ces femmes dont parle Dimitri dans sa lettre à demi brûlée. Si celles qui eurent la garde de l'enfant n'ont pas quitté Slava, c'est un danger terrible pour le grand-duc, car, après tout, elles sont ses complices. Cependant, en restant, si elles sont découvertes, c'est l'exil en Thibérie, sinon la mort, qu'elles risquent... — et elles resteraient? C'est là le point capital de l'affaire. Mes agents pourtant les ont cherchées inutilement partout, dans tous les garnis, les maisons meublées, les hôtels, et même dans les maisons particulières.

« Bah! ces femmes-là sont des intrigantes. Elles veulent extorquer de l'argent à la grande-duchesse en faisant croire à ses émissaires, qui ne les connaissent pas, que ce sont elles qui ont eu la garde de l'enfant.

« Oui! mais comment des créatures absolu-

ment étrangères connaîtraient-elles le secret de la grande-duchesse, si bien gardé que même la princesse de Zorka ni aucune des dames du Palais n'en ont rien découvert ?

« Il faut avoir l'œil ouvert. Puis il est urgent qu'il survienne un accident à la comtesse Protassow, puisque nous ne pouvons la mettre en prison Cette femme est trop forte. C'est elle qui mène tout ! »

XXXIII

XÉNIA et Dimitri allèrent eux-mêmes trouver la femme Dadian. En l'effrayant habilement, ils arrivèrent à obtenir d'elle l'adresse de Giskra, et en leur faisant entrevoir à tous deux un danger non moindre que celui d'être soupçonnés du meurtre de l'enfant, ils en extorquèrent l'étonnante révélation qu'ils ne le croyaient pas mort, mais livré à un saltimbanque nommé Grégor, qui recrutait à droite et à gauche des petits sujets pour les dresser pour le cirque. Une revendeuse, du nom de Kikina Kriloff, habitant le Dolshoï prospect, le lui aurait porté, ajoutèrent-ils, mais en suppliant

instamment Xénia et Dimitri de ne jamais trahir de qui leur venait cette information.

Ils allèrent ensuite chez cette revendeuse. Après quelques hésitations, elle avoua tout et dit qu'une femme blonde, répondant exactement au signalement d'une des nourrices, lui avait amené le petit, la priant de faire perdre sa trace en le vendant à ce saltimbanque. Certes, pensèrent Xénia et Dimitri, cette femme Kriloff devait être la parente ou une amie intime de celle qui avait eu la garde de l'enfant de la Princesse.

Par Madame Kriloff, on sut que du 12 au 18 novembre le pauvre petit avait habité avec Grégor. Elle accompagna Xénia et Dimitri dans leurs tristes recherches à la Morgue, et reconnut de suite, à côté des restes mutilés, le bonnet en fourrure qu'il portait.

Elle-même, pour consoler et amuser un peu l'infortunée petite créature ahurie et terrifiée, y avait brodé la grande étoile en perles qui s'y voyait encore, pendant une visite qu'elle fit chez Grégor.

Désorientée, Xénia n'avait jamais été si déprimée ! D'une part, Giskra assurait que l'enfant était vivant. De l'autre, la serviette trouvée autour

des restes mutilés appartenait bien à la veuve Dadian, qui se justifiait en déclarant qu'un de ses ennemis alors avait dû sans doute la lui voler pour les envelopper, et la femme Kriloff, qui, sur la parole de Giskra, avait conduit l'enfant à Grégor, avouait elle-même reconnaitre positivement ce bonnet.

En la quittant, Xénia et Dimitri se firent conduire là où on leur avait dit qu'habitait Grégor, dans un repaire horrible d'un quartier mal famé. Il était en voyage. Cette nouvelle foudroya Xénia, qui nourrissait depuis quelques instants le fol espoir de retrouver là l'enfant. Mais ils apprirent effectivement que, du 12 au 18 novembre, un charmant bébé y avait réellement demeuré avec Grégor, qui le rouait de coups et passait une grande partie des journées à le dresser à des exercices d'agilité. Très intéressés par ce pauvre petit, les voisins avaient plusieurs fois questionné Grégor sans en pouvoir rien tirer. Seulement une fois, étant ivre, il s'était vanté que cet enfant lui rapporterait tout l'argent qu'il voudrait s'il révélait un gros secret qu'il venait d'apprendre par hasard, mais que ce qui le retenait c'était la terreur d'une affreuse ven-

geance de ceux qui avaient intérêt à ce qu'il gardât le silence.

On laissa Xénia et Dimitri visiter en compagnie du Dwornik le bouge du saltimbanque, pour qu'ils vissent s'ils trouveraient quelque indice démontrant que c'était bien l'enfant qu'ils cherchaient.

Des quantités de costumes de clowns et de saltimbanques, un tout petit maillot rose pendu à un clou, juste de sa taille, furent les premiers objets qui attirèrent leurs regards. Une émotion poignante étranglait Xénia à la pensée que le malheureux petit avait enduré ici des tortures sans nom, qu'il y avait peut-être été assassiné.

Un seul lit bas se trouvait dans l'appartement; mais dans un coin, une espèce de couchette, formée par un amas de paille, semblait encore garder l'empreinte d'un corps mignon. Xénia en fit la remarque : « En effet, c'est sur cette paille que couchait le petit, » répondit le Dwornik avec l'indifférence du pauvre, et surtout du pauvre tartare, accoutumé à tant de privations.

Xénia n'avait jamais ressenti d'impression aussi sinistre que celle qu'elle éprouvait dans le bouge de cet homme que, dans son for intérieur, elle

accusait d'être le meurtrier de l'enfant. Mais elle avait beau chercher, examiner, elle ne trouvait rien. Alors le Dwornik lui dit qu'il croyait bien avoir vu dans une boutique de bric-à-brac la médaille que l'enfant portait au cou.

On se rendit de suite chez le brocanteur. Dès l'entrée dans le magasin, Xénia aperçut la médaille si connue. Tous ses doutes s'évanouirent. L'enfant vu avec Grégor, lors même qu'une lueur d'espoir subsistât que ce ne fût pas lui dont les restes gisaient à la Morgue, était évidemment le fils de la princesse. La probabilité d'arriver à une certitude quelconque se présentait enfin. D'un autre côté, la femme Kriloff déclarait avoir reconnu le bonnet à la Morgue, et sa description du petit était exacte; car elle parlait même d'une marque à la joue qu'il avait effectivement. Devant tous ces témoignages contradictoires, que devait-elle croire?

Il fut nettement établi d'après le livre de Cosimo, le brocanteur, que c'était le 18 novembre, qu'il avait acheté cette médaille.

Environ trois semaines auparavant, un soir, très tard, un homme à mauvaise figure était entré chez lui, raconta Cosimo, avec un enfant

qui semblait avoir une peur terrible de son compagnon.

— « Que me donnez-vous pour l'objet que porte au cou ce petit? » — avait dit l'homme, complètement ivre.

« Le prix fut vivement débattu entre nous, — continua Cosimo. — Alors, l'homme voulut retirer la médaille du cou de l'enfant, qui, malgré sa terreur, opposa une résistance désespérée. Il criait toujours :

« Maman !... Maman !... »

« Mais nous eûmes facilement raison du pauvre bébé, » dit Cosimo.

Xénia retenait avec peine ses larmes en écoutant ce récit, qui était doublement dramatique dans cette boutique ignoble, remplie de défroques de toutes sortes.

— « Enfin, — continua Cosimo, — je tenais la médaille et je la payai en roubles bien sonnants. L'homme s'éloigna avec l'enfant dans l'obscurité et le brouillard.

— « Êtes-vous bien certain, monsieur, que cette vente ait eu lieu le 18 novembre?

— Tenez, madame, voici mon livre qui en fait foi, » — et il montra son registre de vente.

On y lisait, à la date du 18 novembre : « Achat d'une médaille byzantine. »

Le 18 novembre !... C'était bien le jour où, d'après les renseignements pris de tous côtés, l'enfant avait pour la dernière fois été vu vivant ; mais là s'arrêtaient les détails. Le brocanteur ne savait pas où l'homme s'était dirigé avec lui en le quittant.

Après avoir payé à Cosimo le prix qu'il demanda de la médaille, Xénia retourna au logis de Grégor. En questionnant de nouveau le Dwornik, elle apprit d'une manière positive que Grégor et le petit avaient quitté la maison le 18 novembre, vers quatre heures de l'après-midi, et qu'ils n'y avaient plus reparu.

— « Je suis sûr de ce que je dis, car c'est le jour de la fête de ma femme, et j'avais engagé ce Grégor à venir boire du Vodka. Il avait accepté, aussi fûmes-nous fort surpris de le voir descendre l'escalier ayant son sac de voyage sur le dos et l'enfant à la main. C'était surtout pour donner un instant de plaisir à ce pauvre petit, pâli par les larmes et les privations, et pour lequel ma femme et mes filles ressentaient une si profonde pitié, que nous nous étions décidés à l'inviter. »

Xénia resta songeuse. Elle souffrait en voyant que plus elle croyait avancer dans cette affaire ténébreuse, plus les ombres s'épaississaient et moins la lumière se faisait.

XXXIV

QUOIQU'IL ne fût que quatre heures de ce soir de décembre quand Xénia et Dimitri quittèrent le repaire de Grégor, la nuit était complètement venue. — En sortant, ils ne virent pas deux hommes appuyés contre le mur de la maison vis-à-vis celle de Grégor. Tout à coup, Dimitri, tournant son regard de ce côté, aperçut un individu visant Xénia, la main sur la détente d'un revolver. Le coup aurait frappé la comtesse en pleine poitrine, s'il ne s'était élancé et ne lui avait fait un rempart de son corps. La balle vint s'amortir sur la montre que Dimitri portait sous son épaisse pelisse de fourrure. Ce fut un

moment suprême, qui passa avec la rapidité de l'éclair. Dimitri, livide à la pensée du danger que courait Xénia, l'entoura de ses bras et la poussa dans la maison afin de la mettre à l'abri d'un nouvel attentat.

Quant à la comtesse, elle éprouva une commotion si violente et en même temps si délicieuse, appuyée contre ce cœur qui battait à grands coups désordonnés pour elle, qu'elle ferma un instant les yeux pour savourer cette voluptueuse langueur qui la prenait tout entière. Puis, subitement, elle s'arracha à lui, confuse, et pour donner le change, malgré le drame qui venait de se passer, elle fut prise d'un rire strident et nerveux.

Les auteurs de la tentative d'assassinat avaient disparu pendant que Dimitri faisait rentrer Xénia dans la maison. L'ayant mise en sécurité, il s'élança dans la rue à leur recherche, mais inutilement. Quand il retourna près d'elle, il était redevenu impassible, quoiqu'il frémît intérieurement et sentît encore dans ses bras cette fine taille souple qui s'abandonnait.

— « Que peut vouloir dire ceci? » s'écria Xénia.

Un sourire amer plissa les lèvres de Dimitri.

— « Je crains, madame, que vous ne soyez signalée aux sbires d'Ivan Pétrowitch. »

Mais, chose étrange, au lieu de songer à leurs ennemis, leurs cœurs battaient si tumultueusement d'un immense amour qu'il les absorbait, les enivrait à l'exclusion de tout autre sentiment. Xénia ne songeait qu'à une seule chose : la simplicité avec laquelle Dimitri avait exposé sa vie pour elle.

. . . . . .

Ce soir-là, la comtesse n'eut plus qu'une idée fixe : Dimitri. Mais il n'était même pas de son monde ! lui chuchotaient les conventions sociales dans lesquelles elle avait été élevée. Quels sarcasmes à affronter de la part des siens si elle l'épousait ! Un pâle sourire de défi plissa son front et ses lèvres roses à cette pensée. Dans ses yeux jaillit un éclair de combat. Le monde... ses amies... Qu'était-ce que tout cela auprès de *lui !* Quel autre réunissait ainsi la force morale à la force physique ? Puis l'amour ne comble-t-il pas tous les espaces ? Elle ! abaissée en devenant sienne ?... Quelle ironie !... Cet abaissement serait sa grandeur. Un sentiment infini comme l'amour se calcule-t-il ? Ne renverse-t-il

pas tous les obstacles qui obstruent sa route? Cette force qui entraînait Xénia vers Dimitri n'était-elle pas, malgré toutes les suggestions de la raison et des convenances, le courant le plus fort dans sa vie ?

. . . . . .

Quand l'officier bleu apprit qu'on avait manqué Xénia, ses sourcils se contractèrent et il marcha longtemps de long en large, réfléchissant profondément.

XXXV

L'ARDEUR avec laquelle Xénia poussait ses investigations l'empêcha d'abord de remarquer un grand changement chez la grande-duchesse. La pauvre enfant, après les premières révoltes, retombait dans la morne résignation du désespoir. Pendant des heures, elle restait, sans desserrer les lèvres, allongée sur un tas de coussins, frêle et si diaphane qu'elle en était presque transparente, toute la fraîcheur de ses vingt ans envolée, sapée par l'intensité de ses tortures. Deux grands yeux, comme écarquillés d'horreur devant d'effroyables plaies intérieures, vivaient seuls dans le dépérissement de ce corps émacié de fantôme. Lasse d'attendre, connaissant

la férocité d'Ivan Pétrowitch, elle se disait que tout était fini, que jamais plus elle ne reverrait son cher enfant !

Ivan Pétrowitch, quoique partagé presque complètement entre ses maîtresses et ne cessant de brutaliser sa femme, était malheureusement encore violemment épris d'elle. Elle savait qu'elle passait dans le tas avec ses autres conquêtes féminines, qu'il se ruait sur elle en sortant du boudoir de quelque belle petite qui s'était montrée récalcitrante ; mais elle était devenue si désespérée que tout lui était indifférent, excepté les luttes et les souffrances de Xénia. Pour cette autre elle-même si dévouée, elle ressentait une pitié si infinie qu'elle se déclarait guérie, résignée... Hélas ! parce que tout espoir avait quitté son âme.

— « Il est mort ; il est au ciel, — disait-elle quelquefois. — Il n'a plus besoin de moi ! »

Elle souriait alors d'une si tendre façon que Xénia, incapable de supporter la vue de ce déchirant martyre, s'enfuyait précipitamment.

Dès qu'elle se trouvait seule, le sourire s'éteignait sur les lèvres de Vera Dimitrewna. Oh ! comme elle sentait qu'entre ce mari brutal et le

désespoir qui la minait, même le dévouement de sa sœur ne la soutiendrait plus longtemps. Alors, ses traits se fixaient dans une convulsion d'angoisse ; de nouveau elle s'abandonnait à cette torture continue qui déchirait ses entrailles de mère, et contre laquelle elle venait de combattre avec une si féroce frénésie.

Lorsque, un peu remise de son émotion, Xénia revenait à son poste d'affection, elle ne pouvait qu'essuyer les grosses gouttes de la sueur d'agonie qui perlaient sur le front de sa pauvre petite sœur, et lui revoir ce sourire navré que Vera Dimitrewna s'efforçait de reprendre pour elle.

Ce qui n'échappait pas à la comtesse, c'est la froideur que lui montrait le grand-duc. Ainsi que pour chacune des femmes qu'il rencontrait sur son passage, il avait tout essayé pour la séduire, et sa haine datait déjà de l'horreur avec laquelle elle avait repoussé ses tentatives. Puis, tenu, par les rapports de la princesse de Zorka, au courant de l'énergie de ses démarches sans trêve, il se savait en elle une terrible ennemie. Cependant, il la craignait et n'osait la renvoyer du Palais. En cela, peut-être aussi suivait-il le conseil de l'officier bleu.

Dans cette existence toute de transes, ce qui alarmait surtout Xénia c'était l'arrivée constante au Palais d'hommes inconnus et toujours nouveaux, avec lesquels le grand-duc s'enfermait des heures entières. Après chacune de ces entrevues, son humeur s'assombrissait, il éclatait en sarcasmes, en sous-entendus, évidemment dirigés contre elle.

Un matin, il entra brusquement dans le boudoir de la grande-duchesse. Il était livide. Vera Dimitrewna et Xénia comprirent qu'il allait se passer quelque chose de grave.

S'adressant à Xénia :

« — Je viens, madame, vous demander une explication, — et en même temps il lui tendit un papier qu'il tenait. — Quelle est cette signature ? »

Xénia, dans son trouble, ne lut d'abord que ces mots imprimés : « *Le comité exécutif* », et au-dessous : « *Imprimerie de la Narodnaja Volga, décembre 188...* » Elle eut tout à coup l'intuition de ce que pouvait être Dimitri. Un violent battement de cœur la prit.

— « Et maintenant, prenez connaissance de l'écrit, — continua le grand-duc. — Et vous

aussi, madame, — ajouta-t-il avec un ricanement sauvage, — lisez avec votre complice!

— Que voulez-vous dire, monseigneur? — répondit la grande-duchesse indignée.

— Votre tête est donc tellement devenue un chaos par vos intrigues ténébreuses, que le sens des mots vous échappe? » — vociféra Ivan Pétrowitch.

Xénia et la Princesse, stupéfaites, lurent enfin. C'était une lettre dans laquelle le « Comité exécutif » condamnait le grand-duc à la peine de mort, si, dans un délai fixé, l'enfant mystérieusement enlevé ne reparaissait pas.

— « Pour une grande-duchesse des Tartares, c'est très bien, madame! — s'écria Ivan Pétrowitch, écumant de rage.

— Monseigneur, — répondit Vera Dimitrewna, froide et digne, — sur le Christ agonisant que vous voyez là, je jure que je ne sais rien, entendez-vous? rien!... *absolument rien!* Vous persistez à me croire coupable? Eh bien, je consens à en subir toutes les conséquences. Que pouvez-vous me faire souffrir encore? Rien ne peut aggraver mon malheur! Au contraire, en

me torturant physiquement, peut-être l'agonie mortelle du cœur se calmera-t-elle. »

La malheureuse parlait avec une résignation désespérée absolument terrifiante dans un être aussi jeune.

Xénia se taisait. Elle prenait le temps de réfléchir.

Ne s'étant jamais doutées que Dimitri fût le chef de la célèbre et redoutable imprimerie de la Narodnaja Volga, l'effroi des deux jeunes femmes était grand de se trouver en rapports directs avec des nihilistes.

— « Une seule chose peut vous sauver ! — cria le grand-duc, — si toutefois il y a encore grâce pour vous deux en ce monde.

« Dites le nom de vos complices ! Livrez-moi leurs adresses !...

— Monseigneur, nous n'avons rien à révéler, — interrompit dédaigneusement la grande-duchesse. — Ni Xénia ni moi ne savons de quoi il s'agit.

— Et moi, je vous le répète, vous parlerez ! — s'écria brutalement le grand-duc, grinçant des dents.

— Ignorantes de tout ce dont vous nous par-

lez là, nous n'avons rien à avouer,—répéta Vera Dimitrewna avec fermeté. — Et qui me dit, monseigneur, que ce papier que vous tenez n'est pas un piège infâme ?

— Alors, dites plutôt que vous vous défiez de votre mari, un grand-duc des Tartares ! vous, entrée dans ma famille pour y apporter la honte et le déshonneur ! »

Très pâle, toute tremblante d'une injure qui la cinglait en plein cœur, Vera Dimitrewna parvint pourtant à se contenir.

— « Je suis si stupéfaite de tout ce que vous me dites que je n'y peux ajouter foi... N'est-ce pas ? » ajouta-t-elle, se tournant vers Xénia.

Cette dernière, ainsi arrachée à la surprise qui la paralysait, oublia un moment le rôle passif qu'elle s'imposait devant le monde pour mieux servir sa maîtresse :

— « Pardonnez, monseigneur, si j'ose me mêler à ce débat, — dit-elle. — Vous êtes trop juste, trop sensé pour ne pas voir que Son Altesse Impériale ne saurait mentir.

— Voilà une remarque qui dépasse l'impertinence, surtout dans la bouche d'une inférieure,

d'une conspiratrice! » exclama le grand-duc, en frappant violemment du pied.

Xénia, outragée, se leva vivement. Son sang bouillonnait. Elle aurait pu tuer ce misérable. Elle sentait courir en elle cette impulsion brûlante de la rage la poussant à lui sauter à la gorge. Mais, plus forts encore que sa fureur étaient son amour pour la princesse, sa terreur pour Dimitri. Ces derniers sentiments domptèrent le premier; elle se tut.

La grande-duchesse comprit tout ce que son amie souffrait en se maîtrisant héroïquement comme elle venait de le faire elle-même.

Les larmes tombant sur ses joues amaigries, elle courut à sa dame d'honneur :

— « Xénia!... Si ma mère vivait encore! ma pauvre mère, qui doit verser des larmes de sang à la vue de mon martyre! elle n'aurait pas fait plus pour son enfant que ce que vous venez de faire pour moi.

— Trêve à toutes ces scènes! — s'écria le grand-duc. — Je le répète, vous êtes toutes deux dans une position très grave. Vous n'en pouvez sortir qu'au prix des aveux les plus complets, et en écrivant ici, sur ce papier, — il mon-

trait le document qu'il tenait toujours, — où se trouve cette imprimerie nihiliste recherchée en vain depuis si longtemps. Parlez donc ! Sinon, madame, — dit-il, en regardant Xénia avec fureur, — on finira par trouver ce Dimitri Constantinowitch, et c'est lui qui paiera de sa vie toutes vos trahisons ! »

La grande-duchesse regarda en tremblant Xénia Pawlowna. La malheureuse était livide ; mais, se maîtrisant :

— « Que voulez-vous que je dise, monseigneur ? — répondit-elle, avec énergie, — puisque, sur mon âme, sur mon honneur, je vous jure que je ne sais rien ! »

Le grand-duc, au paroxysme de la colère, s'élança sur la comtesse, et sa lourde main s'abattit en un coup formidable sur l'épaule de la frêle jeune femme. La grande-duchesse poussa un cri terrible. Xénia et le grand-duc se regardèrent fixement. Les yeux d'Ivan Pétrowitch, ne pouvant supporter l'éclat de ceux de la comtesse, se détournèrent, et il sortit, tête baissée.

Quand Xénia et la grande-duchesse furent seules, elles se regardèrent attérées.

— « Nous sommes perdues ! — dit sourde-

ment Vera Dimitrewna, — et tu t'es compromise à cause de moi !

— Silence, ma sœur bien aimée, » — murmura Xénia, essayant par un effort surhumain de maîtriser son agitation, afin de ne pas tuer d'épouvante la crucifiée que tant de tortures accablaient. Elle lutta pour rester calme, mais c'en était trop, même pour ses forces, et les deux jeunes femmes éclatèrent en sanglots.

Lorsque la violence de son désespoir se fut un peu apaisée, Xénia se sentit encore plus terrifiée.

Consternée, elle se disait que tout était perdu, qu'on lui enlèverait sa liberté, qu'on l'empêcherait de sortir ; et cependant il y avait urgence à ce qu'elle vît, non Dimitri lui-même, c'eût été la dernière des imprudences, et pour lui et pour elle, mais quelqu'un qui le prévînt du danger qu'il courait et de la nécessité qu'il y aurait pour tous qu'il prît la fuite.

Elle hésita d'abord, mais, comme avant tout elle était énergique, elle se dit que ce qui pourrait lui arriver de pire serait d'être suivie et arrêtée. Elle résolut donc d'essayer de suite de quitter le palais.

Après avoir fait part de sa résolution à la grande-duchesse, elle monta chez elle et s'apprêta à sortir. A son grand étonnement, aucun obstacle ne s'opposa à son passage.

XXXVI

De retour au palais, Xénia Pawlowna voulut, comme à son ordinaire, pénétrer dans les appartements de la grande-duchesse.

Les portes en étaient fermées au verrou. Elle frappa longtemps inutilement. Enfin, une femme, complètement inconnue, vint lui ouvrir.

Xénia, après avoir jeté sur cette créature un regard étonné, se préparait à entrer lorsque celle-ci lui barra le passage.

— « Ne voyez-vous pas que je veux passer ? — exclama la comtesse avec irritation.

— J'ai ordre de vous en empêcher.

— Ordre de m'empêcher de remplir mon ser-

vice?... Je suis dame d'honneur de la grande-duchesse. Je suis sortie pour elle, et j'ai ordre de la venir trouver dès mon retour.

— Vous ne pouvez passer. J'ai des instructions formelles du grand-duc. »

Stupéfaite, Xénia s'arrêta. Un instant elle songea aux terribles incidents du matin. Puis, prenant, sous l'impulsion de son cœur, un élan irréfléchi, elle courut vers les appartements d'Ivan Pétrowitch. Ne se laissant pas intimider par l'aide-de-camp de service, elle passa outre.

Dans le cabinet de travail, elle trouva le grand-duc en compagnie de l'officier bleu dont nous avons déjà entretenu le lecteur, et d'un autre individu aussi inconnu que la femme qui l'avait empêchée de pénétrer chez la grande-duchesse.

Le grand-duc et les deux hommes parlaient très bas, tellement absorbés par ce qu'ils disaient, qu'avant que le Prince ne l'eût entendue entrer, Xénia était debout devant lui.

Voyant ces hommes si préoccupés, une terreur folle s'empara d'elle. Sans doute l'imprimerie secrète était découverte, le messager qu'elle venait d'expédier arrivé trop tard, et Dimitri

déjà arrêté... emprisonné ! Son cœur, partagé entre son amour pour ce dernier et son attachement pour Vera Dimitrewna, connut tous les déchirements de l'anxiété la plus poignante. Affolée, elle s'écria :

— « Dois-je comprendre, Altesse Impériale, que les appartements de madame la grande-duchesse Vera Dimitrewna sont devenus sa prison ?

— Oui, c'est précisément ce que vous devez comprendre, vous, l'espionne de... »

Un regard significatif de l'officier bleu arrêta le grand-duc. Xénia Pawlowna blêmit d'indignation. Encore une fois, elle sut se maîtriser.

L'officier bleu, voulant réparer la maladresse commise par le grand-duc, prononça quelques mots à l'oreille de Son Altesse et, s'approchant de Xénia :

— « J'ai l'honneur, madame la comtesse, — dit-il, — de vous informer que monseigneur le grand-duc vous autorise à reprendre vos fonctions auprès de Son Altesse Impériale. »

Xénia, heureuse du résultat de sa démarche, s'élança au dehors et gagna les appartements de la grande-duchesse.

Elle la trouva assise devant une table, la tête dans ses mains.

En sentant les lèvres chaudes de Xénia sur ses cheveux, elle poussa un cri; puis, reconnaissant sa compagne dévouée, elle se remit du tressaillement nerveux qui l'avait secouée.

— « Toi !... toi ici !... Mais il m'a dit, il n'y a pas une heure, que je ne te reverrais plus jamais ; qu'il allait t'envoyer en Thibérie avec tous tes complices !

— Que s'est-il donc passé pendant mon absence ? — demanda Xénia. — Ont-ils découvert la retraite de Dimitri ?

— Je ne puis te répondre, — dit la grande-duchesse avec déchirement. — Hélas ! je ne vois plus autour de nous que malheur ! que sang ! qu'exil ! Mais qui t'a laissée entrer chez moi ?

— Qui, si ce n'est le grand-duc lui-même ? — dit Xénia.

— Ah ! ne me parle plus de lui ! Ne prononce pas son nom, je t'en supplie ! Un pressentiment horrible m'écrase. Quoi que vous en disiez, mon fils est mort, et c'est le grand-duc qui l'a assassiné !... »

Avant qu'elle eût pu ajouter une parole, la

porte s'ouvrit brusquement et Ivan Pétrowitch parut sur le seuil. A la pâleur livide répandue sur ses traits, il était évident qu'il avait tout entendu, mais il n'en laissa rien paraître :

— « Je viens vous rapporter ce bracelet que vous avez laissé tomber, madame la comtesse, » dit-il, présentant avec beaucoup de cérémonie le bracelet à Xénia. Puis il se retira.

Les deux femmes se regardèrent.

— « Il a tout entendu ! » murmura la grande-duchesse.

Xénia resta un moment silencieuse, puis, redressant fièrement la tête :

— « Les choses ne peuvent en rester là, — dit-elle. — Il faut que nous prenions une résolution énergique. Tu dis que Milioutine ne cesse de t'affirmer qu'il peut tout?...

— Oui ! c'est ce qu'il me répète chaque jour. »

En prononçant ces mots, la grande-duchesse rougit violemment.

Un tremblement la secoua. Puis, comme s une honte terrible la poussait à se cacher, elle se blottit frémissante dans les bras de Xénia, qui pressa doucement sur son cœur cette blonde tête alanguie:

— « Pauvre enfant!... dit-elle alors, se détournant pour cacher son émotion. Elle ne pouvait supporter la vue perpétuelle des angoisses de cette sœur adorée. — Tu es si jeune! si inexpérimentée! Comment ton esprit naïf, facilement dupé, luttera-t-il contre le sien si souple, si fin, rompu, comme celui de l'avocat le plus retors, à toutes les ruses? Si j'étais certaine qu'il pût quelque chose et que tu fusses de force à lutter avec lui, je te dirais : « Il faut, à tout prix, essayer! »

— Hélas! Je n'ai que mes larmes à lui opposer! Cela ne suffira-t-il pas pour le fléchir?... »

Xénia secoua douloureusement la tête :

— « Chère innocente, lui ouvrir ton cœur ne fera rien! Il faut lui montrer que tu es une femme de volonté, exiger de lui son appui contre le grand-duc. Il est tout puissant auprès de l'Impératrice. Il faut être diplomate et arriver ainsi à savoir s'il joue une comédie, ou si réellement il peut te dire où est l'enfant. Et puis, me permets-tu une prière? tu le fléchiras pour qu'il nous aide à sauver Dimitri! »

Vaincue à la fin, la courageuse créature laissa lourdement tomber sa tête sur le dossier du fau-

teuil de Vera et pleura. Les larmes, chez elle, étaient une manifestation si exceptionnelle que la grande-duchesse fut effrayée.

Cette fois, le cœur de Xénia s'était enfin ému. Elle aimait ! et celui qu'elle adorait courait les plus grands dangers. Son cœur était poignardé par cette anxiété, et la blessure voulait saigner. Mais vite elle essuya ses yeux, et cherchant à s'apaiser en parlant :

— « Pardonne, ma sœur, ce moment de faiblesse qui ne se renouvellera plus ! Récapitulons ensemble ce que tu diras à Milioutine. D'un instant à l'autre il peut venir ; il n'y a pas une minute à perdre. Jusqu'à ce jour, tu as refusé de te confesser à lui. Dis-lui, dès son arrivée, que tu as changé d'avis, que tu veux entièrement lui ouvrir ton cœur brisé. Tu n'as pas de meilleur moyen à employer. »

Au moment même on frappa à la porte. — Milioutine parut sur le seuil. Xénia se retira.

XXXVII

Très pâle, la grande-duchesse lui tendit une main glacée.

Comment entrerait-elle en matière? Il fallait agir avec tant de promptitude qu'elle prit la résolution de combattre à tout prix la terreur, la honte intime qui la retenaient de parler. Elle sentit que si elle ne se jetait pas tête baissée dans le vif de son sujet, tout serait de nouveau perdu et l'entrevue n'amènerait aucun résultat.

— « Mon père, — dit-elle résolûment, — j'ai toujours refusé de me confesser à vous. Eh bien, aujourd'hui, je veux tout vous dire! »

Et, avec le recueillement qu'exige le grand acte de la confession, elle se mit à genoux.

Le pope se revêtit de l'épitrachilion et attendit les aveux de son auguste pénitente.

Le moment était grave et émouvant.

Milioutine étendit les mains sur cette tête de vingt ans à la chevelure d'or inclinée devant lui, et prononça les paroles sacramentelles.

Très émue, presque étouffée par les sanglots, la malheureuse enfant commença à chuchoter à voix très basse quelques mots racontant au pope le secret de la naissance de son enfant, la scène du jour de son mariage, enfin son martyre de tous les instants.

— « Et cependant, mon Père, je suis innocente ! — dit-elle d'une voix presque affermie. — Quelque infâme a dû abuser de moi. Élevée par ma mère dans une candeur absolue, le jour de mon mariage je ne savais encore rien... rien... Le monde, porté seulement à croire au mal, se refusera à ajouter foi à mon affirmation, quoique je ne dise que la vérité... Pendant toutes ces années passées, j'ai beau chercher dans mes souvenirs, scruter mes intimes pensées, je ne sais qui je dois accuser !

— Oui, oui... je vous crois ! — interrompit Milioutine. — Vous êtes malheureuse, vous êtes

victime. Mais Dieu vous commande de ne pas chercher à connaître le criminel... Et l'était-il tellement? vous êtes si belle! »

La grande-duchesse recula involontairement devant le regard enflammé du Père.

— « Il faut prendre en pitié toutes les faiblesses humaines, — continua Milioutine. — Christ commande la mansuétude, le pardon. L'amour est un terrible maître! Qui sait s'il ne s'était pas emparé de celui qui vous a déshonorée à ce point que la passion l'ait rendu fou?

« Car on a dû vous endormir, profiter d'un sommeil léthargique. Vous avez raison de dire que vous ne savez rien de la vie, rien de ses passions, rien de ses orages. Mais moi, j'ai connu un homme viril, passionné, qu'on avait placé auprès d'une enfant candide et pure telle qu'il n'en avait jamais rencontré auparavant. Devant sa beauté troublante, devant tout le charme énivrant qui émanait d'elle, ses sens s'allumèrent, s'irritèrent davantage jusqu'au jour où, à demi fou, éperdu, il lui fallut à tout prix cette femme. Et alors, il descendit jusqu'à l'infamie, jusqu'au crime. Depuis, il en a été cruellement puni; car il a dû assister aux souffrances de celle qu'il ado-

rait sans oser s'avouer coupable. Sa position était si haute qu'il n'avait pas le courage d'appeler sur lui cette honte. Il a passé des nuits d'insomnie en luttes terribles avec sa conscience, et, désespéré, il est venu se confesser à moi. Je sais tout ! et pourtant la confession me scelle les lèvres...

« Imaginez-vous quelque chose de plus navrant, en raison de l'intérêt si sincère que je vous porte ! ! ! Et maintenant, le croyez-vous? même à présent et voyant quel effroyable malheur il a consommé, la faiblesse et la passion continuent chez cet homme à l'emporter sur le devoir : il vous désire encore !

— Ah l'infâme !... l'infâme !... l'infâme !... »

Elle poussa un cri terrible.

— « Son nom ?... — dit-elle tout à coup, approchant son visage convulsé de celui de Milioutine. — Il me faut son nom, *pour l'aller tuer ! ! !* »

Voyant que le pope secouait la tête :

— « Vous refusez de me le dire, après toutes mes tortures, toutes mes angoisses ? Mais ne comprenez-vous pas qu'il faut que j'aille à lui ! Et vous, il faut que vous lui ordonniez de vous

délier de votre serment ! Il faut qu'il me voie, que je l'émeuve par mes cris, par mes larmes, par mes malédictions !

« Je me jetterai à ses pieds en suppliante, moi qui suis l'offensée ! Je vous en conjure, conduisez-moi à lui ! Mon Dieu ! mon Dieu !... vous ne pouvez pas me refuser cela ! C'est pour la vie de mon enfant que je prie ! — Elle parlait avec la frénésie du désespoir et de l'égarement.

— Malheureuse enfant ! — dit le pape,. — mais si vous y alliez, il vous dirait : « Donnez-« vous à moi, et l'enfant vous sera rendu ! » Il vous répèterait qu'il y a si longtemps qu'il vous désire, dans la fièvre de ses nuits sans sommeil, qu'il n'a pas la force de ne pas vous prendre encore. Voulez-vous vous exposer à ce qu'il vous dise tout cela ?... Dites ! le voulez-vous ? »

La malheureuse mère, même devant l'horreur du contact du pape, oubliait tout, sinon qu'il lui affirmait qu'il était au pouvoir de quelqu'un de lui rendre l'enfant qu'elle croyait à tout jamais perdu et qu'elle avait entendu un mot lui rendant l'espérance. La pensée en était si forte qu'elle étouffa tout autre sentiment en elle.

— « Je ferai tout ! tout ! pour revoir mon

enfant ! — s'écria-t-elle. — Tout !... tout !... tout !... »

A peine ces mots étaient-ils prononcés qu'elle sentit subitement des lèvres ardentes courir sur son front, sur ses joues, sur son cou ; et avant même qu'elle eût pu se rendre compte de ce qui se passait, elle était étreinte passionnément par le pope.

Elle poussa un rugissement. — « Monstre !... Monstre !... » et, se débattant, elle parvint enfin à s'arracher de ses bras.

Terrifié par les cris de la grande-duchesse qui pouvaient entraîner un scandale affreux, Milioutine, comme mû par un ressort, reprit une attitude solennelle. La saisissant violemment par les poignets :

— « Silence ! — exclama-t-il d'une voix sourde. — Ne me craignez pas ; notre entretien cesse là et nous ne reviendrons plus jamais, — m'entendez-vous bien, madame la grande-duchesse ? — plus jamais sur ces sujets brûlants. Supposez que je n'ai rien dit... que j'ai eu un accès de délire... que je ne sais rien de l'enfant ! »

De suite, il vit combien ces derniers mots jetaient ce cœur de mère, que l'espérance commen-

çait à ranimer, dans l'angoisse la plus violente. La malheureuse le regarda épouvantée, puis se jetant à ses pieds avec un cri déchirant et dans des phrases incohérentes entrecoupées de sanglots :

— « Pardonnez-moi de ne pas avoir su mesurer la portée de mes expressions ! Un tel tumulte de terreur et d'espoir se fait en moi que mon âme broyée ne sait plus ni supplier ni persuader. Je tremble tellement que je suis paralysée, quand, au contraire ! je voudrais par mon désespoir réveiller toute votre compassion. Oh ! si vous saviez ce que je souffre, ce que j'ai souffert, ce sentiment deviendrait si fort en vous qu'il dominerait toute autre pensée ! On n'a jamais voulu me croire quand je disais que j'étais innocente, et je criais toujours : Pourquoi mentirais-je ? pour qu'on m'absolve et me plaigne ? Mais je ne veux la pitié de personne ! Je ne crains aucun mépris ! Je ne crains pas même le refus d'absolution que, certes ! un prêtre ferait à une pécheresse impénitente, qui ne demande pas grâce puisqu'elle avoue qu'elle est prête à commettre n'importe quel crime, afin d'éteindre cette rage folle d'agonie dans un cœur qui ne peut vivre

davantage avec cette angoisse d'incertitude sur le sort de son enfant, idée fixe qui lui ôte toute autre crainte !

« Ma mère m'avait si saintement élevée ! Et voilà qu'on a fait ici, d'une naïve et pure créature qui croyait en tout, une âme qui ne croit plus à rien, pas même à Dieu ! puisqu'il permet une iniquité aussi monstrueuse que l'enlèvement à sa mère d'un enfant trop faible pour se défendre, qu'on bat, qu'on maltraite, qu'on a assassiné peut-être ! tandis qu'elle ne peut rien ! rien ! rien ! que crier, râler, sangloter quand elle est seule, et cacher devant tous sa désolation sous le sourire et l'impassibilité. Et vous, qui me devriez aide et soutien, vous me refuserez votre secours une fois l'exaltation de ce moment tombée ! Comme avant, je resterai sans appui, ni de Dieu, ni des hommes ! »

Elle se tut un instant, puis, effrayée, ne voyant pas l'émotion du pape, elle chercha dans un effort suprême à effacer les dernières lueurs de colère que l'horreur évidente qu'elle lui avait témoignée allumait en lui :

« — Cependant, mon père, si vous ne pouvez ressentir de pitié, si la passion vous emporte,

je veux vous aimer! — continuait-elle, presque folle. — Prenez-moi! faites de moi ce que vous voudrez! Vous l'avez bien compris, il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir de la faiblesse, de l'épouvante, du désespoir qui m'affole! La terreur pour le sort de mon petit enfant, — oh! mon petit enfant, si beau, si blanc, dont je baisais les petits pieds et les boucles d'or, — à la fin a vaincu tout en moi!... tout!... Je suis à bout! Ma santé est perdue. J'ai dû tout subir, tout cacher! Personne n'a eu pitié de moi! Au contraire, tous ils m'ont abandonnée, excepté Xénia, ma chère Xénia. Avec quelle joie, quelle cruauté, me voyant tombée en disgrâce, n'a-t-on pas plongé le couteau dans ce cœur qu'on ne trouvait pas assez à vif! Au nom de Dieu! ne me dites pas que vous ne me parlerez plus jamais de mon enfant! Ne m'enlevez pas le seul bien qui me reste sur cette terre: l'espérance! »

Comme elle parlait encore, son regard s'arrêta tout à coup avec une étrange fixité sur Milioutine. Puis, brisée par ses supplications, poussant un soupir, elle tournoya sur elle-même et s'affaissa. Un long gémissement, interrompu par le hoquet des sanglots, s'échappa de sa poi-

trine oppressée. Ces cris de la désolation humaine montèrent vers Milioutine.

Maintenant, tout ce poids de souffrances morales dont elle avait été étouffée pendant si longtemps et qu'elle avait dû refouler au fond de son cœur, se frayait un passage dans un débordement convulsif de cris et de larmes.

Un irrésistible sentiment de commisération, joint à un remords atroce, fit à ce moment place, chez Milioutine, à la violence des sens. L'idée que cette femme avait été mère par lui — car c'était lui, le monstre, qui avait violé la pauvre enfant inconsciente, — l'attachait avec une force toute puissante à cette créature broyée par la douleur. D'un élan passionné, il se jeta à ses pieds :

— « Madame la grande-duchesse, revenez à vous ! Votre désespoir me tue ! A votre tour, ayez pitié de moi, tout criminel que je suis ! »

Tendrement, il la releva. Elle le laissait faire, le regardant, sans le voir, de ses yeux égarés. Il la posa doucement sur un canapé. Elle ne le repoussa pas quand il tenta de lui faire avaler quelques gouttes d'eau pour calmer ses sanglots.

« — Vous ne savez pas ce que c'est qu'arracher un enfant à sa mère! — continuait-elle à râler. — J'étais comme folle quand le grand-duc, le jour de mon mariage, m'a parlé sur ce ton de mépris écrasant; mais quand mon fils vint au monde, j'oubliai la honte, j'oubliai le crime commis sur moi, je ne pensais plus qu'à ce chéri. Il semblait que toute ma vie fût entrée dans la sienne! Je ne l'aimais pas : je l'adorais! Ses caresses, ses sourires étaient une ample compensation à l'infamie consommée. Quand on me le ravit, c'était comme si on m'arrachait le cœur de la poitrine!... Il ne restait rien en moi qu'une grande blessure béante, qui saignait toujours et d'où ma vie s'échappait lentement...

« Non!... Laissez-moi!... Je veux mourir!... »

Tout en parlant, elle se dégageait de Milioutine, qui essayait de la retenir quoiqu'il devinât l'horreur qu'il lui inspirait.

— « Pourquoi avez-vous commis ce crime contre moi, monstre! — cria-t-elle alors, dans une brusque reprise de fureur. — Comment me sortirez-vous de toute cette fange où vous m'avez embourbée! »

Puis, subitement changeant de ton :

— « Non, mon père! vous seul pouvez me sauver! Oui! je ferai tout ce que vous voudrez. Pardonnez à ma colère, la douleur m'égare. »

Alors, elle eut une détente :

— « Pourquoi m'empêcher de pleurer? Je deviendrai folle en me contenant plus longtemps! »

Hélas! que n'aurait pas donné, cet homme, à ce moment terrible, pour effacer les désespoirs que son crime avait suscités! Devant cette agonie effroyable, dans laquelle les plaies de ce cœur ulcéré lui apparaissaient à nu, l'hypocrisie lâche qui endurcissait son âme depuis tant d'années tomba tout à coup, et il sentit l'immensité de la réparation due. Il se dit qu'il ne reculerait devant rien pour la laver, elle, l'innocente! Il comprit que s'il restait le saint homme respecté, sa prétendue vertu serait un crime monstrueux devant Dieu; tandis que si, bravement, à la face de tous, il accomplissait son terrible devoir, l'aveu de son infamie devant le monde serait sa réparation devant l'Éternel, l'apaisement de sa conscience et de cette agonie intérieure qui parfois le lancinait si cruellement à la vue du muet dé-

sespoir, du changement effroyable qu'amenaient chaque jour davantage les tortures et les angoisses dans cette enfant écrasée, à demi morte maintenant devant lui.

La vue du ravage fait par la douleur dans cet être venu si radieux, à peine quatre ans auparavant, et qui gisait là devant lui, comme une masse, sur ce canapé, la révolte frénétique des larmes faisant place peu à peu à de profonds soupirs qui soulevaient cette mince poitrine haletante, achevait de le bouleverser. Il comprit quelle lâcheté basse il y aurait à s'agenouiller devant elle pour la consoler, s'il n'était résolu à tout réparer.

Tout réparer? Où cela le conduirait-il! Et après sa disgrâce, à lui, serait-ce l'enfant rendu à la mère?

Oui, certes! si, comme il en avait la presque certitude depuis quelques jours seulement, le pauvre petit n'avait pas été assassiné; car alors, ceux qui avaient pouvoir et puissance autour d'elle, sentiraient l'atrocité du crime commis en le lui arrachant.

Mais cet enfant, où était-il?

Milioutine avait bien été, dès qu'il avait su la

disparition de l'enfant, quoique à lui aussi le grand-duc eût affirmé qu'il était chez les bohémiens, menacer les femmes qui en avaient eu la garde au nom de l'Impératrice, mais dans cet engourdissement de conscience en lequel il s'était laissé vivre toutes ces années, s'en était-il jamais occupé, avait-il éprouvé un autre sentiment que celui de l'attraction des sens vers cette jeune femme si belle, poussée par son crime dans la honte et le désespoir, juste à cette époque où les pudeurs exquises de l'adolescence travaillent si fort un sein vierge qu'un rien devient une offense à sa divine chasteté?

A chaque voyage qu'il faisait à cette campagne où elle se cachait en attendant sa délivrance, quand il la voyait, de jour en jour plus alanguie par cet état qui était son œuvre, quand il la retrouvait le matin sortant si meurtrie des angoisses de ses longues veilles anxieuses qu'on aurait cru que le sang s'était retiré de ses veines; devant ses pâleurs de jeune mère, devant le charme de ses pudeurs intimes qu'elle n'osait même pas exhaler dans la confession, devant ses rougeurs brûlantes qui la faisaient frémir de honte, il s'enivrait d'elle davantage et se rappe-

lait tant de nuits passées sous les fenêtres de la chambre où elle dormait, et où le jour naissant le retrouvait encore! A cette époque, sa conscience, son cœur, son âme étaient des sources taries dont la sève n'affluait qu'à ses sens en émoi.

Jamais son devoir sacré ne lui avait été dicté par son amour. Maintenant, en présence de cette intolérable horreur de la souffrance chez la femme aimée, il se sentait envahi d'une tendresse vraie et ne pouvait supporter l'idée que l'égouttement du sang qui jaillissait des plaies mortelles faites par son crime éclaboussât sa robe de prêtre. Il constatait, stupéfait, l'effroyable néant des raisonnements de son cynisme devant un seul cri de l'âme.

Milioutine ne sut jamais combien de temps il resta, marchant là machinalement devant cette enfant abîmée dans le désespoir, tant la résolution de se détacher de ses propres intérêts pour s'élever jusqu'à l'abnégation absolue d'une réparation qui la sauverait, l'absorbait.

N'y tenant plus, il s'arrêta droit devant elle. Un frémissement le secoua, tandis qu'il regardait bien en face la douleur de cet être chétif,

et de grosses larmes jaillirent des yeux de cet homme vain et orgueilleux. — Il tomba à genoux, exhalant un sanglot : Dieu venait d'entrer en lui ! Tout à coup, sentant irrésistiblement le besoin d'échapper aux regards du pope, la grande-duchesse se leva machinalement et alla vers la porte, qui se referma derrière elle.

Milioutine resta comme cloué devant le canapé vide. Il ne fit pas un mouvement. On l'eût dit pétrifié. Mais subitement, une idée terrible le fit tressaillir. N'avait-elle pas dit qu'elle voulait mourir ? Si, dans son affolement, elle exécutait ce projet ! Si le suicide de cette femme s'ajoutait encore sur sa conscience surchargée à son premier crime ! A cette pensée, il se leva, effaré, et courut hors de la chambre vers celle où la grande-duchesse s'était réfugiée. Là, saisissant la poignée de la porte, et sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il l'ébranla avec égarement.

En ce moment, une voiture sortait de la cour du palais. C'était celle d'Ivan Pétrowitch. Milioutine le vit se pencher à la portière et faire descendre le valet de pied pour lui donner un ordre.

Alors un élan lui vint : courir après le grand-duc, lui tout avouer, réhabiliter et sauver cette pauvre enfant brisée, avant que la lâcheté et l'hypocrisie lui eussent de nouveau scellé les lèvres.

XXXVIII

La porte une fois refermée sur la grande-duchesse et son confesseur, Xénia s'était retirée dans son appartement pour y réfléchir sur les terribles évènements de cette journée. Tard dans l'après-midi seulement, elle sut secrètement par son messager que la police n'avait pas encore mis la main sur Dimitri. Tout en lui envoyant la promesse de redoubler de précautions, malgré les supplications et les avertissements de Xénia, il persistait à ne pas fuir.

Pour la sécurité du jeune homme, elle se dit qu'elle n'aurait plus d'entrevues avec lui. Pourtant, elle eut tant voulu lui parler ! savoir quelque

chose de sa vie et si réellement il était affilié à cette secte redoutable des nihilistes.

Plus que jamais aussi il lui fallait tout savoir au sujet du pauvre petit. Pourquoi le grand-duc avait-il été à ce point violent et brutal? La grande-duchesse était-elle dans le vrai en le croyant l'assassin de son enfant? Pour avoir la clef de cet effrayant mystère, il fallait voir ce Grégor, il fallait le trouver à tout prix.

Quoique perdue dans ses sombres réflexions, Xénia s'étonnait pourtant de l'excessive durée de l'entrevue de Milioutine et de la grande-duchesse, lorsque sa femme de chambre entra précipitamment.

Cette femme, une Française très dévouée à Xénia, avait une sœur depuis quelques jours seulement à Slava. Cette sœur, une de ces couturières parisiennes qui viennent deux ou trois fois par an apporter des nouveautés qu'elles vendent aux grandes dames, avait été, comme la femme de chambre de Xénia, pendant de longues années au service des filles de la reine des Balkans, et, comme elle aussi, méritait toute confiance. Depuis son arrivée, Xénia se faisait adresser chez elle les lettres dangereuses à rece-

voir au palais et avait également donné cette adresse au Dwornik de la maison de Grégor, pour le cas où il aurait une communication à lui faire.

« — Madame la comtesse, — lui dit sa femme de chambre, — il y a à peu près une heure qu'on est venu en hâte me chercher. J'ai trouvé chez ma sœur la fille aîné du Dwornik de la maison qui vous intéresse. Voici, mot pour mot, ses paroles : « Mon père vient de recevoir une lettre de Grégor. Il annonce son arrivée pour ce soir, et dit qu'il écrit surtout afin que ma mère prépare le lit et tout ce dont il aura besoin, parce qu'à aucun prix il ne veut que des étrangers, des gens du quartier comme la vieille femme qui de temps en temps fait son ménage, entrent chez lui. Il est évident qu'il y a du nouveau, et je suis venue vous le dire à cause de l'enfant que cherche votre maîtresse. Il est probable, s'il ne veut personne chez lui, qu'il a quelque chose de grave à cacher.

« Si vous promettez de ne pas me trahir, — a-t-elle continué, — je vous dirai encore qu'un de ces derniers soirs une vieille femme est venue chez mon père et a demandé où était allé

ce Grégor. Comme on ne pouvait pas lui en donner l'adresse, elle s'est mise à pleurer, déclarant qu'elle lui avait vendu un enfant et que la femme de qui elle le tenait le redemandait à grands cris.

« Cette vieille habite le Dolshoï Prospect et s'appelle Kikina Kriloff. Elle a fait promettre à mes parents que s'ils apprenaient où était Grégor ils le lui feraient savoir de suite. Aujourd'hui, dès qu'il a écrit, on a été chez elle, et elle est vite accourue à la maison, montrant une lettre du saltimbanque. Elle avait donc découvert son adresse sans nous. Peut-être revient-il à cause d'elle ?

« Dans cette lettre, qu'elle nous a fait lire, il écrivait qu'il autorisait le porteur à s'installer dans son logement cette nuit, à partir de minuit. Vous comprenez que si cette femme vient, ce n'est pas pour s'en aller les mains vides. »

En entendant le nom de Kriloff, Xénia eut peine à maîtriser son émotion.

Plus que jamais, pensa-t-elle, il fallait qu'elle vît de ses yeux ce qui se passerait cette nuit chez Grégor. Mon Dieu ! si réellement il ra-

menait l'enfant et qu'elle eût le bonheur inespéré de pouvoir s'en emparer, il ne faudrait plus le laisser un seul jour à Slava, à la merci du grand-duc.

Vite, elle combina avec la femme de chambre que sa sœur quitterait Slava le lendemain matin même, sur le petit bateau chaque jour en partance pour les Balkans. A tout hasard, on la préviendrait de ne pas se coucher et de rester debout en attente des évènements.

Mais comment opérer cette surveillance chez Grégor? Dans l'impossibilité de recourir à la police, elle ne pouvait compter que sur elle-même. La nuit, elle sortirait du palais sans qu'on s'en aperçût, du moins elle se l'imaginait, n'ayant jamais encore rencontré d'entraves.

Quelque courageuse qu'elle fût, une appréhension terrible lui serrait le cœur. Prendre sur elle cette surveillance, c'était effrayant. Mais il n'y avait pas à hésiter, si réellement elle ne voulait rien négliger.

La fille du Dwornik avait averti la femme de chambre que, touchant à la pièce habitée par Grégor, entre deux portes qu'on n'ouvrait jamais, il se trouvait un petit espace dans lequel quelqu'un de très mince pouvait aisément se

blottir, et il avait été convenu que si la comtesse s'y décidait, son père et elle s'arrangeraient pour rester dans un appartement voisin, vide alors, et d'où le moindre appel leur parviendrait immédiatement.

Son cœur frémissant à l'idée de ce qui allait se passer, la pensée de Xénia se reporta immédiatement sur Dimitri. Éveillée ou en rêve, n'était-elle pas toujours avec lui ? Et elle se dit combien elle serait mieux soutenue et conseillée, dans une circonstance aussi capitale, si elle avait son appui. Combien l'esprit net et positif de Dimitri dirigerait efficacement le sien ! Lui écrire, le faire venir, serait-ce, après tout, un si grand danger ? Ne s'était-elle pas exagéré les choses après la première colère d'Ivan Pétrowitch ? En quoi sa liberté avait-elle été entravée dans la journée qui venait de s'écouler ? Et, s'il y avait un danger, le risque n'en était-il pas commandé par cette certitude que si réellement on ramenait l'enfant, seule, il pouvait lui échapper, tandis que Dimitri avec elle, qui donc les empêcherait de s'emparer de ce précieux trésor ?

Il n'avait jamais voulu lui donner d'autre adresse que celle de son messager, mais en pré-

venant celui-ci, elle serait certaine de le voir à l'heure dite, au rendez-vous indiqué. Hâtivement, elle chargea sa femme de chambre de courir chez lui, pour qu'il priât Dimitri de venir, sans perdre une minute, à la maison de Grégor. En arrivant, il se bornerait à demander Kira, la fille du Dwornik, qui lui donnerait les indications que Xénia ne pouvait prévoir et que les circonstances dicteraient.

Ceci décidé, il était déjà plus de neuf heures et demie. Xénia se dit qu'il s'agissait de partir sans attendre l'issue de l'entretien qui se prolongeait entre la grande-duchesse et Milioutine. Elle sonna le valet de chambre affecté à son service particulier, pour lui dire qu'elle allait passer la soirée chez une amie et qu'il eût à en informer au Palais si on s'apercevait de son absence. Elle le chargea également d'une lettre pour la grande-duchesse et se mit en route.

. . . . . .

Cinq minutes après son départ, Ivan Pétrowitch, assis dans son cabinet, en compagnie de l'officier bleu, reçut la note suivante :

« Xénia Pawlowna se rend en ce moment au

« logement d'un nommé Grégor, dont voici l'a-
« dresse et qui revient ce soir à Slava avec un
« enfant. Si l'on veut s'emparer de Dimitri
« Constantinowitch, recherché vainement toute
« la journée, la comtesse Protassow lui a fait
« dire de se trouver là également ce soir, et il
« y sera.

« Princesse de ZORKA. »

L'espionne du grand-duc avait encore une fois tout appris par un de ses agents constamment aux écoutes, et qui n'avait pas perdu un mot de la conversation de Xénia avec sa femme de chambre.

XXXIX

LORSQUE Xénia sortit du palais, l'obscurité d'une nuit noire et sans étoiles confondait déjà dans des masses informes les maisons et les rues. Un pâle croissant de lune se profilait tout blanc derrière le dôme de la cathédrale de Razan, mais sans donner aucune clarté.

Emportée au loin par les rêves qui l'agitaient, Xénia marchait préoccupée et déjà elle avait traversé plusieurs rues, quand son attention fut attirée par des voix qui parlaient tout bas, assez près d'elle, derrière un enclos. Malgré l'obscurité, elle distingua un homme et une femme. La femme était trop enveloppée pour

qu'on pût apercevoir ses traits, mais à son grand étonnement, l'homme était Giskra. La femme lui disait : « L'enfant nous sera rendu ce soir. Vous concevez qu'il faut que nous contrecarrions à tout prix les efforts faits pour le retrouver ! On n'aurait qu'à réussir, et alors le grand-duc nous ferait lapider vifs. »

Xénia tressaillit. Si elle avait pu savoir qui était cette femme dont la voix ne lui paraissait pas inconnue ! Plus que jamais maintenant il ne fallait pas s'attarder. Elle pressa le pas. Elle ne pouvait se le dissimuler, elle avait terriblement peur. Mais pas une seconde sa résolution ne chancela. Du reste, elle se disait que Dimitri arriverait bientôt, et avec lui elle se sentait de force à lutter contre le monde entier.

Au moment où Xénia parvint à la porte de la maison suspecte, la fille du Dwornik, qui avait été prévenue, l'attendait, guettant le moment propice où la comtesse pourrait entrer sans trouver quelqu'un sur son passage. Le cœur lui battant follement, Xénia monta les étages ; sa conductrice lui ouvrit la porte du logis.

Après un instant de réflexion sur le rôle que Dimitri devait jouer, il fut décidé que le plus sûr

était que dès son arrivée la fille du Dwornik le cachât jusqu'à un appel de la comtesse. Ceci vivement convenu entre elles, Xénia resta seule. Elle ne s'attarda pas à examiner les chambres; un vieux policier n'eût pas mieux rempli son rôle. Ne savait-elle pas que portes et fenêtres ont yeux et oreilles parfois? Elle se glissa de suite, sans bruit, à la place convenue.

La maison semblait faite exprès pour servir de théâtre à une aventure sinistre. Bâtie en retrait de l'alignement des autres habitations, quoique portant le numéro réglementaire, elle se dressait isolée des autres maisons de ce Péreoulok * désert. Une grande cour lugubre enclose de palissades l'entourait.

Faible, fatiguée, malade, étouffant presque dans son réduit exigu, les plus étranges symptômes vinrent torturer Xénia. D'abord le manque d'air qui l'oppressait, puis, non habituée à se tenir debout, un malaise la prit, faisant perler de grosses gouttes de sueur froide sur son front, et elle craignit de succomber à une faiblesse physique. Était-ce vraiment le monotone tic tac de

* Rue transversale, donnant dans une grande voie.

l'horloge qu'elle entendait, ou seulement les battements précipités de ses artères en ébullition? Comme les minutes passaient, un engourdissement lui prenait le cœur et le cerveau. Elle se demandait pourquoi elle était là, sans pouvoir s'en rendre compte. Dans cet endroit, clos comme un sépulcre, les bruits vagues et lointains du dehors arrivaient sourds comme un long roulement de tonnerre. Une idée fixe la torturait: Dimitri était-il en danger?

Puis reverrait-elle cet enfant, objet de si cruelles recherches? Soudain, un léger son, comme le bruissement d'une feuille morte qui tombe, la fit tressaillir. Un frisson nerveux l'agita tout entière. « Aurais-je peur? » se dit-elle avec inquiétude. Il lui semblait incessamment qu'elle allait étouffer. Une épouvante plus forte que sa volonté l'écrasait; elle craignait de perdre connaissance. Qu'arriverait-il alors? Ses ennemis s'empareraient d'elle, et la grande-duchesse perdrait ainsi son dernier appui. Mais, tout à coup, ses réflexions furent interrompues par des pas dans l'escalier. C'était comme si une ou deux personnes montaient lentement et que d'autres courussent après elles. Puis il y eut un arrêt

sur le palier comme si elles se fussent enfin rejointes. Ce bruit étonna Xénia. Elle n'avait pas entendu s'arrêter le traîneau qui avait amené ces individus. La neige, qui tombait depuis le matin, formait sur le sol une couche si épaisse qu'on ne distinguait aucune des allées et venues.

La porte tourna sur ses gonds et il sembla à Xénia qu'on entrait. A ce bruit, elle faillit s'affaisser, tant la commotion fut violente. Elle voulut essayer de regarder à travers la serrure, mais elle ne l'osa pas, comprenant qu'un seul mouvement qui révèlerait sa présence la perdrait. Un tressaillement la prit. Ces voix, elle croyait les reconnaître. N'étaient-ce pas celles d'Ivan Pétrowitch et de son confident Gariatinski? Et cette autre, qui suppliait, où donc l'avait-elle entendue? Affreuse torture, lorsque, près d'avoir la clef d'une énigme, la mémoire refuse de nous venir en aide et que la terreur paralyse au point d'empêcher de faire ce dernier pas qui doit tout révéler.

La comtesse avait cru entendre comme une altercation, mais sans pouvoir saisir le sens des paroles. Maintenant que les individus étaient

dans la chambre, elle entendit distinctement le grand-duc qui s'écriait :

— « Ah ! c'est à présent que tu fais ta confession !

— Oui ! devant le monde entier, j'avoue tout !... Tuez-moi, Altesse impériale ! mais ayez pitié d'elle, préservez-la de la folie en lui rendant son enfant ! — disait Milioutine. — Je passe les nuits fou de remords de n'avoir pas tout dit plus tôt. Mais songez à ma situation, au respect qui m'entoure, à l'Impératrice dont je suis le directeur, presque le Dieu ! Ce soir, par un éclair divin, j'ai vu mon devoir. Je l'accomplis enfin ! C'est terrible de m'humilier à ce point, mais je sens que je n'ai jamais été aussi moralement grand que maintenant que je suis déshonoré devant tous. C'est pour dévoiler mon crime que j'ai suivi votre voiture lorsqu'elle sortait du palais. J'ai craint de n'avoir plus le courage de parler demain, et je me suis élancé à votre poursuite...

— Monstre !... monstre !... — exclamait le grand-duc. — Envoyé aux Balkans pour instruire dans la religion ma fiancée, tu l'as violée ! »

Aucune expression ne rendrait le ton avec

lequel ces mots furent prononcés. La stupéfaction, le dégoût, la fureur étaient concentrés dans le seul éclair de son regard !

Pendant un instant, il resta les narines dilatées, les lèvres entr'ouvertes, les poings crispés, terrible, prêt à se jeter sur le pope :

— « Misérable ! je vais te tuer ! Elle s'est donnée à toi !... — râlait-il.

— Non ! Sur mon âme, et quoique j'aggrave encore mon crime par cet aveu, elle est innocente ! J'ai indignement profité d'un sommeil obtenu à l'aide d'un narcotique.

— Tu me racontes cela afin qu'en m'apitoyant je lui rende son enfant ! Eh bien, veux-tu savoir si je le peux ? Veux-tu que je vienne à confesse pour te dire ce que ton auguste pénitent, Ivan Pétrowitch, a commandé à des mercenaires pendant la journée du 12 novembre ?... »

Milioutine se cabrait sous ces injures qui le cinglaient comme des coups de cravache :

— « Ah ! vous croyez, Monseigneur, que votre victime est morte ? Eh bien, vous vous trompez ! Dieu n'a pas permis l'assassinat que vous aviez ordonné. Malgré vous, vous ne serez

pas le criminel que vous rêviez d'être! Oui! criminel et assassin!... »

Milioutine fut subitement interrompu... La porte d'entrée s'ouvrit brusquement, et un homme entra d'un pas pesant. Le grand-duc et Milioutine se précipitèrent au-devant de l'inconnu qui recula effaré. C'était Grégor, portant sur ses épaules un enfant dont la tête endormie pendait lourdement, faisant tomber sa ruisselante chevelure d'or sur la touloupe en peau de mouton graisseuse qui lui servait de manteau.

En un clin d'œil, avant que le grand-duc eût pu se livrer à un mouvement de violence, Xénia, bondissant de sa cachette, s'empara du petit avec des forces centuplées par le paroxysme de frénésie dans lequel l'épouvante, l'étonnement et le danger l'avaient jetée, et avant que les spectateurs de cette scène eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, elle s'était échappée de la chambre.

Grégor, résolu à se ressaisir de l'enfant, l'allait poursuivre; mais Milioutine, déterminé à prêter aide à Xénia, tomba, les poings crispés, les dents serrées, sur le saltimbanque. Se trouvant devant la porte, ils en barraient l'issue au

grand-duc et à son aide-de-camp. Ainsi bloqués, ces derniers restèrent, cloués d'effroi, devant la violence de la lutte entre les deux hommes. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que Grégor, fort et souple comme le sont les saltimbanques, tenait le pope noué dans l'embrassement de ses muscles d'acier. Dans ce combat terrible, ils avaient peu à peu gagné le palier de l'étroit escalier. Grégor lança Milioutine le dos en arrière... Le corps, rebondissant, dégringola, comme une masse inerte, de degré en degré l'escalier entier. Lorsqu'il arriva au bas, le pope avait la colonne vertébrale brisée. Dans la nuit il rendit le dernier soupir.

Pendant ces quelques minutes effroyables, Xénia avait pu se sauver.

XL

C'ÉTAIT l'enfant!... Oui! c'était lui, réveillé, effaré, pleurant, souriant, recevant la pluie des caresses folles que Xénia déversait sur lui tout en courant, inconsciente, abasourdie, dans les rues couvertes de neige. Elle ne s'était pas échappée sans une dernière difficulté. A la porte, un des agents du grand-duc avait voulu lui barrer le passage. Alors, au cri qu'elle poussa, Dimitri, caché dans une chambre au bas de l'escalier, s'était élancé sur l'agent, le retenant afin qu'elle pût fuir. Xénia n'avait pas pu s'attarder pour voir l'issue de cette scène. Elle était tellement stupéfaite, ivre

de joie, qu'elle n'avait plus sa raison. Oh ! cette fois, le trésor ne lui échapperait plus. Elle aurait pu s'alléger de son poids en laissant l'enfant courir à côté d'elle, mais la seule pensée de ne plus le tenir lui causait de l'effroi, et elle le serrait contre son cœur comme si elle craignait qu'on ne vînt le lui arracher.

Elle n'osait pas regarder en arrière, tant elle tremblait d'être poursuivie. Cette peur lui donnait des ailes, le sang affluait à son cœur avec la sensation aiguë d'un coup de poignard. Elle allait, allait, étonnée de la force surnaturelle que lui imprimait chaque nouvelle vibration de terreur. Tout en elle tendait tellement vers ce but unique : sauver l'enfant ! qu'elle ne sentait ni le poids de son fardeau, ni sa fatigue personnelle. Soudain, elle songea avec épouvante que l'homme qui cherchait à l'empêcher de quitter la maison devait être un agent du grand-duc, qu'il n'avait qu'un signe à faire sans doute pour que d'autres sbires vinssent à son secours, et qu'elle avait laissé Dimitri aux prises avec eux. Mais elle se tranquillisa, se disant que c'était peut-être tout simplement un locataire de la maison.

Il ne lui restait plus qu'à amener l'enfant chez la couturière et à avertir la grande-duchesse.

La couturière habitait un quartier éloigné. C'était encore un long trajet à parcourir ; il n'y avait plus une seule voiture sur la voie publique. Mais qu'importait cela, lorsqu'il s'agissait du salut de l'enfant. La première exaltation de sa terreur apaisée, Xénia commençait à fléchir sous le poids du bébé endormi. Mais le doux abandonnement de ce corps mignon, l'enveloppement tendre de ses petits bras ranimèrent de nouveau ses forces défaillantes. Haletante, elle reprit sa course.

Elle songeait aussi combien il était heureux que tout se fût passé avant minuit ; car à minuit, la femme Kriloff, et peut-être ses complices, eussent été là, et il lui serait devenu impossible de s'échapper.

A la pensée de ces femmes, elle se demandait comment elles avaient pu si complètement la mystifier pendant tant de semaines. Elle ne se doutait pas que le malheureux petit cadavre qui avait été retrouvé fragment par fragment dans le canal, était celui de l'enfant qui avait tenu pendant plusieurs années la place du fils de la

grande-duchesse ! Si les nourrices n'avaient pas quitté Slava, malgré le décret qui les exilait, c'était parce que Milioutine, aussitôt après la disparition et se servant du nom de l'Impératrice, quoiqu'elle ignorât tout, était venu les effrayer de son courroux. Quand le grand-duc leur avait ordonné l'assassinat, ces femmes aimant trop l'enfant pour pouvoir le tuer, envoyèrent Giskra, ancien amant de la nourrice, leur chercher l'autre petit à la campagne. La terreur que le grand-duc ne découvrît la substitution et que l'Impératrice n'apprît qu'un meurtre avait eu lieu les fit rester à Slava. Elles voulaient non seulement mutiler et disperser le cadavre, ce qu'elles firent avec l'aide de la veuve Dadian, mais aussi enlever toute trace de sang de leur logis.

Ce fut l'infernale adresse de ces femmes qui empêcha si longtemps la vérité d'éclater. Devinant que la comtesse Protassow se rendrait à la Morgue, elles placèrent le bonnet du véritable enfant auprès de restes mutilés qu'elles eurent l'audace de porter directement de chez elles à la Morgue, tant elles redoutaient que le grand-duc ne vînt à savoir la vérité. Rien de tout cela n'eût été nécessaire, puisqu'elles avaient agi par ses ordres en commettant ce crime,

sans la menace que leur fit Milioutine de la colère de l'Impératrice. Elle pouvait devenir un contrepoids à la complicité du grand-duc. Quant à ce dernier, sa culpabilité était encore aggravée par les promesses qu'il ne cessait de faire à la grande-duchesse pour d'ignobles motifs, chaque fois qu'il voulait qu'elle cédât à un caprice quelconque, tandis qu'il se croyait certain de la mort tragique de son fils.

Xénia arriva à une heure du matin, exténuée, chez la couturière où elle venait chercher un refuge. Même là, sa terreur fut telle à l'idée qu'on pourrait lui enlever de nouveau l'enfant, qu'elle se décida à partir elle-même avec le chéri retrouvé qu'elle ne se lassait pas de couvrir de baisers passionnés. Mais, pour partir, il fallait un passeport sans lequel nul ne quitte le territoire tartare. Elle songea avec désespoir que la couturière était brune et avait quarante ans, qu'elle était petite et très grosse, tandis que la comtesse était le contraire de tout cela ; et son seul moyen de partir c'était le passeport de cette femme.

On délibérait depuis longtemps sans rien imaginer, lorsqu'on se souvint à propos d'une jeune

modiste d'après le signalement de laquelle Xénia pourrait à la rigueur voyager.

Devant également quitter Slava le lendemain, tous ses papiers étaient en règle, et on la dédommagerait par une forte somme des pertes que son voyage remis pourrait lui faire subir.

Tandis que la couturière alla la trouver, mille réflexions assaillirent Xénia. Elle ne pouvait envoyer au palais annoncer à la grande-duchesse son bonheur, ni l'avertir qu'elle se décidait à partir elle-même. Ce serait courir le risque qu'Ivan Pétrowitch découvrît son messager et ainsi apprît tout. Il fallait attendre au lendemain. Le navire ne levait l'ancre qu'à neuf heures du matin ; sa femme de chambre, seulement alors, irait prévenir la pauvre mère. Il n'y avait pas de tranquillité possible jusqu'à ce que l'enfant fût hors du territoire tartare, à l'abri d'une nouvelle fureur d'Ivan Pétrowitch. Mais la modiste pouvait lui refuser son passeport ! Elle ne vécut pas jusqu'à ce que la couturière revînt lui annoncer le succès de sa démarche.

Le matin la surprit serrant toujours l'enfant convulsivement sur sa poitrine, tandis que dans son cerveau, qui n'avait pas reposé une seconde,

régnait cet étourdissement confus de la pensée où vibrait une poignante angoisse.

On partit dans une voiture hermétiquement fermée pour le lieu de l'embarquement.

Xénia, à chaque minute, tressaillait d'effroi qu'un espion du grand-duc ne se dressât devant elle pour lui reprendre le petit. Ce ne fut que quand, sur le navire immobilisé, le sifflement de la vapeur eut cessé et qu'il commença à filer, qu'elle se jeta à genoux pour rendre grâce au créateur de toutes choses.

XLI

Il serait difficile de dépeindre les sensations de la grande-duchesse après les émotions suscitées par les révélations de Milioutine. Milioutine ! cet homme qui, instinctivement, lui avait toujours fait horreur, c'était lui, le monstre! qui avait fait d'elle une crucifiée et une martyre! Et le Dieu qui avait permis cela, c'était le Dieu des justes?

Mais son système nerveux avait été tellement ébranlé que la réaction vint. Elle tomba anéantie sur son lit, dans cet état de complète prostration qui enlève la conscience de tout, et est la dernière limite à laquelle la souffrance humaine puisse atteindre. Un sommeil de plomb s'abattit

sur elle. Dans les circonstances qui allaient se dérouler cette nuit-là, rien ne pouvait être aussi heureux que cet engourdissement.

Quand elle se réveilla, le soleil brillait dans sa chambre et elle entrevit une forme qu'elle prit d'abord pour Xénia, qui, seule, avait le droit d'entrer chez elle à toute heure. Cette forme était accroupie près de la fenêtre. La grande-duchesse appela : A sa stupeur, ce fut la femme de chambre de sa sœur qui se leva. Elle allait s'exclamer, indignée, quand celle-ci, vivement, s'approcha et lui apprit tout. Il fallait qu'elle le sût avant que le grand-duc, qui n'était pas rentré de la nuit, ne revînt.

Nous laissons aux mères qui nous liront, le soin d'imaginer la joie folle qui agita Vera Dimitrewna.

XLII

NÉNIA ne s'était pas trompée. C'était bien un agent du grand-duc que Dimitri avait saisi à la gorge.

En un instant, à un cri étrange poussé par le sbire, il fut cerné et arrêté. Sur l'avis secret de la princesse de Zorka, l'officier bleu avait immédiatement fait établir une garde aux alentours de la maison par des agents vêtus en bourgeois, mais armés.

Ils avaient tous depuis longtemps le signalement de Dimitri, et étaient enchantés d'avoir fait si aisément une si importante capture.

On l'emmena séance tenante. Il passa la fin de la nuit dans la salle d'attente du chef de la

troisième section, en compagnie de l'adjudant de service. D'autres prévenus étaient avec lui.

Vers le matin, un grand nombre d'espions arrivèrent, comme tous les jours, faire leur rapport. Chacun attendait son tour d'être appelé auprès de l'homme terrible de qui dépendait le sort de tant de malheureux.

Sous des formes polies, des dehors affables et cauteleux, le comte Sorloff cachait une puissance et une volonté effroyables, qui broyaient toujours ceux qu'il tenait en son pouvoir.

Assis devant un bureau derrière lequel une grande lithographie du Czar était suspendue, il plaça Dimitri en pleine lumière, restant lui-même dans l'ombre.

— « Votre nom ? » — demanda-t-il. Tandis qu'il parlait, il consultait un dossier comme s'il y puisait des informations.

Dimitri ayant dit son nom :

— « Vous êtes actuellement journaliste ? — continua le redoutable chef de la troisième section. — Tous ces articles dans différents journaux, signés de votre nom, en font foi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi vous êtes-vous fait présenter au Palais de Glace comme professeur de chant? »

Dimitri se tut.

— « Vous ne voulez pas répondre à ceci?... Répondrez-vous alors à ma seconde question? Où se trouve l'imprimerie que vous dirigez? Car, outre les articles avoués, vous êtes le rédacteur en chef d'une feuille nihiliste imprimée secrètement! »

Dimitri Constantinowitch continua de se taire. Le comte haussa les épaules, en plaçant sous les yeux du prévenu le rapport de l'agent de la princesse de Zorka.

— « Fous que vous êtes tous! — continua-t-il en s'animant. — Comment ceux qui conspirent contre le gouvernement s'illusionnent-ils au point de croire qu'ils ne seront pas découverts? Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'entrer dans la voie des aveux. Vous êtes gravement compromis. On vous sait non seulement le chef de l'imprimerie secrète, mais vous êtes encore accusé du meurtre du préfet de police Sastukoff. »

Dimitri restait toujours silencieux.

— « Nommez vos complices!

— Je n'en ai pas.

— Vous refusez absolument de parler? Je le regrette; car si la persuasion n'a pas de prise sur vous, on vous domptera par la force. Nicolas Andreïwitch, — ordonna le comte, se tournant vers son adjudant, — conduisez ce jeune homme *où vous savez*. »

Il fit un signe. Deux hommes saisirent Dimitri et le conduisirent dans une chambre dont, sur un signal donné par l'adjudant, le plancher mobile s'engouffra comme une trappe, et on ne vit plus que la tête et le haut des épaules du patient, destiné à la torture du fouet, au ras du sol.

A l'étage au-dessous, des moujiks, armés de verges, le déshabillèrent jusqu'à la ceinture. Les femmes n'échappent pas plus que les hommes à cette punition infamante *. On ne cesse ce cruel supplice que lorsque l'inculpé se rend et promet de faire des aveux, ou bien, s'il se refuse à parler, quand l'officier de service en donne le signal en frappant du pied.

Dimitri serra ses lèvres l'une contre l'autre; mais il ne prononça pas un mot.

* Fait véridique.

Lorsque, ramené devant le chef de la troisième division, celui-ci lui demanda s'il avait changé d'avis, il n'ouvrit pas davantage la bouche, mais fixa sur le comte deux yeux terribles, où le dédain le plus flétrissant l'emportait presque sur l'indignation.

— « Ah ! mon pauvre garçon, vous êtes dans la catégorie des obstinés ! Que Dieu vous vienne en aide alors, car vous serez incarcéré dans la forteresse jusqu'à ce que vous trouviez bon de parler. »

Dimitri restait toujours silencieux et impassible.

— « Cette captivité durera jusqu'à ce que le tribunal décide de votre sort. Vous le voyez, c'est de vous qu'il dépend entièrement de ne plus voir la lumière sur cette terre. Je vous conseille donc, une seconde et dernière fois, de tout avouer. »

Dimitri, persistant dans son mutisme, fut renvoyé. Il sortit fier et impassible entre les sbires.

Au corps de garde, un forgeron souda autour de ses poignets les bracelets de fer auquels on attache les chaînes. Bientôt après, le roulement d'une voiture s'entendit. C'était une espèce de

caisse verte sans fenêtres, au fond de laquelle une ouverture pratiquée permet aux prévenus de respirer. Ce sont les véhicules qui conduisent les prisonniers politiques à la forteresse. Arrivé à cette prison terrible, marchant toujours la tête haute entre ses gardes, Dimitri ne perdit pas une seconde la noble contenance, la calme dignité d'une grande âme soutenue par la foi. Même quand la lourde porte de chêne se referma entre lui et le monde, il ne se laissa pas aller au désespoir. Ce ne fut qu'en songeant à Xénia, peut-être arrêtée dans sa fuite avec l'enfant et comme lui emprisonnée, que son cœur se gonfla. Alors, se laissant tomber sur l'escabeau, — qui avec la paillasse formaient les deux seuls meubles de la cellule, — des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux et il sanglota comme un enfant.

XLII

PENDANT que Xénia voguait sur la haute mer, Dimitri était donc interné dans la forteresse d'Ivan et de Paul. Nous l'avons vu, rien ne lui avait pu arracher d'aveux.

— « Une seule personne parviendrait à le faire parler, — dit l'officier bleu. — C'est la femme qui l'aime et qui voudra à tout prix sauver sa tête. C'est la comtesse Protassow. »

Il conseilla donc au grand-duc, au lieu de la punir, à son retour, pour le rapt de l'enfant, d'étouffer sa rage et de se servir d'elle pour éclairer le gouvernement en arrachant des aveux complets au prisonnier.

Xénia revint à Slava dix jours après l'avoir quitté, ayant mis l'enfant en sûreté chez des parents à elle qui ne le laisseraient jamais reprendre par le grand-duc.

Moins brave, elle n'aurait pas osé revenir et affronter Ivan Pétrowitch, quoique des dépêches de sa sœur l'eussent informée qu'il la brutalisait un peu moins depuis l'aveu de Milioutine. Malgré cela, il affirmait qu'elle n'avait pas cessé d'être la maîtresse du pope.

Mais Xénia était indomptable. Elle alla de suite le trouver à son retour : « Me voici, Monseigneur ! Maintenant punissez-moi ! » Quel ne fut pas son étonnement quand, au lieu d'être accablée de grossièretés, elle se vit reçue avec la plus grande politesse.

Au bout de quelques minutes, elle savait tout ce qu'on attendait d'elle. Qui pourrait dépeindre ses angoisses alors ?

XLIII

Nous sommes devant la forteresse d'Ivan et de Paul à Slava. Il est neuf heures du soir lorsque la voiture de Xénia dépasse le palais de Carrare et qu'elle voit vis-à-vis d'elle le pont de Sroitski. Comme la masse sombre de la forteresse et de la cathédrale, confondues dans l'obscurité en une haute et sombre silhouette, se dresse en face de la jeune femme, son cœur se serre d'une immense angoisse.

C'est une nuit terrible. Le vent soulève les vagues qui se jettent avec fureur du lac Sadoga dans la mer. La tempête les charrie tout écumantes vers la mer Baltique qui les repousse; de sorte qu'elles s'amoncellent et débordent jusqu'au

balustre de granit du Palais de Glace. De la Rontanka, du canal Hélène, les eaux grossies sortent de leur lit. De toutes les tours de Slava éclatent les signaux d'alarme.

Les canons de la forteresse d'Ivan et de Paul tonnent. La flèche du Palais de la Guerre hisse son phare de détresse. Tout le monde court, fuit, fait le signe de la croix. Mais l'orage n'a pu arrêter Xénia.

Elle ne se doute guère que tandis qu'elle avance, un petit navire est ballotté sur les vagues gonflées et furibondes. C'est le canot d'Ivan Pétrovitch, dont l'aide-de-camp vient prévenir le chef de la citadelle de la visite de la comtesse Protassow et lui apporte en même temps l'ordre de soumettre de nouveau le prisonnier à la peine des verges si la comtesse ne peut lui arracher des aveux.

Bien qu'elle ne les ait jamais vues, Xénia se représente combien doivent être lugubres les terribles casemates dont les vagues de la Nersa baignent les pieds. Le gémissement du vent qui s'engouffre dans ces eaux forme un accompagnement approprié au cliquetis de chaînes sinistre, aux soupirs désespérés de ceux qui les occupent.

Enfermé là, ne se sait-on pas sur le marchepied de l'échafaud ou de la Thibérie ?

Dans l'une de ces casemates, vêtu du costume de la prison, Dimitri est assis, réfléchissant profondément. Il sait que depuis quelques jours Vera Dimitrewna est heureuse, tandis que, lui, sa condamnation à mort est certaine, à moins qu'il ne parle et ne trahisse les siens.

Il songe à cette vie qu'il va quitter, et comme un doux rêve la vision de Xénia traverse son âme brisée. Que fait-elle, depuis tant de jours qu'il ne l'a vue ? Sait-elle où il est ?... Oh ! comme il l'aime... Et quelle vénération il éprouve pour cette jeune mère martyre dont les larmes ne couleront plus ! Et lui, il va mourir ! mourir à vingt-six ans ! aimant comme il aime ! Pourtant, il pourrait sauver sa vie, obtenir sa grâce, s'abandonner à cette passion immense qu'il ressent pour la femme adorée. Il n'a qu'un mot à dire. Mais ce mot, il ne le prononcera jamais. Plutôt mille morts que de trahir sa cause ! N'a-t-il pas supporté déjà la peine infamante des verges sans qu'on ait pu lui arracher une parole ?

Tout à coup, le grincement d'une clef dans la serrure le fait sursauter ; car cette porte n'est

jamais ouverte, sauf pour introduire quelque étranger. Le tschi puant, seule nourriture du prisonnier, lui est passé par un trou qui y est pratiqué. Le geôlier lui-même n'entre jamais.

Cependant, toujours plongé dans sa rêverie, il ne relève même pas la tête. A quoi bon? Il n'attend rien, il n'espère plus!

Ah! s'il soupçonnait qui l'on vient d'amener devant l'épaisse porte garnie de fer de sa cellule! S'il savait qui le regarde par ce guichet, percé dans le milieu afin que le prisonnier soit constamment sous l'œil des surveillants. Il entend entrer. C'est, pense-t-il, un messager qui revient essayer de le fléchir dans son inébranlable résolution. Mais comme il reste la tête plongée dans ses mains, il entend un sanglot.

Là, devant lui, vêtue de noir, il voit une forme élancée et souple... C'est Xénia Pawlowna. Comme elle est changée! et quelle pâleur mortelle couvre ses traits!

Elle chancelle, en voyant Dimitri revêtu de sa livrée de prisonnier, lever vers elle sa figure calme et sereine.

Oh! comme ce spectacle lui brise le cœur.

Elle sait que renouveler près de lui la tenta-

tive où tant d'autres ont échoué serait un outrage, que cet homme est un roc contre lequel se briseraient toutes les supplications, et qu'il est impossible de jamais lui arracher les aveux que le grand-duc exige. Elle ne peut proférer une parole. Quelque chose lui serre la gorge; elle sent que ce sera un sanglot si elle veut essayer d'articuler un seul mot.

Doucement, Dimitri va à elle pour la soutenir, et, défaillante, Xénia s'affaisse dans ses bras.

Alors ses forces la trahissent, des pleurs abondants s'échappent de ses yeux.

Jamais ces deux êtres ne se sont dit un mot d'amour, et pourtant comme leurs cœurs battent à l'unisson dans ce moment suprême !

— « Oh! mon Dieu ! c'est moi, moi, malheureuse ! qui vous ai conduit ici, » — cria Xénia avec désespoir. Et, ne se maîtrisant plus, jetant ces mots entrecoupés de hoquets et de sanglots :

— « Si je ne vous avais pas fait venir l'autre soir, jamais vous n'auriez été arrêté ! Oh ! malheureuse que je suis ! Avoir causé la perte de ce que j'aime le plus au monde ! Car il faut que je vous le dise, il faut que vous m'en-

tendiez : Je vous aime follement, éperdûment! On m'envoie pour vous proposer la liberté en échange de l'abandon de votre cause, de la dénonciation des meutriers de Sastukoff et de l'aveu de l'endroit où se trouve cette imprimerie secrète ; mais je sais bien que vous ne trahirez jamais les vôtres ! Cependant je suis assez faible pour chercher à vous fléchir en vous criant : Ne meurs pas, si tu veux que je vive ! »

Xénia se jeta à genoux et joignit les mains vers lui.

Une rougeur intense marbra la pâleur de Dimitri. Depuis longtemps, malgré son impassibilité extérieure, il aimait, il adorait cette femme. En dépit de sa détermination de ne plus avoir aucune affection en ce monde, peu à peu, au contact presque quotidien de cette suave créature, il avait senti son cœur battre d'une façon désordonnée. Il n'osait se l'avouer à lui-même, ne se considérant fiancé qu'à sa cause. Mais il avait trop présumé de ses forces en croyant que tout jeune encore, et n'ayant pas joui de la vie, sa volonté de fer pouvait dominer son cœur.

A ce moment, comme elle se jetait éperdue et suppliante dans ses bras, un immense frisson

le secoua. Passionnément, follement, dans un embrassement où tout le ciel passa pour eux, il serra contre sa poitrine cette femme adorée, leurs lèvres s'unirent et il sembla à Dimitri qu'il buvait la vie à cette bouche exquise.

— « Oh ! ma Xénia ! — soupira-t-il, nouant ses bras dans une étreinte de plus en plus serrée autour de la fine taille qui s'abandonnait.

— Dis-moi que tu ne mourras pas ! — murmura Xénia avec égarement : — Accepte ce que t'offre le grand-duc !

— C'est *toi* qui me proposes *cela ?* — dit Dimitri, doucement mais fermement. — Tu ne me connais donc pas ? Si j'acceptais une grâce de ceux que je combats, si j'étais assez infâme pour trahir les miens, ce serait un misérable que tu aurais aimé, et je veux que ce que tu gardes de moi soit grand. Laisse-moi mourir, au contraire, avec le parfum de tes baisers sur mes lèvres. Je ne veux pas que l'on méprise ce que ton amour a élevé ! Souviens-toi que ce malheureux qui emporte ton image dans l'éternité n'a jamais pactisé avec les hontes humaines. J'aurais voulu consacrer ma vie et mes efforts à combattre bien des infamies ! Voudrais-tu maintenant que je dusse

l'existence à ces vilenies que j'ai toujours réprouvées?... »

Et la passion le ressaisissant, Dimitri, étreignant de nouveau Xénia sur son cœur :

— « Je serai mort demain, sans doute, — dit-il, — et pourtant, je suis tranquille. Mon corps se balancera sur le champ de Semenow...

— ... Comme celui du Christ au Golgotha... — interrompit Xénia sans le laisser achever.

— Oui, — répondit-il, toujours calme, — et comme lui, j'ai la foi! En cet au-delà inconnu, il y a l'éternité! Je ne vais pas mourir. Je vais entrer dans la vie. Je t'y attendrai! »

En prononçant ces mots, le jeune apôtre parut sublimement transfiguré :

— « Oh! ne crains pas que mon courage faiblisse! que j'aie peur! Peur de la mort qui me rapprochera de Dieu? Non! J'ai peur seulement de ce que Dieu a crée de plus vil: — des hommes.

« Élève-moi vers les impulsions célestes, au lieu de m'incliner vers les bassesses de la terre! Conserve en moi cette étincelle divine, ma bien-aimée!

« Et à présent, il faut nous séparer. Ne pleure

pas ! ne pleure pas ! Tu m'enlèverais mon courage... Je mourrai avec ton image dans mes yeux, ton souvenir dans mon cœur, tes baisers sur mes lèvres ! »

XLIV

DIMITRI Constantinowitch parut, grave et calme, devant ses juges.

Il n'essaya ni de se justifier, ni de se glorifier. On ne put lui arracher un mot sur ses complices. Quoiqu'il n'existât aucune preuve matérielle contre lui, il fut condamné à mort comme assassin de Sastukoff, et aussi à cause de ses agissements et de ses écrits nihilistes contre le gouvernement.

Bien que le terme légal pour le pourvoi en cassation et pour les demandes en grâce usuelles dont Dimitri ne voulut pas profiter ne fût que de quelques jours, on retarda l'exécution pendant plus d'une semaine.

On faisait courir le bruit que les tortures les plus épouvantables lui étaient appliquées afin de lui arracher le nom de ses complices. On disait qu'on avait attendu à dessein après la condamnation, parce qu'alors la voix du prisonnier ne devait plus être entendue sur cette terre. Était-ce vrai ou faux? Quoiqu'il en soit, on le mit au secret le plus absolu, et cette coutume pieuse, les visites d'adieu à un condamné à mort, lui furent même refusées. Xénia demanda vainement à le voir. Ses prières, celles de la grande-duchesse même ne fléchirent personne. Alors, elle mit toute son âme dans une lettre d'adieu qu'elle donna secrètement au pope désigné pour assister Dimitri pendant ses derniers instants.

A l'étonnement de Xénia, cependant, le 13 janvier on lui accorda la permission de le voir le lendemain, à la condition qu'elle se rendît à la prison de grand matin.

XLV

Or, le 14 janvier était justement le jour choisi pour l'exécution.

Le matin, on réveilla Dimitri en sursaut pour lui annoncer que son heure dernière était venue. A cette nouvelle, qui même pour l'âme la mieux trempée est toujours un choc terrible, le condamné tressaillit et passa sur son front une de ses mains entravées par les chaînes. Mais aussitôt, un sourire résigné, tout illuminé d'extatiques espoirs, éclaira comme un rayonnement la pâleur de ses traits. Le pope arriva avec la croix de bois noir qu'on présente à baiser aux condamnés. Il l'entraîna, dans les ténèbres presque absolus de la cellule, auprès d'une image sacrée

devant laquelle brûlait une veilleuse; les nuages de l'encens qui flottaient autour de l'icone plongèrent le prêtre et le condamné un instant dans une sorte de buée.

On procéda ensuite à la lugubre toilette. Le condamné se laissait faire, restant non seulement impassible, mais ferme et absolument maître de lui. Ce ne fut que lorsque la lettre d'adieu de Xénia, dans laquelle la grande-duchesse avait secrètement glissé quelques mots, lui fut donnée par le prêtre, que deux larmes jaillirent et glissèrent dans sa fine moustache brune.

Il refusa le traditionnel verre de vodka et se leva sans défaillance pour aller vers la mort.

Quand les portes de la forteresse s'ouvrirent, le grand froid du dehors saisit les assistants. Il faisait encore presque nuit lorsque le supplicié franchit les portes de la prison.

C'était à ce moment même que la comtesse Protassow arrivait. La malheureuse ne se doutait guère qu'on ne lui avait accordé cette permission que pour qu'elle fût témoin du supplice de celui qu'elle aimait. Elle resta foudroyée. Y faire assister celle qui avait délivré l'enfant, était la vengeance savourée longtemps à l'avance

par le féroce Ivan Pétrowitch. Elle vit tout... tout... Comment ne devint-elle pas folle? Hélas! son caractère fortement trempé lui enleva même cette ressource. Elle eut jusqu'à la fin l'effroyable malheur de tout sentir, de tout comprendre. Chaque détail se grava pour jamais dans son esprit.

S'étant presque heurtée à la charrette, elle put voir distinctement Dimitri. Le rayonnement divin de son âme jaillissait sur ses traits, lui donnant une expression si sainte et si purifiée que la foule haletante suspendit presque sa respiration, pénétrée qu'elle était d'admiration et d'épouvante. La foi et l'espérance éclataient tellement en lui, que l'on sentait qu'illuminé et soutenu il ne voyait dans ces marches d'échafaud que le seuil du ciel. Toute sa personne s'agrandissait dans un épanouissement, comme si des ailes mystérieuses se déployaient pour l'emporter; il ressemblait à un être qui va prendre son essor vers des sphères divines bien plutôt qu'à ce qui va mourir.

Pas un regard ne se détachait du supplicié. Tous virent subitement cette sérénité se troubler tandis que ses yeux s'arrêtaient sur un visage

qui, dans son expression d'angoisse, ressortait parmi tous ceux de la foule. C'était Xénia. Elle vit de suite le tressaillement convulsif qui s'empara de lui. Mais il domina ce mouvement. Après l'avoir douloureusement regardée, il tourna la clarté de ses yeux vers celle du ciel, comme pour lui faire comprendre que c'était dans cette lumière qu'il la voulait entraîner avec lui.

Une double rangée de cosaques, la lance au poing, entourait le gibet devant lequel la charrette s'était maintenant arrêtée. La garde à cheval, sabres au clair, formait un second cercle épais. Au loin, la foule houleuse était massée. Son piétinement, ses rumeurs confuses arrivaient jusqu'à l'échafaud. Contraste poignant! quelques moineaux, transis et affamés, voletaient autour du sinistre gibet qui, point de mire de tous les yeux, ressortait, noir, sur l'épais tapis de neige couvrant le sol, et se profilait, net, contre l'indécise pâleur crépusculaire de l'aube; car quoi qu'il fût plus de sept heures du matin de ce terrible hiver tartare, la dernière étoile scintillait encore au ciel.

Le condamné monta d'un pas assuré les degrés de l'échafaud. Là, un fonctionnaire, qui pour la

foule parut lui parler, s'approcha et lui lut l'arrêt de mort. Un murmure s'éleva : « On lui offre sa grâce à la condition qu'il veuille parler ! » Xénia le crut aussi.

Tour à tour, pendant une longue minute frénétique, l'espoir et la terreur secouèrent alternativement la malheureuse femme. Dimitri voyait-il ses yeux, égarés et suppliants, fixés sur lui?...

Le condamné avait écouté avec calme, puis baisé le crucifix que lui tendait le prêtre. Celui-ci fit trois fois le signe de la croix sur la tête de Dimitri, lui faisant répéter après lui ces mots solennels : « Seigneur, entre tes mains je remets mon âme ! »

Pendant cet instant émouvant, le condamné, le prêtre, le bourreau et son aide se détachaient, quatre silhouettes aiguës, sous le gibet funèbre. Le silence fut tel qu'on eût entendu une feuille tomber à terre. Alors, se jetant sur le condamné comme un tigre sur sa proie, Kroloff, le célèbre et terrible bourreau tartare, arrachant l'habit de ses épaules, jeta le sawan* sur sa tête, tandis que l'aide lui attachait les mains derrière le dos.

* Sac noir qu'on jette sur la tête des suppliciés.

Ainsi aveuglé, le malheureux fut entraîné sous le gibet. Tous les assistants frémirent. A ce moment même, le bourreau serra une grosse corde autour du cou du patient, en accrocha le nœud à un énorme clou attaché à une poulie de l'échafaud, et sauta à bas du tréteau qu'il culbuta du pied. Le corps s'enleva en l'air. Mais, par une négligence imprévue, Kroloff étant comme toujours plus ou moins ivre, la corde avait été si mal attachée que l'agonie du martyr se prolongea près de huit minutes *.

Quand la dernière convulsion cessa d'agiter le corps, Dimitri Constantinowitch n'existait plus.

Un cri terrible retentit. — La foule entoure une femme qui tombe foudroyée. C'est Xénia. Quand on la rappelle à la vie, ses cheveux sont devenus blancs.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lorsque, à demi folle, trébuchant, on la ramena au palais, Xénia s'affaissa aux pieds de la

* Fait véridique.

grande-duchesse, qui l'attendait épouvantée. Pendant près d'une heure, ses lèvres continuèrent à murmurer toujours les mêmes mots : « Le suivre... Le suivre... Mourir ! »

Combien de temps resta-t-elle ainsi ?... Compte-t-on les minutes dans les heures d'angoisse ?

— « Madame la grande-duchesse, — lui dit le vieux médecin de la cour qui l'assistait auprès de son amie défaillante, — il n'y a qu'un élan formidable qui puisse arracher cette sublime nature à un état qui aboutirait à la folie. Il faut qu'elle se figure que quelqu'un a besoin d'elle. »

Cette phrase résumait, dans sa touchante simplicité, tout le caractère de Xénia.

A ces mots, la grande-duchesse, penchée sur la martyre, éclata en sanglots. Ses larmes brûlantes tombaient sur les lèvres glacées qui s'entrechoquaient dans le délire. Tout à coup, Xénia tressaillit. On eût dit que ces pleurs, rosée douloureuse, venaient de la ranimer. Ses grands yeux anxieux se fixèrent sur sa sœur. Se redressant, elle regarda la princesse : — « Elle a perdu son enfant ! — dit-elle. — Elle a besoin de moi... »

Aucune plume ne rendrait l'accent déchirant avec lequel elle dit ces mots. C'était si émouvant que la grande-duchesse et le vieux docteur ne purent retenir leurs sanglots. Voyant ces pleurs, plus convaincue encore qu'elle n'était pas seule à souffrir, ces paroles de Dimitri lui revinrent en mémoire : « Les exceptions sublimes proviennent d'une étincelle divine tombée dans toute cette boue. »

Elles lui avaient été dites une fois par cet homme mort en héros et en martyr. Elle sentit que s'il pouvait la voir, en ce moment, forte, oubliant sa douleur et ses tortures, c'est ainsi qu'il l'aimerait et l'approuverait. Alors, elle s'arma résolument pour une lutte à mort contre elle-même et contre le désespoir de la perte de cet être qui était devenu toute la vie pour elle.

— « Le suivre... mourir... Non! — s'écrie-t-elle, jetant ses deux bras comme une défense autour de la grande-duchesse. — Vivre... Il faut vivre pour toi, pauvre oisillon égaré!... C'est dans l'accomplissement du devoir qu'on puise la force et qu'on mérite le ciel où je le reverrai. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Xénia tient sa promesse et au delà. Elle n'oublie pas un seul instant Dimitri; la vie ne serait plus la vie sans son souvenir. Mais elle reste auprès d'une pauvre enfant que les circonstances briseraient sans elle. Elle a voulu devenir le dévouement, puisque, pour celui qu'elle aimait, elle n'a pu être le bonheur.

FIN

Achevé d'imprimer

Le seize octobre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

YC146683